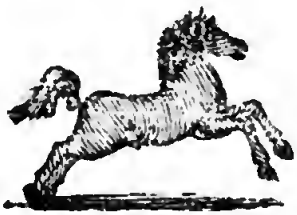
VITORIO EM. III

FONDO PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XXII



Palchetto 1

Num.° d' ordine 8 3.0.11

NAZIONALE

B. Prov.

I

1770

NAPOLI

R. BIBLIOTECA

VITT. EM. III

B. Prov.
I
1770

HISTOIRE ROMAINE.

TOME SEPTIEME.

R. ISTITUTO ORIENTALE
NAPOLI
BIBLIOTECA M. RIPA

(07967

HISTOIRE ROMAINE,

DEPUIS

LA TRANSLATION DE L'EMPIRE par CONSTANTIN, jusqu'à la prise de Constantinople par MAHOMET II.

Traduite de l'Anglois de LAURENT ECHARD.

TOME SEPTIEME.

Contenant l'Histoire des Empereurs, depuis l'an de JESUS CHRIST 330. jusqu'en 378.

A PARIS,

Chez JACQUES GUERIN, Libraire-Imprimeur, Quay des Augustins.

M. DCC. XXXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

TABLE
DES SOMMAIRES
du ſeptieme Volume.

HISTOIRE ROMAINE,

LIVRE SIXIE'ME.

CHAPITRE I.

Depuis l'Etabliſſement de l'Empire à Conſtantinople, juſqu'à la mort de Conſtantin le Grand.

Eſpace de 7. ans.

CONSTANTIN.

I. Siege de l'Empire à Byſance. An de N. S. 330.
II. Reglemens de Conſtantin.
III. Monumens de ſa piété. IV. Il

331. *perſécute les Catholiques.* V. *Loi contre*
332. *les anciens Catholiques.* VI. *Défaite & ſoûmiſſion des Goths.* VII.
333. *Divers fléaux dans l'Empire.* VIII.
334. *Ambaſſade de Sapor.* IX. *Guerres*
335. *des Sarmates.* X. *Condamnation de ſaint Athanaſe.* XI. *Partage de l'Em-*
336. *pire.* XII. *Ambaſſadeurs Indiens.*
337. *Mort d'Arius.* XIII. *Préparatifs de guerre contre Sapor.* XIV. *Maladie de Conſtantin.* XV. *Son baptême.* XVI. *Son teſtament & ſa mort.* XVII. *Ses funerailles.* XVIII. *Sa mémoire.* XIX. *Ses vertus.* XX. *Ses défauts.*

CHAPITRE II.

Depuis la mort de Conſtantin le Grand, juſqu'à Julien.

Eſpace de 34. ans.

CONSTANCE XLII. Empereur avec ſes fils CONSTANTIN & CONSTANT.

1. MEurtres commis par Conſtance. 337.
II. Partage de l'Empire. 338.
III. Guerre contre les Perſes.
IV. Loix de Police.
V. Mort de Conſtantin le jeune. 340.
VI. Guerre des Gaules. 341.
VII. Loi en faveur des Eccléſiaſtiques. 343.
VIII. Guerre des Perſes.
IX. Bataille de Singare. 346.
X. Fuite des Perſes.
XI. Lâcheté de Sapor. 348.
XII. Mort de Conſtant.
XIII. Uſurpation & cruautés de Mayence. 350.
XIV. Nepotien le fait nommer Empereur.
XV. L'armée proclame Vétranion.
XVI. Sage conduite

de Conſtance. XVII. *Il feint de s'unir à Vétranion.* XVIII. *Il gagne les troupes.* XIX. *Il eſt déclaré ſeul Empereur.* XX. *Sort de Vétranion.* XXI.
351. *Nouveaux efforts de Sapor évanoüis.* XXII. *Concile de Sirmich.* XXIII. *Magnence vient attaquer l'Empereur.* XXIV. *Il eſt au moment de ſe voir vaincu.* XXV. *Ses propoſitions inſultantes.* XXVI. *Il fait quelques pertes.* XXVII. *Il eſt défait à la bataille de Murſe.* XXVIII. *Modération de Conſ-*
352. *tance.* XXIX. *Fuite de Magnence.* XXX. *Conſtance épouſe Euſebie.* XXXI.
353. *Magnence ſe donne la mort.* XXXII. *Decence ſuit ſon exemple.* XXXIII. *Soupçons de Conſtance, ſource de cruautés.* XXXIV. *Paul de la Chaîne, miniſtre de ſes exécutions.* XXXV. *Troubles dans l'Etat.* XXXVI. *Guerre*
354. *contre les Allemans & paix.* XXXVII. *Caractere & conduite de Gallus.* XXXVIII. *Cruauté de Conſtantine.* XXXIX. *De Gallus.* XL. *De Stratége.* XLI. *Morts cruelles de Domi-*

tien & de Montius. XLII. *Urſicin calomnié ſe juſtifie.* XLIII. *L'Empereur appelle Gallus en Italie.* XLIV. *Mort de Conſtantine.* XLV. *Gallus part pour l'Italie.* XLVI. *Il eſt arrêté.* XLVII. *Il eſt jugé & mis à mort.* XLVIII. *Son Caractere.* XLIX. *Sort de ſes complices.* L. *Iniquité des Juges.* LI. *Irruption des Allemans.* LII. *Jalouſie d'Arbélion contre Sylvain.* LIII. *Comment on le trahit.* LIV. *Sylvain eſt forcé de ſe révolter.* LV. *Urſicin rappellé & renvoyé contre Sylvain.* LVI. *Il trahit Sylvain.* LVII. *Il le fait aſſaſſiner.* LVIII. *Recherche des complices.* LIX. *Nouveaux embarras de Conſtance.* LX. *Il fait Céſar Julien frere de Gallus.* LXI. *Soupçons de Conſtance.* LXII. *Julien part pour les Gaules.* LXIII. *Julien conſul entre dans les Gaules.* LXIV. *Conſtance autoriſe les excès des Ariens.* LXV. *Loix en faveur des Chrétiens.* LXVI. *Marcel exilé pour n'avoir pas ſecouru Julien.* LXVII.

355.

356.

Conſtance triomphe à Rome, & ſe fait mépriſer. LXVIII. *Les Dames Romaines redemandent le pape Libere.* LXIX. *L'Empereur admire les beautés de Rome.* LXX. *Perfidie de Barbation envers Julien.* LXXI. *Julien rebâtit le château de Saverne.* LXXII. *Barbation défait par les Barbares.* LXXIII. *Julien remporte ſur eux une grande victoire.* LXXIV. *Suite de la victoire.* LXXV. *Nouveaux ſuccès.* LXXVI. *Julien vient*
358. *à Paris.* LXXVII. *Il défait de nouveaux ennemis.* LXXVIII. *Victoire de Conſtance ſur les Quades & les Sarmates.* LXXIX. *Perfidie des Sarmates.* LXXX. *L'Empereur prend le titre de Sarmatique.* LXXXI. *Horrible tremblement de terre.* LXXXII. *Renouvellement de la guerre des*
359. *Perſes.* LXXXIII. *Sapor écrit fierement à Conſtance.* LXXXIV. *Réponſe de Conſtance.* LXXXV. *Sapor ſe met en marche.* LXXXVI. *Rapel & caractere d'Urſicin.* LXXXVII. *On le*

envoïe à l'armée. LXXXVIII. *Succès & conduite de Sapor.* LXXXIX. *Antonin paſſe dans le parti des Perſes.* XC. *Stratagême d'Urſicin.* XCI. *Siége cruel d'Amide.* XCII. *Actions généreuſes de quelques Gaulois.* XCIII. *Priſe de la ville.* XCIV. *Urſicin accuſé de la priſe d'Armide.* XCV. *Il eſt condamné à l'exil.* XCVI. *Succès de Julien dans les Gaules.* XCVII. *Conſtance jaloux de ſes exploits.* XCVIII. *Progrès de Sapor en Méſopotamie.* XCIX. *Conſtance retire les meilleures troupes de Julien.* C. *Sage conduite de Julien.* CI. *Murmures du peuple.* CII. *Julien veut les appaiſer.* CIII. *Julien proclamé Empereur à Paris.* CIV. *Adreſſe avec laquelle Julien parle aux ſoldats.* CV. *Il écrit à l'Empereur.* CVI. *Colere de Conſtance.* CVII. *Julien confirmé Empereur.* CVIII. *Julien ſe fortifie.* CIX. *Mort d'Euſebie protectrice de l'Arianiſme.* CX. *Naiſſance & progrès de l'Arianiſme.* CXI. *Julien ſe* 360.

détermine à faire empoiſonner Conſtance. CXII. *Il exerce alternativement la Religion Chrétienne & l'Idolatrie.* CXIII. *Il défait les Allemans.* CXIV. *Il exhorte les ſoldats à lui être fidéles.* CXV. *Tous le jurent, excepté Nébridius.* CXVI. *Julien ſe*
361. *déclare pour l'Idolatrie.* CXVII. *Il ſe met en marche.* CXVIII. *Ses progrès.* CXIX. *Douceur affectée de ſa conduite.* CXX. *Embarras & précautions de Conſtance.* CXXI. *L'Empereur anime les troupes contre Julien.* CXXII. *Il meurt bientôt après.* CXXIII. *Son caractere.* CXXIV. *Ecrivains qui vivoient ſous ſon régne.*

CHAPITRE III.

JULIEN XLIII. Empereur.

Eſpace de 3. ans.

JUlien reconnu Empereur. II. *Julien reçu à C. P. fait les funelles de Conſtance.* III. *Il fait mou-* 362.
différentes perſonnes. IV. *Ordonnces nouvelles.* V. *Réforme de ſa iſon.* VI. *Il la remplit de Philohes.* VII. *Soins que Conſtance avoit s de ſon éducation.* VIII. *Il ſe porte l'idolatrie & la diſſimule.* IX. *Il déclare.* X. *Il tente de ſéduire les rétiens.* XI. *Il reçoit pluſieurs Amſſadeurs.* XII. *Nigrinus brûlé vif.* II. *Il veut introduire l'ignorance.* V. *Efforts pour ſéduire les Chréns.* XV. *Il engage par ſurpriſe les dats dans l'Idolatrie.* XVI. *Ils reinoiſſent leur faute & ſont conmnés à mort.* XVII. *Perſécution*

563. *ouverte.* XVIII. *Il entreprend la conquête de la Perſe.* XIX. *Il embellit Conſtantinople.* XX. *Généreuſe liberté de l'évêque Maris.* XXI. *Julien part pour l'Orient.* XXII. *Son ſéjour à Antioche.* XXIII. *Perſécution des Chrétiens.* XXIV. *Meurtres & crimes ſecrets.* XXV. *Les Gouverneurs ſe déclarent pour l'Idolatrie.* XXVI. *Tite évêque de Boſtre chaſſé.* XXVII. *Il ſe déchaîne contre ſaint Athanaſe.* XXVIII. *Il s'abandonne à la magie.* XXIX. *Temple de Daphné frappé du feu du ciel.* XXX. *L'Empereur veut relever le Temple de Jeruſalem.* XXXI. *Autre punition.* XXXII. *Il eſt haï & mépriſé à Antioche.* XXXIII. *Il ſe prépare à la guerre des Perſes.* XXXIV. *Il part d'Antioche pour la Perſe.* XXXV. *Belle action d'un Sénateur de Berée.* XXXVI. *Il paſſe l'Euphrate.* XXXVII. *Il immole une femme pour en conſulter les entrailles.* XXXVIII. *Arrivée de ſa flotte.* XXXIX. *Préſages & diſputes des Au-*

gures. XL. *Il anime les troupes.* XLI. *Comment il diſpoſe ſes troupes.* XLII. *Ses premiers ſuccès.* XLIII. *Priſe de Pyriſabore.* XLIV. *Il ſurprend Maozamalque.* XLV. *Il ſe rend maître de Ctéſiphon.* XLVI. *Il paſſe le Tygre.* XLVII. *Il refuſe la Paix.* XLVIII. *Il remonte le Tygre.* XLIX. *Il fait brûler ſa flotte.* L. *La famine le fait revenir ſur ſes pas.* LI. *Il a quelques avantages ſur les Perſes.* LII. *Son génie lui apparoît.* LIII. *Grand combat où Julien eſt bleſſé.* LIV. *Ses dernieres paroles.* LV. *Affoibliſſement de l'Empire.* LVI. *Caractere de Julien.* LVII. *Ecrivains ſous ſon regne.*

CHAPITRE IV.

Depuis l'élection de Jovien, juſqu'à la mort de Valens.

JOVIEN XLIV. Empereur.

I. *Trouble de l'armée.* II. *Jovien élû Empereur.* III. *Sa religion.* IV. *Il n'accepte la couronne qu'à condition que les troupes adoreront J. C.* V. *Divers combats contre les Perſes.* VI. *Une partie des Impériaux repaſſe le Tygre.* VII. *Sapor propoſe la paix.* VIII. *Jovien l'accepte.* IX. *Jovien paſſe le Tygre.* X. *Il fait ſonder les peuples de l'Europe.* XI. *Funerailles de Julien.* XII. *Les Perſes prennent poſſeſſion de Niſibe.* XIII. *Réſidence & expulſion des Niſibiens.* XIV. *Marche de Jovien.* XV. *Sa mort.* XVI. *Son portrait & ſon zele pour la religion.* XVII. *Sort de l'Impératrice & ſon fils.*

364.

CHAPITRE V.

VALENTINIEN & VALENS, faiſant enſemble le XLV. Empereur.

I. *Valentinien élû Empereur.* II. *Il refuſe de prendre un Collegue.* III. *Son origine.* IV. *Son horreur pour l'Idolatrie.* V. *Il s'aſſocie ſon frere.* VI. *Zele & ſageſſe de leurs gouvernemens.* VII. *Differens Edits.* VIII. *Troubles de l'Etat.* IX. *Partage de l'Empire.* X. *Révolte des Allemans.* XI. *Caractere de Procope.* XII. *Stratége le porte à la révolte.* XIII. *Il ſe fait un parti à Conſtantinople.* XIV. *Il eſt proclamé Auguſte par les ſoldats.* XV. *Il gagne Fauſtine & Jule.* XVI. *Il commence à regner par le meurtre.* XVII. *Ses artifices.* XVIII. *Accroiſſement de ſon parti.* XIX. *Lâcheté de Valens.* XX. *Procope corrompt les troupes ennemies.* XXI. *Autres ſuccès.* XXII. 365.

366. *Il ſe rend odieux.* XXIII. *Arbétion ébranle les ſoldats de Procope.* XXIV. *Il eſt abandonné par Gomoaire & décampe.* XXV. *Il eſt vaincu, & Valens lui fait trancher la tête.* XXVI. *Marcel prend ſa place.* XXVII. *Il fait mourir Serenie.* XXVIII. *Tremblement de terre.* XXIX. *Révolte des Allemans.* XXX. *Ils ſont vaincus par Jovien.* XXXI. *Valens perſécute les Catholiques.* XXXII. *Valens attaque*
367. *les Goths.* XXXIII. *Ils demandent la paix.* XXXIV. *Cruauté & ſort*
370. *d'Athanaric.* XXXV. *Irruption des Saxons.* XXXVI. *Trahiſon des Romains.* XXXVII. *Guerre des Alle-*
371. *mans.* XXXVIII. *Loi ſur les Comédiens.* XXXIX. *Troubles en Afrique.* XL. *Révolte & cruautés de Firmus.* XLI. *Avarice & perfidie du comte Romain.* XLII. *Théodoſe le fait arrêter.* XLIII. *Artifice de Firmus.* XLIV. *Firmus ſe donne la mort.* XLV. *Mort de Théodoſe.* XLVI. *Etat de l'Orient ſous Valens.* XLVII.

Perſécution. XLVIII. *Tolérance univerſelle.* XLIX. *Punition des Magiciens.* L. *Maſſacre de pluſieurs Seigneurs.* LI. *Prétentions de Sapor ſur l'Armenie.* LII. *Valens protége Para.* LIII. *Il le fait mourir.* LIV. *Entrepriſe de Valentinien ſur les Quades.* LV. *Ils lui en font des plaintes.* LVI. *Irruptions des Quades.* LVII. *Paix avec les Allemans.* LVIII. *L'Empereur va dans le païs des Quades.* LIX. *Il le ravage.* LX. *Il y meurt.* LXI. *Son caractere.* 374. 375.

CHAPITRE VI.

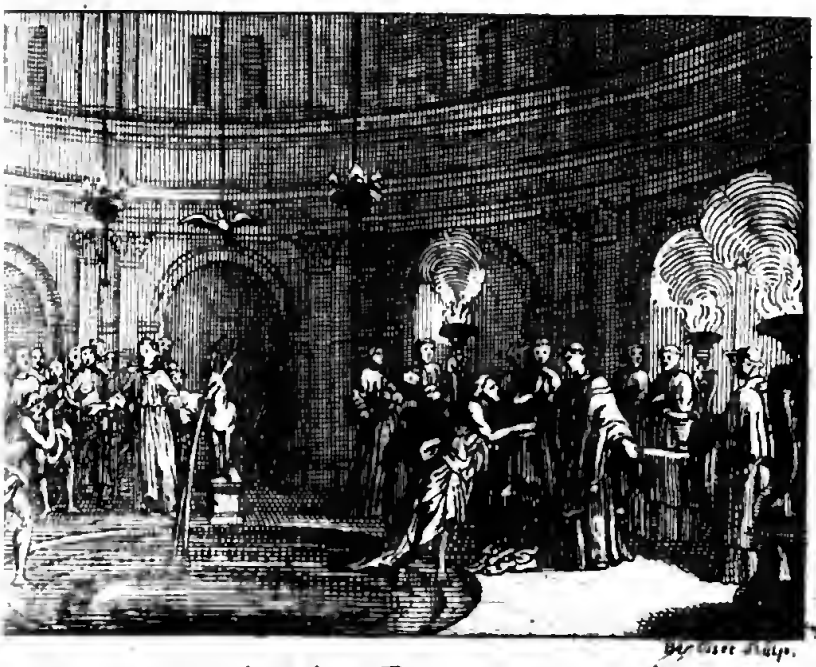
VALENS, GRATIEN & VALENTINIEN II. Empereurs.

GRATIEN & VALENTINIEN II. faiſant le XLVI.

Election de Valentinien II. II. *Elle eſt confirmée par Gratien.* III. *Valens eſt forcé d'en faire de même.* IV. *Origine des Goths.* V. *Mœurs des Huns.* VI. *Ils chaſ-* 376.

ſent les Goths. VII. *Valens les re-*
377. *çoit dans la Thrace.* VIII. *Lupicin les maltraite.* IX. *Origine de la guerre des Goths.* X. *Ils défont les Romains.* XI. *Ils ſont vaincus à leur tour.* XII. *Ils ravagent Conſtantinople.* XIII. *L'Empereur s'y tranſporte.* XIV. *Noble hardieſſe de Trajan.* XV. *Valens inſulté à Conſ-*
378. *tantinople.* XVI. *Les Romains refuſent la paix.* XVII. *Leur défaite générale.* XVIII. *Mort funeſte de Valens.* XIX. *Le ſolitaire Iſaac l'avoit prédite.* XX. *Caractere de ce Prince.* XXI. *Hommes illuſtres de ſon régne.*

Fin de la Table des Sommaires du ſeptiéme Volume.



HISTOIRE ROMAINE.

LIVRE SIXIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis l'établiſſement de l'Empire à Conſtantinople, juſqu'à la mort de Conſtantin le Grand.

Eſpace de 7. ans.

CONSTANTIN. An de N. S. 330. I. Siége de l'Empire à Byzance.

QUELQUES juſtes, & importantes qu'euſſent paru à Conſtantin les raiſons qui l'engagerent à tranſporter ſiége de l'Empire à Byzance, pour

en faire la nouvelle Rome, l'expérience fit bientôt connoître qu'elles ne s'accordoient pas avec la saine politique. Ce changement porta un coup mortel à l'Empire Romain, comme on le verra aisément dans le cours de cette histoire.

CONSTANTIN. An de N.S. 330.

II. Reglemens de Constantin.

Constantin employa utilement le loisir que donne la paix, à réprimer l'avarice, & les concussions des magistrats, tant supérieurs que subalternes, qui comme autant de tyrans, opprimoient le peuple, & faisant un honteux trafic de leur ministere, vendoient ouvertement la justice. L'Empereur, pour arrêter le cours de ce brigandage, fit publier un édit sévére dans toutes les provinces de l'Empire. Cet édit fut quelque tems après suivi d'un second, par lequel il défendoit sous peine de la vie aux bas officiers de justice, d'exiger de l'argent pour l'exercice de leurs charges.

III. Monumens de sa piété.

Les soins qu'il prenoit en même tems pour faire fleurir la religion chrétienne, firent voir qu'il étoit convaincu de sa vérité. Byzance, autrefois remplie & environnée de temples consacrés aux Dieux du Paganisme,

changea bientôt de face ; elle renonça à ſes idoles, & vint adorer le ſeul Dieu de l'univers, dans les égliſes que Conſtantin fit bâtir au dedans & au dehors de ſes murs. Celle qu'il dédia ſous l'invocation des ſaints Apôtres, étoit couverte de lames de cuivre doré, & ſervoit de monument à ſa pieté & à ſa magnificence. La protection qu'il accordoit aux Chrétiens, l'exemple qu'il leur donnoit, ſes exhortations où il ſe diſoit l'évêque de ceux qui n'étoient pas encore dans l'Egliſe, touchoient les cœurs & augmentoient chaque jour le nombre des Chrétiens. Son zele paroît dans la lettre qu'il écrivit lui-même à Euſébe le Céſarée, où il le chargeoit de faire tranſcrire promtement pour les nouveaux fidéles cinquante volumes de l'écriture, par les meilleurs copiſtes & les plus exacts qu'il pourroit trouver, & de les lui envoyer par un de ſes Diacres, fourniſſant lui-même de ſon épargne, tout ce qui étoit néceſſaire pour cette dépenſe. Ce fut encore par ſes ordres qu'on bâtit les égliſes de Nicomédie, d'Antioche & de Mambré dans la Paleſti-

CONSTANTIN. An de N. S. 331.

ne, au même lieu où étoit le chêne de Mambré, si célebre dans l'Ecriture par la demeure d'Abraham & l'apparition des trois Anges, qui lui promirent la naissance d'Isaac.

CONSTANTIN. An de N.S. 331.

IV. Il persecute les Catholiques.

Ce qu'il y a d'étrange est que tandis qu'il s'efforçoit d'établir la religion chrétienne dans l'Empire, il en persécutoit les plus zelés défenseurs. Séduit par les artifices d'Eusébe de Nicomédie, l'un des plus ardens & des plus dangereux fauteurs de l'Arianisme, il exila Eustathe d'Antioche, Asclepas de Gaza, & saint Luce d'Andrinople. Sort déplorable des Princes, que la fraude & la calomnie assiégent sans cesse, sans qu'ils puissent toujours en développer les ruses & les détours ! Ainsi Constantin prenoit sa sévérité pour un effet du zéle le plus pur, & pensoit soûtenir les droits du ciel, en servant la fureur des Ariens contre ces illustres évêques.

V. Loi contre les anciens hérétiques.

Il répara en quelque sorte ce tort qu'il venoit de faire à l'église, en privant les hérétiques de leurs temples, & en leur défendant sous de rigoureuses peines de s'assembler, & de dogmatiser en public & en particulier,

Cette loi attaquoit principalement es Valentiniens, les Marcionites, les Paulianiſtes & les Novatiens. Ce fut l'unique rigueur dont il crut devoir uſer contre des hommes, qui lui paroiſſoient d'ailleurs plus dignes de compaſſion que de châtiment. Elle lui réuſſit. Un grand nombre de ces hérétiques ouvrit les yeux à la lumiére, & leur converſion fut d'autant plus ſincére qu'elle étoit moins forcée.

CONSTANTIN. An de N.S. 331.

Tandis que ſa ſageſſe arrêtoit les progrès de l'erreur, ſon courage venGeoit la gloire de l'Empire, ou en étendoit les limites. Quand il eut retiré ſes troupes qui étoient le long du Danube, les Goths jugeant l'occaſion favorable, entrerent dans la Moeſie & dans la Thrace, où ils firent d'affreux ravages. Les Sarmates, à la veille d'être accablés ſous le nombre de leurs ennemis, implorerent le ſecours de l'Empereur, qui leur envoya des troupes commandées par le jeune Conſtantin Céſar, ſon fils aîné, Prince d'une prudence & d'une capacité au-deſſus de ſon âge. Il défit ces barbares le 20. d'Avril de cette année, & pourſuivant les fuyards juſques dans

An de N.S. 332. VI. Défaite & ſoumiſſion des Goths.

leur païs, il eut l'adreſſe de les enfermer dans des détroits, d'où ils ne purent s'échapper. Réduits aux dernières extrémités, il en périt près de cent mille par la faim ou par le froid.

CONSTANTIN. An de N.S. 332.

Araric leur roi, pour ſauver ſa vie & les déplorables reſtes de ſon armée, implora la clémence du vainqueur, qui voulut bien lui accorder la paix, aux conditions qu'il renonceroit pour lui & ſes ſucceſſeurs à une eſpéce de tribut, que les Romains avoient accoutumé de payer aux Goths; qu'il entretiendroit un corps de quarante mille hommes au ſervice de l'Empire; qu'il n'inquiéteroit plus les Sarmates, & qu'il donneroit ſon propre fils en ôtage. Cette victoire, également glorieuſe au pere & au fils, affranchit l'état d'une ſervitude odieuſe, mit les Sarmates à couvert des inſultes de leurs ennemis, & ne fut pas moins avantageuſe aux vaincus, dont la plûpart, reconnoiſſant la puiſſance du Dieu de Conſtantin, abjurerent les ſuperſtitions du Paganiſme.

Cependant les Sarmates, manquant à la reconnoiſſance qu'ils devoient aux Romains, firent des courſes ſur les

erres de l'Empire. Mais leur ingratitude ne demeura pas long-tems impunie ; Conſtantin marcha contre eux, les défit & les rendit tributaires.

CONSTANTIN. An de N. S. 333.

L'année ſuivante l'Empereur déclara Céſar Flavius-Julius-Conſtant ſon troiſiéme fils, qui entroit alors dans ſa treiziéme année. La nuit qui ſuccéda au jour de cette auguſte cérémonie, le ciel parut tout en feu, ce qu'on prit pour un préſage de quelque grand malheur. On regarda comme une ſuite de ce phénoméne la famine & la peſte, qui déſolerent une partie de l'Orient, & ſe firent ſentir avec plus de rigueur dans la Syrie & la Cilicie que dans les autres provinces. Les terres les plus fecondes furent ſi ſtériles, que le bled ſe vendit à un prix exceſſif. Comme la ville d'Antioche fut la plus affligée, elle éprouva plus particulierement la bonté de l'Empereur, qui y fit tranſporter beaucoup de bled. Sa bonté s'étendit ſur toutes les autres villes : on y fit des diſtributions reglées de farine & de pain, avec ordre d'avoir égard aux preſſantes néceſſités de ceux qui avoient moins de reſſources, & de pré-

VII. Diversfleaux dans l'Empire.

férer les veuves, les orphelins & les étrangers. Un malheur imprévû & irréparable ſuccéda à ces déſaſtres. Salamine ville de l'iſle de Cypre fut renverſée par un tremblement de terre, & la plus grande partie de ſes habitans enſevelie ſous ſes ruines.

CONSTANTIN. An de N.S. 333.

VIII. Ambaſſade de Sapor.

On vit alors arriver à la cour de Conſtantinople un grand nombre d'ambaſſadeurs des nations les plus reculées de l'Orient, pour rendre hommage aux vertus de Conſtantin & lui demander ſon amitié. Mais les vûës de Sapor roi de Perſe parurent plus intéreſſées que celles des autres puiſſances. Comme il méditoit dès lors la guerre qui éclata quelques années après, & qu'il étoit bien aiſe d'être informé de l'état des choſes par des perſonnes affidées, il envoya des ambaſſadeurs à Conſtantin pour renouveller avec lui les anciens traités d'alliance, & lui demander une certaine quantité de fer dont il avoit beſoin pour faire forger des armes, qu'il devoit employer, diſoit-il, contre des voiſins, qui infeſtoient ſes frontiéres orientales. L'Empereur pénétra ſon véritable deſſein; mais comptant de

raincre les Perſes, quelque bien armés qu'ils fuſſent, il voulut ôter à Sapor tout prétexte de rupture, & l'engager par cette generoſité à faire ceſſer la perſécution que ce prince exerçoit contre les Chrétiens répandus dans ſes états. Il lui écrivit en leur faveur; & ſi ſa lettre n'éteignit pas la fureur de ce prince barbare, elle en ſuſpendit du moins les effets pour quelque tems.

CONSTANTIN. An de N.S. 333.

Les Goths abattus n'étoient pas domptés, & ils brûloient de réparer la honte de leur défaite. Géberic leur roi, ſucceſſeur d'Araric, entra à la tête d'une formidable armée ſur les terres des Sarmates, qui encouragés par leurs premiers ſuccès, ſe défendirent vaillamment. La victoire fut long-tems indéciſe; enfin elle ſe déclara pour Géberic, qui vainquit les Sarmates ſur les bords de la Mariſe, riviere de la Dace. Viſimur leur roi demeura ſur le champ de bataille, avec une grande partie de ſon armée. Dans cette extrémité les Sarmates ayant beſoin d'un promt ſecours pour détourner leur perte qui paroiſſoit inévitable, réſolurent d'armer leurs

An de N.S. 334.

IX. Guerre des Sarmates.

CONSTANTIN. An de N.S. 334.

eſclaves. Ceux-ci répondant à l'opinion de leurs maîtres eurent tout l'honneur d'un ſanglant combat, où les Goths furent taillés en piéces; mais ces eſclaves devenus ſoldats ſecouerent le joug de la ſervitude. Ils tournerent leurs armes contre ceux qui les leur avoient miſes en main; ils les chaſſerent de leur païs, & crurent les traiter aſſez humainement en leur laiſſant la vie & la liberté. Conſtantin reçut plus de trois cens mille de ces fugitifs: il incorpora les uns dans ſes armées, & diſtribua aux autres des terres dans les provinces voiſines du Danube, & juſque dans l'Italie. Sa conduite fut imitée par quelques-uns de ſes ſucceſſeurs; mais elle devint funeſte à l'Etat. Ces barbares s'étant rendus plus puiſſans que les anciens habitans du païs, s'emparerent de tous les domaines, après en avoir chaſſé les légitimes poſſeſſeurs.

An de N.S. 335. X. Condamnation de S. Athanaſe.

L'Empire n'avoit rien à craindre des ennemis du dehors, le grand nombre de troupes lui ſervoit de boulevard: cependant Caliocere oſa troubler le repos public, & voulut s'emparer de l'iſle de Cypre. Dalmace ne-

reu de l'Empereur alla mettre un frein
à son orgueil : il dissipa son parti, le
fit prisonnier, & le traita comme un
esclave & un rébelle ; quelque tems
après Caliocere fut brûlé vif à Tarse
en Cilicie.

CONSTANTIN. An de N. S. 335.

Mais si le corps politique étoit sain
& entier, l'Eglise étoit déchirée par
une guerre intestine, plus dangereuse
pour elle que les persécutions des
Empereurs payens, qui, en versant le
sang des Martyrs, en avoient cimenté les glorieux fondemens. La religion née au sein de la pauvreté & de l'humiliation inspira à ses premiers enfans, cet esprit d'abnégation & de désintéressement, qui est le sceau du vrai Chrétien. Ils le conserverent durant la persécution ; mais ils le perdirent peu à peu, & les premiers Pasteurs ne furent pas les derniers à s'en dépouiller. Les largesses d'un prince magnifique, qui regloit ses bienfaits sur son zele, irriterent leur cupidité : l'abondance fit naître l'ambition ; celle-ci enfanta l'erreur, ce monstre qui produit tant de crimes, & qui se survit à lui-même.

L'héresie d'Arius infectoit tout l'O-

rient, & faiſoit tous les jours des progrès auſſi rapides que déplorables. Envain les Peres du concile de Nicée l'avoient terraſſée: elle ſembloit avoir tiré de ſa chûte de nouvelles forces; & comme le grand Athanaſe l'avoit combattuë avec plus de courage, il fut auſſi la premiere victime qu'elle voulut s'immoler. Ce ſaint évêque fut dépoſé dans le Conciliabule de Tyr pour divers crimes ſuppoſés: Il réclama inutilement la juſtice de l'Empereur; les cris de ſes adverſaires étoufférent la voix de ſon innocence. Conſtantin prévenu par les évêques Ariens & ſur tout par Euſébe, qui lui avoit dépeint Athanaſe comme un ennemi de ſa perſonne & de l'Etat, l'exila à Tréves, alors capitale des Gaules. Le trône, quelque ſacré qu'il ſoit, n'eſt point un azile qui mette à l'abri de la ſéduction. Ce n'étoit point par haine du Chriſtianiſme que le prince en frappa le plus zelé défenſeur. Conſtantin en récitoit le ſymbole, il en profeſſoit tous les dogmes, il ſe réjouiſſoit de voir chaque jour de nouveaux proſelytes, il leur tendoit les bras, & levoit tous les obſtacles

CONSTANTIN. An de N.S. 335.

ui pouvoient empêcher leur entrée ans l'Egliſe. Témoin les deux loix u'il publia cette même année contre es Juifs, par leſquelles il leur défen- oit d'inquiéter ceux de leur nation, ui vouloient embraſſer la foi chré- ienne, & les menaçoit de leur faire erdre leurs eſclaves, ſoit chrétiens, oit payens, s'ils oſoient les faire cir- oncire.

CONSTANTIN. An de N.S. 335.

XI. Partage de l'Empire.

Dans l'élevation de Dalmace & 'Annibalien ſes neveux, dont il ve- oit de déclarer l'un Céſar & l'autre oi de Pont, il avoit plus conſulté ſa endreſſe naturelle que la politique. l donna à Conſtantin ſon fils aîné les Gaules, l'Eſpagne & l'Angleterre. Conſtance le ſecond eut l'Aſie, la yrie & l'Egypte; & Conſtant le plus eune, l'Illyrie, l'Italie & l'Afrique. l aſſigna à Dalmace la Thrace, la Macédoine & l'Achaïe. Les Etats l'Annibalien furent près de l'Armé- ie mineure, & des provinces de 'ont & de la Cappadoce. Céſarée ille riche & importante fut la capi- ale de ſon royaume.

Conſtantin ſe flattoit vainement ue le reſpect dû à ſa mémoire étouf-

feroit après ſa mort les mouvemens de la jalouſie & de l'ambition de ces Princes, que ſon autorité avoit empêché d'éclater durant ſa vie. Pour rendre ce partage plus ſolemnel, la cérémonie fut accompagnée de fêtes & de jeux, où le Prince fit briller ſa magnificence.

CONSTANTIN. An de N.S. 335.

Il en renouvella le ſpectacle, à l'occaſion du mariage de Conſtance ſon ſecond fils avec ſa niéce fille de Galla premiere femme de Jule-Conſtance ſon frere. Conſtantin reçut au milieu de cette pompe des ambaſſadeurs de pluſieurs Rois Indiens, qui venoient lui offrir de riches préſens, & l'aſſurer que remplis d'une profonde vénération pour ſa perſonne, ils le reconnoiſſoient pour leur ſouverain & rendoient à ſes ſtatuës les mêmes honneurs qu'à celles de leurs Dieux. L'Empereur remercia les Indiens, & corrigea leurs idées. La fin tragique d'Arius qui fut frappé de mort vers le même tems, lorſqu'il alloit comme en triomphe porter l'outrage & le ſcandale juſqu'au pied du ſanctuaire, ne contribua pas peu à le confirmer dans des ſentimens ſi chrétiens, & à

An de N.S. 336.

XII. Ambaſſadeurs Indiens.

Mort d'Arius.

lui inſpirer de l'horreur pour l'héréſie. Peut-être lui auroit-il porté le dernier coup, ſi dès l'année ſuivante il n'eût été occupé à faire des préparatifs de guerre.

CONSTANTIN. An de N.S. 336.

Depuis quarante ans les Perſes étoient en paix avec les Romains. Sapor qui cherchoit un prétexte de la rompre, envoya cette année des ambaſſadeurs à Conſtantin, pour redemander les cinq provinces du Tygre, que Narſés roi de Perſe, vaincu par Maximien-Galere, avoit été obligé de céder l'an 297. L'Empereur regarda cette demande comme une déclaration de guerre; & voyant que les ambaſſadeurs s'efforçoient de lui prouver qu'il ne pouvoit ſans injuſtice retenir ces provinces: « C'en eſt » aſſez, leur dit-il, en les interrom- » pant; j'irai en perſonne apprendre » à votre maître ſur quoi je fonde mes » droits, & vous pouvez lui en por- » ter la nouvelle. »

An de N.S. 337. XIII. Préparatifs de guerre contre Sapor.

Sapor, qui s'étoit bien attendu à cette réponſe, & qui ſe tenoit prêt à entrer en action, ſe mit ſans differer à infeſter par des courſes continuelles la Méſopotamie & les autres provin-

ces limitrophes de ſes Etats. Dès lors Conſtantin ſe prépara à marcher contre ſes ennemis. La paix dont jouiſſoit l'empire lui procura la facilité de lever une nombreuſe milice. Mais dans le tems qu'il prenoit toutes les meſures pour faire réuſſir ſon entrepriſe, convaincu que le ſuccès dépendoit de celui qui eſt l'arbitre ſouverain de la victoire, il ſe diſpoſoit par le jeûne & la priere à obtenir ſa protection. Il retint pluſieurs Evêques pour le ſuivre, & fit dreſſer une tente, en forme de Chapelle portative, richement ornée, pour y prier avec eux, & y faire offrir les ſaints myſtéres. Les Perſes effrayés de l'armement de Conſtantin ſe hâterent de le fléchir, & lui envoyerent des ambaſſadeurs pour demander la paix. Il la leur refuſa d'abord ; mais ſur les aſſûrances des députés, que leur maître ſe déſiſtant de ſes prétentions ſe bornoit à obtenir ſon amitié, il leur accorda une ſuſpenſion d'armes, pendant laquelle on négocia un traité de paix, qu'il n'eut pas le tems de ratifier, ayant été bientôt après attaqué de la maladie dont il mourut.

CONSTANTIN. An de N.S. 337.

Elle

Elle commença par une légere indiſpoſition, qui lui fit précipiter ſon retour à Conſtantinople, où les affaires de l'Etat demandoient ſa préſence. Ce prince, qui entroit alors dans ſa ſoixante & quatriéme année, avoit toujours joui d'une ſanté parfaite, & d'une grande vigueur d'eſprit & de corps. Il célébra la fête de Pâques avec beaucoup de ſolemnité, & paſſa toute la nuit en prieres avec les fidéles, les édifiant par ſon recueillement & ſa modeſtie. L'égliſe des ſaints Apôtres ſe trouvant alors achevée, il en célébra la dédicace, & aſſiſta à cette cérémonie dans l'appareil du Maître du monde, & avec l'humilité d'un Chrétien. Ces pieuſes fatigues augmenterent ſon indiſpoſition, qui devint tout à coup une maladie dangereuſe. Après avoir pris ſans effet les bains chauds à Conſtantinople, il alla aux eaux d'Helléno-ple, dont les médecins ne voulurent pas le laiſſer faire uſage, à cauſe des foibleſſes où il tomboit fréquemment.

CONSTANTIN. An de N. S. 337.

XIV. Maladie de Conſtantin.

S'étant fait porter à l'égliſe du martyr ſaint Lucien & y ayant paſſé pluſieurs heures en prieres, il fut tout à

XV. Son baptême.

coup rempli d'une joye intérieure. Il se sentit animé d'un violent desir de recevoir le bâtême, qu'il avoit differé jusqu'alors de se faire administrer, soit par des considérations politiques, soit par l'impuissance de satisfaire à l'envie qu'il assûra avoir toujours euë d'être bâtisé sur les bords du Jourdain, dont les eaux avoient été consacrées par le bâtême du Sauveur. Il se prosterna, s'humilia devant le Seigneur, baisa avec un saint respect le parvis de ce temple, l'arrosa de ses larmes, implora la divine miséricorde, fit un humble & sincére aveu de ses fautes, & reçut enfin l'imposition des mains, qui le mit au nombre des Catécuménes.

CONSTANTIN. An de N.S. 337.

Ses Médecins lui ayant conseillé de changer d'air, il se fit transporter au château d'Achyron, maison de plaisance près de Nicomédie. Là sentant redoubler son mal, il demanda le bâtême avec de nouvelles instances. Avant que de le recevoir, recueillant toutes ses forces qui étoient considérablement affoiblies, il prononça d'un ton ferme un fort beau discours, qu'il avoit composé depuis

peu ſur l'immortalité de l'ame, & ſur les recompenſes & les peines de l'autre vie. Quand il eut achevé de parler, Euſébe de Nicomédie lui adminiſtra le Sacrement de bâtême. Ayant été revêtu de la robe blanche, il la baiſa avec des tranſports d'une ſainte joye, & ne voulut plus porter la pourpre impériale.

CONSTANTIN. An de N.S. 337.

XVI. Son teſtament & ſa mort.

Muni des ſecours ſpirituels, il employa quelques momens à régler les affaires de l'Etat & de l'Egliſe. Il confirma par ſon teſtament le partage qu'il avoit fait de l'Empire entre ſes fils & ſes neveux; il ordonna que ſaint Athanaſe fût rétabli dans ſon ſiege, malgré tout ce qu'Euſébe, qui étoit préſent, pût lui dire, pour l'en détourner. Il légua des ſommes conſidérables pour être diſtribuées aux peuples de la nouvelle & de l'ancienne Rome. Il fit dépoſitaire de ſon teſtament un Prêtre Arien, que ſa ſœur Conſtantia lui avoit recommandé en mourant, & en qui il avoit beaucoup de confiance, parce qu'il le croyoit homme de bien & fort orthodoxe; il lui fit promettre par ſerment de ne le remettre qu'entre les mains de ſon fils

Conſtance: Commiſſion funeſte à la foi de Nicée, par le crédit qu'elle donna à ce Prêtre ſur l'eſprit de ce Prince.

CONSTANTIN. An de N.S. 337.

L'Empereur commanda qu'on fît entrer dans ſa chambre ſes principaux officiers, pour prêter ſerment entre ſes mains, au nom de toute l'armée, de ne jamais rien entreprendre contre l'Egliſe, ni contre les Princes ſes enfans. Comme en ſe retirant ils lui témoignérent, plus par leurs larmes que par leurs paroles, combien ils ſouhaitoient ſa guériſon: « Non, leur » dit-il, il ne faut pas différer d'aller à » Dieu, je déſire avec ardeur de me » réunir à lui; je ſens la grandeur des » biens qu'il m'a faits & de ceux qu'il » me prépare: au lieu d'une couronne » périſſable, il m'en deſtine une im- » mortelle; il faut ſe hâter d'aller la » recevoir de ſa main. »

Ce fut dans la ferveur de ces ſaints déſirs, que ce grand Prince mourut ſur le midi le 22. Mai, jour de la Pentecôte, âgé de ſoixante-trois ans, deux mois & vingt-ſept jours, la premiere année de la 279. Olympiade, l'an de Rome 1090. & de Jeſus-

Christ 337. sous le consulat de Félicien & de Titien, environ sept ans après la translation du Siege de l'Empire à Constantinople.

CONSTANTIN. An de N.S. 337. XVII.

Jamais Prince ne fut plus regretté & ne mérita mieux de l'être. La douleur de tous les Ordres de l'Empire fut extrême, & elle éclatta sur tout dans les gens de guerre, qui l'aimoient passionément. Au moment qu'il expira, le palais retentit de cris & de gémissemens; les soldats de la garde déchirerent leurs habits; les officiers, qui avoient cent fois bravé la mort en combattant pour la gloire de leur prince, tomberent dans tous les excès de l'accablement & du désespoir. Ils ne trouverent de soulagement, que dans les honneurs excessifs qu'ils rendirent à sa mémoire. Son corps, orné de la pourpre & du diadême, ayant été mis dans un cercueil d'or & porté à Constantinople, fut exposé dans la principale sale du palais, sur une estrade de plusieurs degrés, environnée d'une infinité de flambeaux, qui brûloient sur des chandeliers d'or. Là tous les grands officiers, le sénat, tous les corps de la ville venoient régulié-

Ses funerailles.

rement chaque jour ſe proſterner devant l'Empereur, & lui rendoient les mêmes honneurs qu'on avoit coutume de lui rendre pendant ſa vie. On continua cette cérémonie juſqu'à l'arrivée de Conſtance. Comme il étoit moins éloigné de la ville impériale que ſes deux freres, il s'y rendit le premier, & fut ſeul chargé du ſoin de ſes funerailles. Il s'en acquitta d'une maniere digne de la majeſté de l'Empire. Il fit porter le corps dans l'égliſe des ſaints Apôtres avec une pompe qui tenoit de celle d'un triomphe. Toutes les troupes ſous les armes bordoient le chemin par où devoit paſſer le convoi. Les gardes Prétoriennes marchoient aux deux côtés du cercueil, qui étoit élevé ſur un char magnifique. Conſtance, ſuivi des Grands de l'Empire, du ſénat & des magiſtrats, venoit immédiatement après. Pluſieurs évêques à la tête d'un nombreux clergé s'avançoient enſuite, & étoient ſuivis d'une foule de perſonnes de tout ſexe & de toute condition qui fondoient en larmes.

CONSTANTIN. An de N.S 337.

XVIII. Sa mémoire.

L'ancienne Rome donna auſſi des marques éclatantes de ſa douleur.

Dès qu'on y eût appris la mort de Conſtantin, les bains & les jeux publics furent fermés, les ſpectacles & les autres divertiſſemens furent interrompus. On demanda avec de grands cris que le corps de l'Empereur fût apporté à Rome; & l'affliction fût extrême, quand on ſçut qu'il étoit inhumé à Conſtantinople. Les Romains, encore Payens pour la plûpart, célébrerent ſon apothéoſe, firent peindre des tableaux, & fraper des médailles qui le repréſentoient porté ſur un nuage lumineux. Ainſi la religion & la ſuperſtition honorerent à l'envi la mémoire de ce grand Prince.

CONSTANTIN. An de N.S. 337.

XIX. Ses vertus.

Les hiſtoriens entraînés par différentes paſſions ont parlé diverſement de Conſtantin. Les Chrétiens penſant honorer la religion, ont diſſimulé tous ſes défauts: les Payens croyant venger leurs Dieux outragés, ont relevé ces mêmes défauts avec trop de malignité. Il fut vaillant, habile capitaine, toujours heureux, toujours victorieux, ne devant ſes ſuccès qu'à ſa prudence. S'il ſe montra paſſionné pour la gloire que l'on obtient par les armes, il ne parut pas moins ja-

loux de celle qui s'acquiert par les sciences. Il cultiva les beaux arts, & se déclara le protecteur des gens de lettres. Il fut doux, affable, liberal, magnifique, aimé de ses sujets, redouté de ses ennemis, réveré de toute la terre; & ce qui met le comble à son éloge, toujours ferme, toujours inébranlable dans sa foi.

CONSTANTIN. An de N.S. 337.

XX. Ses défauts.

On ne peut néanmoins excuser sa promptitude à recevoir ou à prendre lui-même, sur des soupçons assez légers, de fâcheuses impressions contre des personnes, qui ne pouvoient lui déplaire que parce qu'elles étoient trop sincéres. Ce fut cette crédulité qui le porta à faire mourir Crispus son fils. Sa foiblesse ne fut pas moins funeste à ses sujets. Ayant abandonné son autorité à des ministres sans probité & sans vertu, il n'eût jamais la force de la reprendre, ni celle de réprimer leur insatiable cupidité. Les hypocrites ambitieux, qui dans tous les tems ont fait de l'autorité du Prince l'instrument de leurs passions, l'engagerent dans des démarches fatales à la Religion. L'exil de saint Athanase & des défenseurs de la foi du Concile de

de Nicée eſt une preuve trop convaincante du malheureux aſcendant que ces hommes artificieux avoient pris ſur ſon eſprit. CONSTANTIN. An de N.S. 337.

Sous ſon regne fleurit le poëte Juvencus, prêtre Eſpagnol, qui a écrit en vers latins l'hiſtoire de J. C. tirée des quatre Evangéliſtes. Son ouvrage reſpire par tout la pieté; mais on y chercheroit envain l'élégance du ſtile, la nobleſſe de l'expreſſion, la hardieſſe des figures, la vivacité des tours & ce beau feu qui eſt l'ame de la poëſie.

CHAPITRE II.

Depuis la mort de Conſtantin le Grand, juſqu'à Julien.

Eſpace de 34. ans.

CONSTANCE XLII. Empereur avec ſes freres CONSTANTIN & CONSTANT.

CONSTANCE, CONSTANTIN ET CONSTANT. An de N.S. 337.

APRE'S la mort de Conſtantin, ſes enfans & ſes neveux ayant voulu prendre poſſeſſion des Etats qu'il leur avoit aſſignés, l'armée ſe ſoûleva, & ſe mit à crier en tumulte qu'elle ne ſouffriroit pas que d'autres que les fils du Grand Conſtantin euſſent part à l'Empire. Les ſoldats les proclamérent tous trois Auguſtes, & maſſacrérent Jule-Conſtance leur oncle paternel, avec ſes deux fils Dalmace Céſar, & Annibalien Roi de Pont. On prétend que Conſtance ne commanda point ce crime, & qu'il ne fit que céder à la violence. D'autres juſtifient ces exécutions par la néceſſité de prévenir les ſuites d'une rivalité

1. Meurtres commis par Conſtance.

dangereuſe entre pluſieurs Princes revêtus de l'autorité ſouveraine. Un principe de politique à peu près ſemblable fit réſoudre la mort de ceux qui avoient eu le plus de part à la faveur de Conſtantin. De tous les neveux de cet Empereur, Gallus & Julien furent les ſeuls épargnés, l'un parce qu'il étoit alors dangereuſement malade, & l'autre à cauſe de la foibleſſe de ſon âge. Peut-être Conſtance leur fit-il grace ; afin que cette clémence affectée donnât lieu de croire, que le meurtre de ſes autres parens n'avoit point été commis par ſes ordres, ni de ſon conſentement.

CONSTANCE, CONSTANTIN ET CONSTANT. An de N.S. 338.

La mort de Dalmace & d'Annibalien ayant renverſé l'ordre établi par Conſtantin pour le partage de l'Empire, les trois Auguſtes s'aſſemblerent à Sirmich capitale de la Pannonie, pour y régler l'étenduë de leurs Etats. Conſtance eut, avec la Thrace, toutes les provinces de l'Aſie, dépendantes de l'Empire. On rendit à Conſtant ce qui avoit été démembré de l'Illyrie pour en former l'appanage de Dalmace. On céda l'Afrique à Conſtantin.

II. Partage de l'Empire.

CONSTANCE, CONSTANTIN ET CONSTANT. An de N.S. 338.

Conſtance étoit encore à Sirmich, lorſqu'il apprit que Sapor Roi de Perſe, après avoir ravagé la Méſopotamie, avoit formé le ſiége de Niſibe, place importante & ſi forte, qu'on la regardoit comme le boulevard de l'Empire. Sapor après l'avoir battuë pendant ſoixante & trois jours, fut contraint de ſe retirer avec plus de perte qu'il n'en avoit cauſé aux habitans. Cette guerre de Conſtance contre les Perſes dura autant que ſon regne, & elle lui fut preſque toujours funeſte. Ils enleverent ſouvent ſes convois, s'emparerent de ſes forteresſes, prirent ſes villes, taillerent en piéces ſes armées, & gagnerent ſur lui neuf grandes batailles. On attribua ce malheur à ſon peu de courage & de capacité : ce qui a fait dire à Libanius, qu'il avoit tout ce qu'il falloit pour vaincre ſes ennemis, excepté le cœur d'un Prince & la tête d'un Général.

III. Guerre contre les Perſes.

IV. Loix de police.

Parmi les loix de cette année, les deux plus célebres ſont celles qu'on attribuë à Conſtant : l'une défend d'avoir aucun égard aux avis des délateurs, ces hommes déteſtables qui

fabriquent des crimes pour en charger ceux dont les grands biens irritent leur convoitise; l'autre condamne au feu les libelles diffamatoires : deux loix également sages, également propres à assurer la tranquillité publique & à réprimer la licence des écrivains effrénés.

CONSTANCE, CONSTANTIN ET CONSTANT. An de N. S. 338.

Constance fit l'année suivante plusieurs loix dont le détail nous meneroit trop loin. La plus importante est celle qui défend à un oncle d'épouser sa niéce. Ces sortes de mariages presque incestueux avoient toujours été prohibés par les loix Romaines, qui sur ce point furent inviolablement observées jusqu'au regne de Claude, qui voulant épouser sa niéce Agrippine, força le Sénat à autoriser son mariage par un décret solemnel. Nerva quelques années après annulla ce décret, mais depuis ce tems-là il s'étoit introduit une jurisprudence, qui en défendant ces mariages à l'oncle maternel, les permettoit au paternel. Constance par une loi illimitée condamna à la mort ceux qui épouseroient la fille de leur sœur, ou de leur frere.

CONSTANCE ET CONSTANT. An de N.S. 340.

Constantin Maître des Gaules ne put s'accorder avec ſon frere Conſtant, ſur certains différends nés à l'occaſion de leur partage. Cette méſintelligence étoit fomentée par des flatteurs, qui les aigriſſoient l'un contre l'autre. Conſtantin voyant que ſon frere s'obſtinoit à ne vouloir point exécuter le traité de Sirmich, par lequel il avoit promis de lui céder l'Afrique, réſolut de l'y contraindre par la force des armes. Diſſimulant ſon deſſein, il fit courir le bruit que la peſte qui ravageoit les Gaules, l'obligeoit d'en ſortir, & qu'il profitoit de cette conjoncture pour conduire du ſecours à ſon frere Conſtance, vivement preſſé par les Perſes. Conſtant ne prit point le change; auſſitôt qu'il ſçut que ſon frere s'avançoit vers ſes Etats, il envoya ſes meilleurs Généraux avec une partie de ſes troupes pour l'arrêter, & ſe diſpoſa à les ſuivre de près. Ils rencontrerent Conſtantin près d'Aquilée qui marchoit ſans ordre & ſans précaution; on eût dit qu'il alloit plutôt prendre poſſeſſion des Etats de ſon frere que les conquérir. Ils jugerent par ce dé-

V. Mort de Conſtantin le jeune.

ſordre, qu'il ne leur ſeroit pas difficile de le défaire. Ayant mis en embuſcade la moitié de leurs ſoldats dans un lieu favorable, ils vinrent avec l'autre inſulter le camp de Conſtantin. Ce Prince, croyant marcher à une victoire certaine, s'avançoit pour les charger; lorſque ceux-ci feignant de craindre, lâcherent pied, & l'attirerent par une fuite ſimulée juſqu'au lieu où ils l'attendoient. Tout à coup ils ſe retournerent contre l'ennemi, en même tems que ceux qui étoient en embuſcade ſortirent, & le chargerent en queuë. Conſtantin inveſti de toutes parts fut obligé de ſoûtenir un combat fort inégal. Le ſuccès répondit à l'imprudence avec laquelle il s'y étoit engagé. Son armée fut taillée en piéces, & lui-même percé de pluſieurs coups mortels. Quelques ſoldats pour ſignaler leur zéle jetterent le corps du jeune Prince dans la riviere d'Alſe, aujourd'hui Anſa, qui coule près d'Aquilée; mais on le retira pour le tranſporter à Byzance, où il fut inhumé à côté de ſon pere. Telle fut la deſtinée du jeune Conſtantin, né comme l'on croit à Arles

CONSTANCE ET CONSTANT. An de N.S. 340.

en 316. Il avoit été fait Céſar en 317. & Auguſte en 337. Il ne regna que trois ans, & perdit en un ſeul jour, l'empire, la vie, & ſa réputation; car la honte de ſa défaite effaça tout l'éclat des victoires qu'il avoit remportées ſur les Goths en 332. Son entrepriſe détruiſit auſſi l'opinion avantageuſe qu'on avoit de ſa Religion.

CONSTANCE ET CONSTANT. An de N.S. 340.

L'empire d'Occident fut la proye du vainqueur. Mais le Ciel parut faire éclater ſon indignation contre une guerre que l'injuſtice & la mauvaiſe foi avoient allumée entre les deux freres. De fréquens tremblemens de terre renverſerent pluſieurs villes dans l'Orient, & l'Occident fut ravagé par des incurſions étrangéres. Les François ayant paſſé le Rhin entrerent dans les Gaules, les pillerent, & obligerent le nouvel Empereur à tourner ſes armes contre eux. Il leur livra une bataille, dont l'événement fut douteux, au rapport même des Romains. Le Sophiſte Libanius qui, à l'occaſion de cette guerre, s'eſt fort étendu ſur le génie des François, les peint comme une nation inquiéte, turbulente, ennemie du repos. Con-

An de N.S. 341.

VI. Guerre des Gaules.

ſtant, ſur cette idée qui dominoit peut-être alors, fit la paix avec eux, en leur donnant de groſſes ſommes d'argent. Il crut devoir acheter à ce prix leur amitié, perſuadé que tant que les François ſeroient ſes alliés, les autres peuples de la Germanie, qui redoutoient leur puiſſance, n'oſeroient inſulter ſes frontieres. Sur la foi de ce traité il quitta les Gaules, & paſſa en Angleterre pour en chaſſer les Barbares d'Ecoſſe, qui ravageoient les païs ſoûmis aux Romains.

CONSTANCE ET CONSTANT. An de N.S. 342.

Tandis qu'il y ſignaloit ſon courage, Conſtance ſon frere donnoit des marques de ſa protection aux Eccléſiaſtiques d'Orient. Il les déclara eux & leurs domeſtiques exempts de toutes les impoſitions nouvelles, & des logemens des gens de guerre; & il accorda une entiére immunité à ceux de ces Eccléſiaſtiques, qui s'occuperoient à quelques métiers, ou même qui feroient un petit commerce, non pour s'enrichir, mais pour ſe procurer une honnête ſubſiſtance, pourvû que ce fût ſans s'éloigner du lieu de leur réſidence. Car l'Egliſe n'avoit point encore de fonds pour nourrir

An de N.S. 343.

VII. Loi en faveur des Eccléſiaſtiques.

ſes miniſtres, & il arrivoit en certaines circonſtances, que les aumônes & les offrandes ne ſuffiſoient pas pour leur entretien.

CONSTANCE ET CONSTANT. An de N.S. 346.

VIII. Guerre des Perſes.

On étoit alors dans ces tems fâcheux, où le Prince chargé de dépenſes extraordinaires ne peut ſe diſpenſer d'y faire contribuer le peuple. Il falloit rebâtir pluſieurs villes, que différens tremblemens de terre arrivés les années précédentes avoient déſolées, ou entiérement détruites. On ne pouvoit conſidérer leurs citoyens errans dans les campagnes, ſans leur tendre la main & leur donner un azile; il étoit néceſſaire de conſtruire un port à Seleucie, à l'embouchure de la riviere d'Oronte, & l'on ne pouvoit le faire qu'en coupant une montagne, & en creuſant le baſſin dans le roc même. Enfin Sapor venoit de rompre la tréve qu'il avoit faite trois ans auparavant. Il n'avoit profité de ce tems de paix, que pour recommencer la guerre avec plus de fureur : réſolu de réparer ſes pertes, & d'attaquer Conſtance juſques ſur ſon trône. Au bruit de ces redoutables préparatifs, l'Empereur

fut obligé d'impoſer de nouveaux tributs, de récrûter ſes légions, & de tenir la campagne.

CONSTANCE ET CONSTANT. An de N S. 348.

L'armée des Perſes fut la plus leſte & la plus nombreuſe qu'ils euſſent encore miſe ſur pied. Elle étoit compoſée de leur plus belle jeuneſſe & des troupes auxiliaires de diverſes nations. Sapor jetta trois ponts ſur le Tygre, & fit paſſer ce fleuve à ſon armée, ſans que perſonne s'y oppoſât; car les troupes, que Conſtance avoit envoyées pour les arrêter à ce paſſage, avoient pris la fuite à la vuë des ennemis. Sapor entra donc ſans réſiſtance dans la Méſopotamie, vint camper en un lieu nommé Ellie près de la montagne de Singare, ſur laquelle eſt placée une ville de même nom, poſte fort avantageux & très-commode, où l'on trouvoit de l'eau en abondance. Il fit auſſi-tôt environner ſon camp d'un foſſé & d'un bon retranchement, qui fut achevé dans un jour. Cependant l'Empereur, qui s'avançoit à grandes journées, vint camper à ſept ou huit lieuës des ennemis. Le Roi de Perſe le ſçachant ſi près, réſolut d'aller l'attaquer, &

IX. Bataille de Singare.

d'employer pour le défaire la ruſe & la force. Il borda ſes retranchemens de gens de trait, en poſta ſur des hauteurs voiſines, plaça à la tête du camp ſa cavalerie armée de toutes piéces, & s'avança avec le reſte de ſes troupes, comme pour livrer bataille, mais à deſſein, dès qu'elle commenceroit à s'engager, de prendre la fuite, afin d'attirer les Romains vers ſon camp, & de les expoſer à ſes gens de trait; ne doutant pas que ceux-ci tirant avec avantage n'en tuaſſent un grand nombre, & ne les miſſent en déſordre, & que ſa cavalerie fondant en même tems ſur eux n'achevât de les rompre & de les tailler en piéces. Ce projet exécuté devoit ruiner ſans reſſource toute l'armée de Conſtance. Mais Sapor après avoir été long-tems en préſence des ennemis ſans oſer les charger, & s'être fait élever ſur des boucliers pour reconnoître leurs forces, fut tellement ſaiſi d'effroi qu'il jugea à propos de prendre la fuite.

CONSTANCE ET CONSTANT. An de N.S. 348.

X. Fuite des Perſes.

Les Perſes s'étant débandés, les Romains, malgré les exceſſives chaleurs de l'été, les pourſuivirent ſans

relâche depuis midi juſqu'au ſoir; alors tous les fuyards revinrent au camp. Conſtance prévoyant le danger qu'il y auroit à attaquer pendant la nuit des troupes retranchées avantageuſement, fit ſonner la retraite. Mais il ne put par priéres ni par menaces ralentir l'ardeur de ſes ſoldats, emportés par l'impétuoſité de leur courage. Ils chargerent la cavalerie ennemie, & la rompirent; attaquerent le camp, le forcerent, y entrerent l'épée à la main, tuerent un grand nombre d'ennemis, en mirent d'autres dans les fers, parmi leſquels ſe trouva le fils du Roi. Maîtres du camp, ils ne ſongent plus qu'à ſe délaſſer des fatigues d'une ſi glorieuſe journée : ils mettent bas les armes & courent aux fontaines pour étancher la ſoif dont ils étoient brûlés. Les Perſes, qui étoient poſtés ſur les hauteurs voiſines, informés que les Romains n'étoient pas ſur leurs gardes, deſcendent promptement des montagnes, les attaquent bruſquement, les accablent de traits & en font un horrible carnage. Les Romains au déſeſpoir de ſe voir arracher la victoire, dé-

CONSTANCE ET CONSTANT. An de N.S. 348.

chargerent leur rage ſur le fils de Sapor, qu'ils mirent en piéces.

CONSTANCE. An de N.S. 350.

Sapor ne profita point de ſes avantages. Dès le lendemain il repaſſa le Tygre ; & au lieu de venger la mort de ſon fils, il ſe contenta de lui donner des larmes. Deux ans après il revint aſſiéger pour la troiſiéme fois la ville de Niſibe. Le Siége dura près de quatre mois, & il fut enfin contraint de le lever, après y avoir perdu plus de vingt mille hommes. Cet échec humilia ce Roi cruel & ſuperbe, & l'empêcha de faire la guerre à l'Empire pendant pluſieurs années.

XI. Lâcheté de Sapor.

Ce fut un bonheur pour Conſtance, qui eût été hors d'état de réſiſter à ſes efforts, étant obligé d'employer toutes ſes troupes contre Magnence, qui venoit d'ôter l'empire & la vie à ſon frere Conſtant. Ce Prince à ſon retour d'Angleterre s'arrêta dans les Gaules. Depuis qu'il avoit été proclamé Auguſte, il avoit toujours gouverné par lui-même avec beaucoup de fermeté & de juſtice. Cependant l'amour du plaiſir lui ayant fait oublier ſes devoirs, il paſſoit les jours entiers à la chaſſe, qu'il aimoit

XII. Mort de Conſtant.

avec paſſion, malgré la délicateſſe de ſa ſanté. Il abandonna ſon autorité à des miniſtres, dont l'orgueil & l'avarice rendirent ſon gouvernement odieux, & inſupportable aux peuples & aux ſoldats.

CONSTANCE. An de N. S. 350.

XIII. Uſurpation & cruautés de Magnence.

Magnence, Germain d'origine, ayant pénétré la diſpoſition des eſprits, réſolut d'uſurper l'empire. C'étoit un ſoldat de fortune, que ſon mérite avoit élevé aux emplois les plus conſidérables des armées. Il avoit l'air noble, la taille avantageuſe, un eſprit vif & agréable, une certaine éloquence guerriere, qui ſe faiſoit écouter avec plaiſir ; mais il étoit fourbe, diſſimulé, ſuperbe, ambitieux, & naturellement cruel. Marcellin intendant des finances, & quelques-uns des principaux officiers de l'armée entrerent dans cette conſpiration. Le jour qu'elle devoit éclater, Marcellin, ſous prétexte de célébrer la naiſſance de ſon fils, donna un grand feſtin, auquel il invita Magnence avec pluſieurs officiers. Le repas fut prolongé bien avant dans la nuit. Alors Magnence ſortit de la ſalle, & y rentra bientôt après, revêtu

de la pourpre & des autres marques de la dignité impériale. Les conjurés le ſaluerent Auguſte; les autres conviés penſant d'abord que ce n'étoit qu'un jeu, en firent de même. Gagnés enſuite par les largeſſes de l'uſurpateur, ils lui confirmerent ce titre. Tous les officiers, à l'exemple de leurs chefs, le reconnurent pour Empereur. La ville d'Autun, où cette ſcéne ſe paſſa, & toutes les villes d'alentour ſe déclarerent en ſa faveur. Au moment qu'il prit le titre d'Auguſte, il envoya des gens pour aſſaſſiner Conſtant; mais ce Prince averti de ce qui ſe paſſoit avoit pris la fuite. Gaïſon, à la tête de ceux qui avoient ordre de le pourſuivre, le joignit à Elne ville des Pyrenées, & lui ôta la vie.

CONSTANCE. An de N.S. 350.

Le peuple ſentit bientôt le malheur qu'il avoit eu, de perdre ſon Prince légitime. L'uſurpateur ſe hâta d'affermir par la cruauté une autorité qu'il tenoit du crime. Il fit aſſaſſiner ſur les chemins pluſieurs officiers de diſtinction, qu'il avoit mandés au nom de Conſtant, avant que la mort de ce Prince fût divulguée. Il n'épargna pas

pas même quelques-uns de ceux qui avoient le plus contribué à ſon élévation.

CONSTANCE. An de N. S. 350. XIV.

Tandis qu'il immoloit à ſes lâches jalouſies tous ceux qui lui faiſoient ombrage, Népotien neveu du grand Conſtantin ſe faiſoit reconnoître à Rome pour Empereur; mais il ne joüit que vingt-huit jours de cette dignité. Magnence envoya contre lui Marcellin, à qui pour récompenſe il avoit donné la charge de grand maître du palais. Il y eut entre les Romains & les ſoldats de Magnence un ſanglant combat, où les premiers, par la perfidie d'un ſénateur nommé Héraclite, furent taillés en piéces avec Népotien leur chef. Lorſque le vainqueur entra dans Rome, il fit porter la tête de ce Prince au bout d'une lance, & remplit la ville de meurtres & de proſcriptions.

Népotien ſe fait nommer Empereur.

XV.

Népotien ne fut pas le ſeul rival de Magnence. Vétranion ancien officier, qui commandoit un corps de troupes dans la Pannonie, profitant du mécontentement de ſes légions, irritées de ce que l'armée des Gaules avoit oſé faire un Empereur ſans el-

L'armée de Pannonie proclame Vétranion.

les, se fit proclamer à Sirmich, & établit le siége de son empire à Murse. Il écrivit toutefois à Constance, qu'en acceptant cet honneur, il n'avoit fait que céder à l'importunité de ses soldats, dont il désavouoit la conduite ; que s'il avoit feint de condescendre à leurs desirs, c'étoit à dessein d'empêcher qu'on n'en élût un autre, moins dévoué à ses intérêts ; que pour lui il se croiroit trop heureux d'être son lieutenant, & de servir sa vengence contre l'usurpateur.

CONSTANCE. An de N.S. 350.

XVI. Sage conduite de Constance.

Constance en habile politique feignit d'approuver sa conduite, pour n'avoir pas à la fois deux ennemis sur les bras. Il lui envoya de l'argent & des troupes, dont il connoissoit la fidélité & l'attachement inviolable à sa personne, avec des ambassadeurs, afin de prendre les mesures convenables pour faire la guerre au meurtrier de Constant. Peu de jours après que tout fut réglé, Magnence écrivit à Vetranion pour l'attirer dans son parti. Ce vieillard changea tout-à-coup comme un enfant, & entra dans la ligue de Magnence. Constance ne s'effraya point, & se mit en marche

pour aller le joindre en Illyrie. Il paſſa par Conſtantinople qu'il trouva dans le trouble & dans l'effroi, & il n'oublia rien pour la raſſûrer. CONSTANCE. An de N.S. 350.

Déja il étoit à Héraclée dans la Thrace, lorſqu'il reçut des ambaſſadeurs, que ces deux rivaux lui envoyoient de concert, pour lui offrir de le reconnoître premier Auguſte, s'il vouloit les laiſſer joüir en paix du même titre. Magnence, en lui demandant ſa ſœur Conſtancie en mariage, & lui offrant ſa fille, lui fit repréſenter tous les hazards de la guerre, qu'il éviteroit ſagement, s'il vouloit confirmer leur union par les nœuds de cette double alliance.

XVII. Il feint de s'unir à Vetranion.

L'Empereur rejetta des propoſitions qu'il regardoit comme injurieuſes, & continua ſa marche. Il paſſa le pas de Sucques, & arriva à Sardique, lorſque Vetranion, qui ne l'attendoit pas ſitôt, ſongeoit encore à lui fermer l'entrée de la Dace. Vetranion vint cependant au-devant de lui avec des troupes plus nombreuſes que les ſiennes, dans le deſſein de le repouſſer par la force, s'il ne ſe déterminoit de lui-même à s'en retourner. Conſ-

tance ne croyant pas devoir courir les risques d'un combat inégal, l'amusa de nouveau par des promesses captieuses. Il lui confirma le titre d'Auguste, l'appaisa, le fit consentir à la jonction de leurs troupes, & à une entrevûë, pour déliberer sur la guerre contre Magnence.

CONSTANCE. An de N.S. 350.

XVIII. Il gagne les troupes.

Quand les armées furent jointes, Constance & Vetranion monterent sur un même tribunal. Constance, comme le plus ancien Auguste, parla le premier. Il representa vivement & d'un air gracieux aux soldats, les obligations infinies qu'ils avoient au grand Constantin son pere, qui avoit partagé avec eux les périls de la guerre, qui les avoit comblés de biens, & sous lequel ils avoient remporté tant de glorieuses victoires. En les faisant ressouvenir de ses largesses, il leur rappella les promesses qu'ils lui avoient si souvent faites, de demeurer inviolablement attachés à ses enfans, & de les défendre aux dépens même de leur vie. Il les conjura en vertu de ces sermens, de ne laisser point impunie la mort de Constant, indignement assassiné par l'ordre du perfide

Digitized by Google

Magnence, & de ne pas permettre qu'une partie de l'Empire devînt le prix d'un ſi horrible attentat.

CONSTANCE. An de N.S. 350.

A ces mots les ſoldats, ceux mêmes de Vetranion, dont la plûpart avoient été gagnés par des preſens, s'écrierent tout d'une voix, qu'ils ne vouloient point reconnoître d'autre Empereur que Conſtance; que lui ſeul méritoit de les commander, & que ce n'étoit qu'avec lui & pour lui qu'ils prétendoient combattre: en même tems ils le proclamerent Auguſte, ſans faire mention de ſon prétendu Collégue.

XIX. Il eſt déclaré ſeul Empereur.

Vetranion vit bien qu'il étoit trahi, & qu'on alloit lui arracher la pourpre, s'il ne s'en dépoüilloit lui-même par une promte ſoûmiſſion. Il deſcendit donc du tribunal, mit bas la robe impériale & la préſenta à Conſtance, en ſe jettant à ſes pieds. L'Empereur, pour gagner encore mieux les cœurs de toute l'armée, par une vaine image de clémence envers un vieillard, qui ne pouvoit plus lui faire ombrage, lui préſenta la main pour le relever, l'embraſſa en l'appellant ſon pere, le fit manger avec lui, lui

XX. Sort de Vetranion.

CONSTANCE. An de N.S. 350.

assigna des fonds considérables pour sa subsistance, & lui permit de se retirer à Prusse en Bithynie, où il passa le reste de ses jours dans une tranquillité philosophique. Il ne pouvoit assez s'étonner que les glaces de l'âge n'eussent pû encore éteindre l'ambition de son cœur, & que ses yeux, que la mort étoit prête à fermer, se fussent laissés ébloüir par l'éclat de la couronne. Il ne l'avoit, pour ainsi dire, qu'essayée, & déja il en avoit senti tout le poids. Aussi écrivoit-il souvent à Constance, pour le remercier de l'avoir delivré des inquiétudes inséparables du trône.

Vetranion étoit de la haute Mœsie. Ce fut un homme de bien, en qui on remarqua la probité des anciens Romains. Habile & vaillant capitaine, il parvint à une extrême vieillesse, comblé de gloire, autant aimé de ses soldats qu'il en étoit estimé, parce qu'il étoit doux, civil, obligeant, affable; mais au reste si ignorant, qu'il fut obligé d'apprendre à écrire son nom pour signer, lorsqu'il eût été proclamé Empereur.

Constance, devenu maître dans un

jour de toute l'Illyrie, ne ſongea plus qu'à paſſer en Italie, pour combattre Magnence. La rigueur de la ſaiſon & la difficulté de franchir les Alpes retardérent l'exécution de ſes projets, & le firent ſéjourner à Sirmich durant l'hiver. Sur le bruit qui ſe répandit alors que Sapor étoit entré dans la Méſopotamie, il créa Gallus ſon couſin germain Céſar, & pour ſe l'attacher plus étroitement, il lui fit épouſer Conſtantine ſa ſœur veuve d'Annibalien. Auſſi-tôt après il l'envoya contre les Perſes, ſur leſquels ce prince remporta de grands avantages, avec le ſecours de Lucilien, que Conſtance, aſſûré de ſa valeur & de ſa fidélité, lui avoit donné pour lieutenant.

CONSTANCE. An de N.S. 351.

XXI. Nouveaux efforts de Sapor évanoüis.

L'ardeur avec laquelle il ſe portoit à réunir en ſa perſonne tout l'empire de Conſtantin, ne ralentiſſoit point ſon zéle pour conſerver l'intégrité de la foi. Pendant l'hiver il aſſembla les évêques à Sirmich, afin de condamner l'héréſie de Photin, qui nioit la Trinité des Perſonnes divines comme Sabellius, & refuſoit de diſtinguer deux natures en Jeſus-Chriſt: ancienne er-

XXII. Concile de Sirmich.

reur que l'Egliſe avoit déja anatématiſée dans Paul de Samoſate. Mais tandis qu'il travailloit à pacifier l'Egliſe, il écrivit aux Barbares pour les exciter contre Magnence, promettant de leur abandonner tout le terrain qu'ils lui enleveroient. Il leur envoya même de l'argent, à deſſein de faciliter leur irruption. Ils entrerent effectivement dans les Gaules, où ils firent d'horribles ravages. Chnodomaire roi des Allemans vainquit en bataille rangée le général Décence, que Magnence y avoit envoyé avec la qualité de Céſar pour arrêter leurs progrès. Ils coururent enfin tout le païs, & pillerent les villes les plus opulentes.

CONSTANCE. An de N.S. 351.

XXIII. Magnence vient attaquer l'Empereur.

Magnence ſe flattoit de les chaſſer un jour, quand il auroit vaincu Conſtance, & prenoit pour l'un & l'autre toutes les meſures que la ſageſſe humaine peut inſpirer. Il pouvoit déjà compoſer pluſieurs armées, tant des troupes Romaines, que des Gaules, des Eſpagnes, des François & des Saxons. Toutes les villes étoient pleines de cavalerie, d'infanterie, d'archers & de machines : par tout

on ne voyoit que des préparatifs de guerre. Se regardant désormais au-dessus de toutes les incertitudes, il crut devoir aller avec confiance au-devant de l'ennemi. Sans penser à se fortifier dans les montagnes qui séparent l'Italie de la Norique, il vint dans la haute Pannonie, où Constance qui s'avançoit vers l'Italie le rencontra. A son approche, le prince feignit de se sauver, parce qu'étant supérieur en cavalerie, il étoit bien aise d'attirer son ennemi dans la plaine pour le combattre avec plus d'avantage. Comme il reculoit toujours, Magnence lui envoya dire qu'il le prioit de l'attendre dans les grandes plaines de Siscie sur la Save. Constance accepta le défi avec joie & partit aussi-tôt pour s'y rendre. Mais ses troupes marchant en désordre tomberent dans une embuscade où il perdit beaucoup de monde. Magnence fier de cet avantage, brûloit d'en venir aux mains avec son rival, dont il redoutoit moins la valeur que la politique. En effet il s'en fallut peu que ce Prince ne lui débauchât ses soldats comme il avoit gagné ceux

CONSTANCE. An de N.S. 351.

de Vetranion. Soit qu'il desirât sincerement la paix, soit qu'il voulût seulement amuser Magnence, il lui envoya Philippe pour lui dire que s'il vouloit abandonner l'Italie, il lui laissoit tout ce qui étoit au-delà des Alpes. La proposition fut écoutée favorablement de toute l'armée, qui la trouvoit avantageuse à son General. L'Ambassadeur, homme adroit & de beaucoup d'esprit, saisissant l'occasion, fit une peinture affreuse des maux qu'une guerre civile entraîne après elle, & représenta si vivement la honte qu'il y avoit pour des Romains de porter les armes contre les enfans du grand Constantin, que le Tyran voyant ses soldats ébranlés, l'interrompit, pour l'assurer qu'il acceptoit volontiers la paix, aux conditions qu'il venoit de proposer; mais le soir il ramena dans son parti tous les officiers, qu'il traita magnifiquement à souper, & il les fit résoudre à la guerre.

CONSTANCE. An de N.S. 351.

XXIV. Il est au moment de se voir vaincu.

Dès le lendemain il se hazarda de passer la Save près de Siscie. La garnison soûtenuë des troupes Imperiales l'arrêta dans son passage. Sa dé-

route étoit infaillible, ſi par une préſence d'eſprit admirable, il n'eût arrêté le combat, en enfonçant ſon dard dans la terre, & faiſant ſigne de la main qu'il ne vouloit paſſer la riviere que pour traiter de la paix avec Conſtance qui le ſouhaitoit ainſi. Auſſi-tôt l'Empereur, qui y étoit accouru, fit ceſſer le combat, & donna le tems à Magnence de s'étendre dans cette vaſte plaine qui eſt entre la Save & la Drave. C'étoit en ce lieu-là même que Conſtantin avoit autrefois remporté une glorieuſe victoire ſur Licinius; heureux augure pour ſon fils. Mais il aima mieux s'enfermer dans ſon camp près de Libalis, où il étoit impoſſible de le forcer.

CONSTANCE. An de N.S. 351.

XXV. Ses propoſitions inſultantes.

Magnence eſperant l'en tirer par quelque bravade, envoya Titien Senateur Romain lui porter la réponſe la plus fiere & la plus inſultante. Conſtance étoit entouré de ſes principaux Capitaines dans ſa tente imperiale. Titien, après lui avoir inſolemment reproché ſon mauvais gouvernement, lui dit de la part de Magnence, que bien loin de lui rien ceder, il lui ordonnoit d'abdiquer

l'Empire à l'inſtant même, trop heureux qu'il voulût bien lui donner, comme il faiſoit, l'aſſûrance de lui laiſſer la vie. Conſtance ſe contenta de répondre que la juſtice de Dieu intereſſée à venger le ſang de ſon frere, combattroit pour lui. Il dit enſuite à Titien de s'en retourner, quoique Philippe ſon Ambaſſadeur n'eût point encore pû obtenir cette permiſſion.

CONSTANCE. An de N.S. 351.

XXVI. Il fait quelques pertes.

La modération de l'Empereur confondit l'audace du Tyran. Silvain, qui commandoit un corps conſidérable de cavalerie, paſſa tout à coup avec ſes troupes du côté de Conſtance. Le mal étoit contagieux; il pouvoit gagner des ſoldats qui languiſſoient dans l'inaction. Magnence pour en arrêter le cours, attaqua & prit d'aſſaut Siſcie, ravagea toute la campagne aux environs de Libale, emporta pluſieurs châteaux le long de la Save, & vint attaquer Sirmich capitale de toute l'Illyrie. Mais comme il ne pouvoit demeurer longtems ſans un extrême danger entre la ville & le camp de l'ennemi, il tourna vers Murſe & mit le ſiege de-

vant cette place, dont la prise l'eût rendu maître de la basse Pannonie. Alors l'Empereur, qui prévoyoit les conséquences de cette perte, quitta son camp pour venir au secours des assiegez. Sur l'avis qu'il eut que Magnence lui avoit dressé une embuscade, il prit si bien ses mesures, qu'il enveloppa le corps qui devoit le surprendre, & le tailla en pieces. Cet échec n'empêcha pas Magnence de marcher audevant de l'ennemi.

CONSTANCE. An de N. S. 351.

XXVII. Il est défait à la bataille de Mursa.

On en vint à une bataille generale, qui se donna le vingt-huit de Septembre, à la vûë de Mursa, dans une grande plaine qu'arrose la Drave. Les deux armées, qui étoient à peu près égales en force, s'ébranlerent, après avoir été très-long-tems en présence sans faire aucun mouvement. On dit que la bataille commençant à s'engager, Constance vouloit encore qu'on traitât de la paix, & que voyant qu'elle ne se pouvoit faire, il se retira dans une Eglise voisine, pour y attendre le succès de l'action. On ne combattit jamais avec plus de courage & plus

de fureur, de part & d'autre; chacun vouloit vaincre ou mourir. La nuit qui ſurvint, ne put ſéparer les combattans. Les troupes Imperiales, qui avoient d'abord plié, ranimées par leurs Chefs, reprirent cœur, & firent un dernier effort qui décida de la victoire. On pourſuivit les fuyards juſques dans leur camp, qui fut emporté & pillé. Ceux qui hazarderent de paſſer la riviere à la nage, y périrent miſérablement pour la plûpart; les autres en petit nombre s'échaperent à la faveur de la nuit. Si Magnence eût combattu pour une plus juſte cauſe, il eût merité un ſort plus heureux: il fit des prodiges de valeur dans cette journée, ſe portant par tout où il y avoit plus de peril. Comme il vit que tout étoit déſeſperé, il quitta les marques de la dignité Imperiale, & prit la fuite. Mais il penſa être arrêté, & ne dut ſa vie qu'au bruit qu'il fit répandre de ſa mort. Le cheval qu'il avoit monté durant le combat, & qu'on avoit laiſſé aller par ſon ordre, ne laiſſa plus lieu d'en douter à ceux qui le cherchoient; en ceſſant de le pourſuivre, ils lui don-

CONSTANCE. An de N.S. 351.

nerent le tems de se sauver.

CONSTANCE. An de N.S. 351.

Le lendemain Constance ayant vû la campagne couverte de cadavres, ne put retenir ses larmes. Vingt-quatre mille hommes presque tous Romains étendus morts sur le champ de bataille du côté de Magnence, & un nombre encore plus grand du côté des vainqueurs, parurent le toucher extrêmement.

XXVIII. Modération de Constance.

Il usa noblement de la victoire, & fit remarquer sa pieté, en ordonnant qu'on eût soin de panser les blessés, & d'enterrer les morts, sans distinction d'amis ni d'ennemis. En même tems il fit publier une amnistie generale pour tous ceux qui avoient porté les armes contre lui, n'en exceptant que ceux qui avoient eu part au meurtre de Constant. L'Empereur voyant son armée fort affoiblie & la saison avancée, ne jugea pas à propos de poursuivre son rival, qui se retira en Italie, & passa l'hyver à Aquilée, où parmi les festins & les plaisirs il chercha inutilement à dissiper le chagrin que sa déroute lui avoit causé.

An de N S. 352.

Dès qu'on put tenir la campagne,

CONSTANCE. An de N.S. 35. XXIX.

Fuite de Magnence.

Conſtance s'avança en diligence; ſurprit un château très-fortifié où il y avoit garniſon, & par-là s'ouvrit le paſſage des Alpes. Dans toute l'Italie la fortune accompagna ſes armes; tout plia devant lui; les villes ouvrirent leurs portes, Rome le reconnut pour ſon légitime Souverain, & Magnence, après avoir montré par tout ſa honte & ſon déſaſtre, & après s'être vû abandonné de la plûpart de ſes ſoldats, paſſa dans les Gaules. Pour l'envelopper de toutes parts & lui ôter toute reſſource, Conſtance fit fermer par ſa flotte les ports de l'Afrique & & de la Sicile, envoya de l'argent aux Barbares d'Allemagne pour les engager à ſe déclarer contre lui; & par les intrigues de quelques officiers qui favoriſoient les Romains, il fit ſoûlever divers peuples des Gaules.

L'impoſſibilité d'échaper aux pourſuites du vainqueur, fit réſoudre le Tyran à recourir à ſa clémence. Il tenta vainement de le fléchir, d'abord par un Senateur, qui fut rejetté comme un eſpion, enſuite par quelques Evêques, qui ne demanderent pour lui que la vie avec un emploi

honorable ; mais l'Empereur fut inflexible. Magnence déſeſperé, ne ſçachant plus ſur qui ſe venger des malheurs qui le pourſuivoient, eut recours à un autre lui-même, pour commettre un nouveau forfait. Il envoya un officier à Antioche pour tuer Gallus couſin & lieutenant de Conſtance, afin que l'Orient manquant de Chef, les Perſes repriſſent leur ancien projet, que l'Empereur fût obligé de courir au ſecours de ſes Etats, que l'Occident demeurât ſans défenſeur, & qu'il pût alors relever ſon parti. Mais l'aſſaſſin, qui avoit déjà ſéduit pluſieurs perſonnes, fut découvert, & mis à mort avec ſes complices.

CONSTANCE. An de N. S. 352.

XXX. Conſtance épouſe Euſébie.

Conſtance perſuadé que l'Etat n'avoit plus d'ennemis à craindre, lui en ſuſcita un autre, ainſi qu'à la Religion, croyant leur donner un appui. Vers la fin de cette année il épouſa Aurelie Euſebie, Princeſſe que ſa vertu ne rendoit pas alors moins recommandable que ſa grande beauté, & en qui l'on remarquoit un eſprit fin, délicat & cultivé. La ſublimité de ſon génie & ſa rare prudence

CONSTANCE. An de N.S. 352.

l'éleverent au deſſus de ſon ſexe. Mais elle devint dans la ſuite fiere, hautaine & cruelle. Soit par politique, ſoit par inclination, elle ſe livra aveuglément au parti des Ariens, inſpirant à l'Empereur, ou faiſant par elle-même tous les maux que ſouffrirent les Catholiques. Dieu la punit, en la rendant ſtérile toute ſa vie.

An de N.S. 353. XXXI. Magnence ſe donne la mort.

Magnence, qui, après avoir tiré à force de menaces & de cruautez quelque argent des peuples de la Gaule, avoit aſſemblé de nouvelles troupes, fut attaqué près d'un château nommé Mont-Seleuque, entre Die & Gap, & défait par les Lieutenans de Conſtance. Il s'enfuit à Lyon accompagné d'un petit nombre de ſoldats, qui, pour obtenir leur grace, réſolurent de le livrer à l'Empereur. Le Tyran, voyant qu'ils cherchoient à s'aſſurer de ſa perſonne, voulut leur parler; mais refuſant de l'entendre, ils ſe mirent à crier: Vive Conſtance-Auguſte! Au bruit de ce ſoûlévement general, Magnence ſe croit perdu, & ne conſulte plus que ſon déſeſpoir. Saiſi de rage & de fureur, il ſe jette ſur tous ceux qui l'en-

vironnent, tuë ſes amis, égorge ſes parens, poignarde ſa propre mere, laiſſe pour mort ſon frere Didier, & ſe tuë lui-même, de peur de tomber vif entre les mains de Conſtance. Tel fut le ſort de ce perfide uſurpateur, qui foula aux pieds les loix les plus ſacrées, & qui, le premier des Chrétiens, n'eut point horreur de tremper ſes mains dans le ſang de ſon légitime Souverain. Sa tête fut portée par tout l'Empire. Il étoit âgé de cinquante ans lorſqu'il s'ôta la vie, après avoir regné trois ans & environ ſept mois.

CONSTANCE. An de N.S. 353.

Décence ſon frere ayant appris cette triſte nouvelle à Sens, où il aſſembloit des troupes pour marcher à ſon ſecours, & s'imaginant que tout le poids de la colere du vainqueur alloit retomber ſur ſa tête, ſe pendit lui-même par déſeſpoir. Didier guéri de ſes bleſſures, augura mieux de la modération de Conſtance; il alla ſe rendre à lui, & fut reçû avec beaucoup d'humanité. Ainſi tout l'Empire Romain, que Conſtantin avoit partagé entre ſes trois enfans, ſe vit alors réuni ſous l'autorité de Conſtance, la dix-ſep-

XXXII. Decence ſuit ſon exemple,

tiéme année de ſon regne l'an 353. de J. C. ſous le ſixiéme conſulat de Conſtance, & le ſecond de Gallus.

CONSTANCE. An de N.S. 353.

L'Empereur ne ſe ſoûtint pas dans la proſperité. Ce Prince qui avant ſes ſuccès, avoit paru ſenſible aux malheurs des guerres civiles, ſe démentant tout à coup, ſoüilla ſa victoire par les exécutions les plus horribles, & les proſcriptions les plus odieuſes. Il ſuffiſoit d'être ſoupçonné d'avoir pris le parti de Magnence, pour être puni de mort, empriſonné ou privé de ſes biens. Les délateurs, qui ſont toûjours en grand nombre ſous le regne des Princes foibles ou méchans, coururent toutes les provinces pour trouver des coupables. Le mérite éminent & les grands biens devinrent des crimes, & quiconque paſſoit pour riche n'étoit plus innocent.

XXXIII. Soupçons de Conſtance, ſource de cruautés.

Nul ne ſe ſignala davantage dans cet abominable métier, qu'un certain Eſpagnol nommé Paul, & ſurnommé *la Chaîne*, parce qu'il avoit le malheureux talent de faire naître les accuſations les unes des autres, & d'en former un enchaînement. Il

XXXIV. Paul de la Chaîne miniſtre de ſes executions.

fut envoyé en Angleterre pour enlever quelques officiers, dont tout le crime étoit d'avoir obéi à Magnence, dans un tems où ils n'avoient pû lui réſiſter. Ce miniſtre d'iniquité paſſa les bornes de ſa commiſſion, & par le plus noir des attentats envelopa les innocens avec les coupables. Martin Intendant de l'Iſle, homme droit & intégre, qui étoit perſuadé, que de ne point réſiſter à l'injuſtice, c'eſt en devenir coupable, & que des Magiſtrats, ſacrés dépoſitaires des loix, ne doivent jamais, pour plaire à des eſprits paſſionnés, exécuter aveuglément des ordres cruels ſurpris au Prince, ou à ſes Miniſtres, s'oppoſa de tout ſon pouvoir aux violences de ce délateur; il le conjura de ſe retirer, plûtôt que d'opprimer l'innocence; il fit de vains efforts pour le détourner de ſon deſſein.

CONSTANCE. An de N.S. 353.

Paul le menaça de le rendre coupable du même crime, & de l'envoyer pieds & mains liées à Conſtance. Ce Magiſtrat indigné qu'un infame délateur oſât violer le reſpect dû à ſa dignité, & ſçachant que le ſoupçon & le crime ſont la même

choſe chez un Prince défiant & gouverné par des eſprits artificieux, tira l'épée pour en percer Paul ; mais ne l'ayant bleſſé que legérement, il la tourna contre lui-même, & ſe tua. Cet évenement, ſi honteux pour le regne de Conſtance, ne déſarma pas la colere du Prince ; il condamna à l'exil, ou à la mort, ceux que lui amena Paul, & confiſqua leurs biens. L'auteur de tant de crimes n'échapa pas à la vengeance divine : elle permit que ſous le regne de Julien il fut brûlé vif.

CONSTANCE. An de N.S. 353.

XXXV. Troubles dans l'Etat.

Conſtance étant venu à Lyon, publia une loi, par laquelle il caſſoit toutes les Ordonnances de Magnence, pourvoyoit à la tranquilité publique, & remédioit aux maux qu'avoit cauſés la tyrannie. Cette loi fut adreſſée à Céreal, alors préfet de Rome, de qui nous avons une inſcription en l'honneur de Conſtance, où il l'appelle le reſtaurateur de Rome & le deſtructeur de la tyrannie. L'Empereur vint enſuite paſſer l'hiver à Arles, où il célébra par des réjoüiſſances publiques la trentiéme année de ſon regne à compter du jour qu'il avoit été fait Céſar.

La paix, que la défaite de Magnence ſembloit avoir procurée à l'Empire, n'étoit ni entiere ni ſolide. La religion gémiſſoit des maux qui déchiroient ſon ſein. Rome plongée dans la débauche, étoit le théatre des ſéditions populaires. En Aſie, Gallus gouvernoit en tyran. Les plus belles provinces y étoient infeſtées par les courſes continuelles des ennemis; les Iſaures, gens accoûtumés à vivre de vol & de brigandage, parcoururent la Lycaonie & la Pamphilie, commettant toutes ſortes de violences, pour venger, à ce qu'ils diſoient, une inſulte faite à leur nation dans la perſonne de quelques-uns de leurs citoyens, qui avoient été expoſés aux bêtes féroces à Noye ville de la Piſidie. Après avoir déſolé ces provinces, ils s'attacherent au ſiége de Seleucie. Gallus envoya en diligence au ſecours de la place, Nebrodius Comte d'Orient, qui chaſſa les Iſaures, & les obligea de ſe renfermer dans leurs montagnes.

CONSTANCE. An de N.S. 353.

Le Roi de Perſe ne fut pas plus heureux dans ſes entrepriſes. Il avoit

CONSTANCE. An de N.S 353.

ordonné à Nohadare ſon général, de ſe jetter dans la Méſopotamie. Mais l'ayant trouvée hors d'inſulte, il tâcha de ſurprendre la ville de Batne ſur l'Euphrate, dans le païs qu'on appelloit l'Anthemuſie. Il choiſit pour cela le tems d'une foire qui s'y tenoit tous les ans vers le commencement du mois de Septembre, pour le commerce des Indes & de la Chine. La réuſſite demandoit du ſecret, & il fut mal gardé : les Romains informés de ſon deſſein en empêcherent l'exécution. Les Sarraſins ravageoient en même tems les frontieres de l'Empire, laiſſant par tout des traces de leur brigandage : ils paſſoient comme un torrent, ſans s'arrêter nulle part, ni donner le tems à l'ennemi de les joindre.

An de N.S. 354. XXXVI. Guerre contre les Allemans & paix.

L'Empereur partit d'Arles au commencement du printems, & vint à Valence pour marcher de-là contre Gondomade & Vadomaire, deux freres qui regnoient ſur les Allemans, & qui avoient réuni leurs forces pour ravager les frontieres des Gaules. Le rendez-vous des troupes impériales étoit à Châlons ſur Saône, où elles ſe

ſe mutinérent faute de vivres. Euſébe grand chambellan ayant appaiſé la ſédition, l'Empereur continua ſa marche, & après bien des fatigues, alla camper auprès d'Augſt, un peu audeſſus de Bâle. Il entreprit de faire jetter un pont ſur le Rhin ; mais les ennemis tirérent une ſi grande quantité de fléches ſur les travailleurs, qu'il fut obligé d'abandonner l'ouvrage. Lorſque l'Empereur ſongeoit à ſe retirer, confus de reſter ſans vengence, un homme du païs s'offrit de lui montrer un gué très-commode & très-facile. L'armée en prit le chemin, & ſes premiers pas changérent toute la face des affaires. Les Allemands vinrent auſſitôt demander la paix qui leur fut accordée. Conſtance rentra en Italie, ne penſant plus qu'aux moyens de ſe défaire de Gallus.

CONSTANCE. An de N. S. 354.

Ce Prince né avec des inclinations vicieuſes, qu'une éducation ſauvage & preſque barbare ne dut pas rectifier, paſſa les premieres années de ſa vie dans de continuelles allarmes, appréhendant à chaque inſtant d'être immolé, comme l'a-

XXXVII. Caractere & conduite de Gallus.

voit été ſon pere, à la ſûreté de l'Em-
CONS-TANCE. pereur. Mais contre ſes eſpérances,
An de N.S. 354. il ſe vit tout-à-coup aſſocié à la ſuprême puiſſance pour les provinces orientales. Son élévation ne ſervit qu'à mettre ſes vices dans un plus grand jour, & à en augmenter le nombre. Il étoit naturellement cruel, ſanguinaire, inconſtant, ombrageux; quelques avantages remportés ſur les Juifs & ſur les Perſes, joints aux flateries des courtiſans, en firent un homme vain, fier, arrogant, ambitieux. La facilité de ſatisfaire ſes paſſions en accrut la violence; ſa ſoif à meſure qu'elle s'enyvroit de ſang, ſembloit s'irriter, & devenir plus ardente; chaque jour de ſon regne fut marqué par quelque ſanglante exécution. Sans garder aucune forme de juſtice, ſans même ſauver les apparences, on confiſquoit le bien des uns, on éxiloit les autres, on aſſaſſinoit ceux-ci ſur le moindre ſoupçon, & l'on faiſoit périr ceux-là dans d'affreux tourmens. Gallus ſubornoit des gens pour examiner ce qui ſe paſſoit dans l'intérieur des maiſons; quelques larmes verſées dans le ſe-

cret, ou quelques plaintes confiées à la ſolitude, étoient autant d'attentats contre ſa perſonne. Lui-même n'avoit pas de honte d'entrer déguiſé dans les lieux publics, pour y recueillir les paroles échapées contre ſon gouvernement : devenu délateur & juge tout à la fois, il puniſſoit de mort la plus légere indiſcrétion.

CONSTANCE. An de N. S. 354.

XXXVIII. Cruautés de Conſtantine.

Conſtantine ſa femme avoit beaucoup de part à toutes ces violences : digne épouſe d'un tel mari, elle mettoit la vie des hommes à prix d'argent, & ſervoit la vengeance de quiconque vouloit payer ſes fureurs. Une des plus remarquables victimes de ſon avare cruauté, fut Clematius, homme de qualité d'Alexandrie. Sa belle-mere n'ayant pû l'engager à ſatisfaire ſes déſirs criminels, vint demander ſa tête à Conſtantine, en lui préſentant un riche collier ; auſſi-tôt Honorat Comte d'Orient eut ordre de le faire mourir, ſans lui permettre de dire un mot pour ſa défenſe. Un deſpotiſme ſi affreux fit déteſter Gallus par tous les Orientaux. Thalaſſus, qui

seul, en qualité de préfet d'Orient; auroit pû par de ſages conſeils ralentir les fougues du jeune Prince, irritoit encore cet eſprit farouche par des remontrances auſſi aigres qu'imprudentes. Cet homme le reprenoit en public avec hauteur. Il avoit l'indiſcrétion de ſe vanter qu'en informant Conſtance de ſa conduite, il ne ſe contentoit pas de le peindre au naturel, mais qu'il chargeoit ſouvent ſon portrait, pour le rendre plus odieux à l'Empereur. Gallus choqué de ſa conduite, & ne voulant pas paroître ceder à un miniſtre inferieur, n'en devint que plus audacieux, & plus entreprenant.

CONSTANCE. An de N.S. 354

XXXIX. De Gallus.

Antioche fut le principal theâtre de ſes cruautez. Il entreprit par un pur caprice de rabaiſſer le prix des vivres, que la crainte de la famine avoit fait augmenter. Les Magiſtrats lui ayant repréſenté les inconveniens de cette diminution, il en fit mourir quelques-uns ſur le champ, & mettre les autres en priſon, les réſervant à de plus cruels ſupplices. Ils les éviterent néanmoins par le crédit d'Honorat Comte d'Orient, qui mit tout

en œuvre pour leur ſauver la vie, & leur procurer la liberté. Cependant la crainte de la famine augmentant chaque jour, Gallus partit pour Hieraple, ſous prétexte d'être plus à portée d'obſerver les Perſes, qui menaçoient l'Empire d'une nouvelle irruption. Le peuple le ſupplia de vouloir bien donner avant ſon départ les ordres néceſſaires, pour faire venir des bleds des autres provinces. Gallus jugeant la conjoncture favorable pour perdre Theophile Gouverneur de Syrie, qu'il haïſſoit mortellement, répondit qu'il leur laiſſoit ce Gouverneur, qui ſçauroit bien leur procurer l'abondance quand il le voudroit. Cette réponſe artificieuſe fut un arrêt de mort. La populace qui ne connoît point d'autorité, quand elle éprouve la faim, ſe jetta ſur Théophile, l'aſſomma de coups, & traîna indignement ſon cadavre par les ruës d'Antioche.

CONSTANCE. An de N. S. 354.

XL. De Stratége.

Stratége, qui fut envoyé quelque tems après par Conſtance, pour connoître les ſéditieux, agit en cette rencontre comme les Miniſtres qui ont plus d'égard à leur interêt, qu'au

bien public, & qui ſuivent plus le mouvement de leurs paſſions, que les ordres de leurs maîtres. Il uſa d'une extrême ſeverité contre les intentions de l'Empereur, qui lui avoit recommandé la modération ; mais il ne fit tomber la rigueur des châtimens, que ſur ceux qui n'eurent pas de quoi aſſouvir ſon avarice ; & comme il falloit des victimes à ſon humeur ſanguinaire, à la place des coupables, il fit perir un grand nombre d'innocens.

CONSTANCE. An de N.S. 354.

Quoique Conſtance, bien informé de l'abus que Gallus faiſoit de ſon pouvoir, eût fermement réſolu de le perdre, il ne lui témoignoit néanmoins aucun mécontentement ; au contraire il lui écrivoit des lettres pleines de tendreſſe, pour l'engager à le venir trouver ; mais de tems en tems ſous de ſpécieux prétextes, il lui retiroit les troupes, le mettant ainſi peu à peu hors d'état de retarder ſa perte.

XLI. Morts cruelles de Domitien & de Montius.

Tant de précautions étoient inutiles contre un Prince qui couroit en furieux au-devant du coup qui le menaçoit, & qui s'étoit rendu trop

odieux pour trouver des défenſeurs. Il fut aſſez aveugle pour ſe fier aux promeſſes de l'Empereur, dont il aigriſſoit chaque jour les ſoupçons, & irritoit la vengeance par de nouveaux attentats. Il y mit le comble par la ſeverité avec laquelle il fit punir Domitien, à qui Conſtance, qui s'étoit reſervé ſur les Céſars le droit de nommer les Préfets, venoit d'accorder la préfecture d'Orient, vacante par la mort de Thalaſſus. Le nouveau Préfet, fils d'un vil artiſan, avant que de montrer à ce haut degré d'honneur, avoit été intendant des libéralités du Prince. C'étoit un homme ſans mérite, ſans eſprit, dont les mœurs & les maniéres ſe ſentoient de la baſſeſſe de ſon origine. Perſonne n'étoit moins propre que lui à ſervir la politique de l'Empereur, qui voulant ménager Gallus, lui avoit recommandé de prodiguer à ce Prince les égards & les reſpects, de l'ébloüir par de trompeuſes proteſtations d'une amitié inaltérable, & de l'engager par les careſſes les plus flateuſes, à ne ſe pas dérober plus long-tems à l'em-

CONSTANCE. An de N. S. 354.

preſſement extrême qu'il avoit de le voir en Italie.

CONSTANCE. An de N.S. 354.

Domitien étoit trop dominé par ſon humeur, pour ſe conformer aux intentions de ſon maître. Prenant une conduite toute oppoſée à celle qu'on lui avoit preſcrite, il affecta des airs de hauteur avec Gallus, parla de ce Prince en termes peu meſurés, & ne daigna pas même lui rendre viſite; quoique ce Prince, qui feignoit d'ignorer l'indiſcrétion de ſes diſcours, & la malignité de ſes lettres à l'Empereur, le fît prier de ſe rendre au Palais. Après bien des inſtances, l'imprudent Préfet ſe réſolut enfin d'aller le voir; il l'aborda d'un air fier & menaçant: « Allez » en Italie, lui dit-il, l'Empereur » vous l'ordonne; hâtez-vous de dé» ſarmer ſa colere par une prompte » ſoûmiſſion, & ſçachez que ſi vous » differez d'obéir, j'arrêterai ce qu'on » doit fournir pour votre perſonne, » & pour votre maiſon. » Il ſortit à l'inſtant. Gallus irrité de ce diſcours, ordonna qu'on le pourſuivît, & qu'on le trainât au ſuplice. Le Queſteur Montius, tranquille ſpectateur

teur de l'offenſe, ſe montra zelé défenſeur du coupable. Soit amour exceſſif du bien public, ſoit haine inveterée pour Gallus, il oſa lui reprocher qu'il alloit au-delà de ſon pouvoir. » Il ne vous eſt pas permis, lui » dit-il, d'établir, ni de dépoſer les » Magiſtrats d'une ville, & vous » oſez faire mourir un Préfet du Pré» toire ? Il ne vous reſte plus qu'à » renverſer les ſtatues de l'Empe» reur. » Piqué de la liberté de cet officier, Gallus s'en plaignit en préſence de ſes gardes. Ils ſaiſirent à l'inſtant Montius, lui attachérent des cordes aux pieds & aux mains, & le menerent en cet état chez Domitien, qu'ils précipiterent du haut en bas de l'eſcalier ; puis, le liant avec Montius, ils le traînerent dans toute la ville. Leurs corps furent diſloquez par de violentes ſecouſſes, leurs membres déchirés tomberent en piéces ; la terre fut couverte de leur ſang, & les reſtes de leurs cadavres furent jettez dans la riviere.

CONSTANCE. An de N. S. 354.

XLII. Urſicin calomnié ſe juſtifie.

Que reſtoit-il à tenter à Gallus, après tant de violences, que de pouvoir devenir criminel impunément,

en ſe mettant au-deſſus des loix par l'uſurpation de la puiſſance abſoluë? On aſſure qu'il en forma le deſſein, & qu'il prit des meſures pour le faire réuſſir; mais que la haine publique fut la ſauvegarde de l'Empereur, à qui les premieres nouvelles de cette audacieuſe entrepriſe avoient cauſé de mortelles inquiétudes. Euſebe grand chambellan, & Barbation comte des domeſtiques, avoient grand ſoin de nourrir & d'augmenter ces fraïeurs, en lui faiſant enviſager à toute heure Gallus déjà revêtu du pouvoir ſuprême, & s'avançant à la tête d'une formidable armée, pour lui ôter l'empire & la vie. Ces deux favoris avoient conjuré la perte de Gallus, à deſſein d'y envelopper le comte Urſicin, dont le mérite leur faiſoit ombrage. C'étoit un officier de grande diſtinction aimé des gens de guerre, dont il avoit gagné l'affection par des manieres affables, & l'eſtime par les preuves d'un courage invincible, & d'une prudence conſommée. Ammien en parle comme d'un homme de probité, qui mettoit toute ſon ambition à bien ſervir l'Etat dans la

CONSTANCE. An de N.S. 354.

charge de general de la cavalerie qu'il exerçoit pour lors en Orient. Les deux favoris travailloient de concert à le rendre ſuſpect à Conſtance, qui n'étoit que trop facile à recevoir toutes les impreſſions qu'on vouloit lui donner. Ils le lui peignirent comme redoutable, & lui firent enviſager que la perte du Prince deviendroit inutile à ſes deſſeins, s'il ne s'aſſuroit auparavant d'un homme que ſa charge alloit rendre tout puiſſant en Orient pendant l'abſence de Gallus, & de qui les fauſſes vertus avoient ſéduit les troupes, qui toujours avides de nouveautez, ſe porteroient peut-être à le proclamer Empereur.

CONSTANCE. An de N.S. 354.

XLIII. L'Empereur appelle Gallus en Italie.

Conſtance par leurs conſeils écrivit à Urſicin de ſe rendre à Milan, feignant d'avoir beſoin de ſes lumieres pour régler les opérations de la campagne contre les Perſes; & pour le mieux tromper, on voulut que le comte Proſper envoyé pour tenir ſa place ne fut regardé, que comme ſon lieutenant. La prompte obéiſſance d'Urſicin confondit la malice de ſes envieux, & fit que l'Empereur tourna toute ſa haine contre le ſeul

Gallus pour l'attirer en Italie. Il lui écrivit une lettre pleine d'amitié, par laquelle il le prioit de le venir trouver, pour des affaires très-preſſantes. Il manda en même tems à Conſtantine ſa ſœur, que ſon abſence commençoit à lui devenir inſupportable; il la conjura d'accompagner ſon mari dans ſon voyage. L'un & l'autre preſſentirent les funeſtes effets de cette feinte tendreſſe. Cependant Conſtantine ſe flattant de ſe rendre maîtreſſe de l'eſprit de ſon frere, & d'obtenir grace pour ſon mari, ſe mit en chemin, laiſſant Gallus à Antioche; mais ayant été attaquée d'une fiévre violente à Cene, petit bourg à l'entrée de la Bithynie, elle y mourut, ne laiſſant qu'une fille de ſon mariage.

CONSTANCE. An de N.S. 354.

XLIV. Mort de Conſtantine.

Sa mort jetta Gallus dans de nouveaux embarras. D'un côté il ne voyoit aucune eſpérance de fléchir l'Empereur; de l'autre, nulle poſſibilité de ſe ſouſtraire à ſa vengeance. Le Ciel, qui ôte la prudence à ceux qui l'abandonnent, le livra aux perfides conſeils d'un officier nommé Scudilon: cet homme ſimple & ingenu en apparence, mais fin & ruſé

XLV. Gallus part pour l'Italie.

impoſteur, diſſipa ſes craintes, & lui perſuada que l'Empereur qui lui envoyoit courier ſur courier, pour le prier de hâter ſon départ, ne témoignoit tant d'empreſſement de le voir, que parce qu'il avoit beſoin de ſes conſeils; qu'il n'avoit qu'à ſe montrer, pour détruire les noirs complots de ſes envieux, & pour regagner les bonnes graces de ſon beau-frere. CONSTANCE. An de N.S. 354.

Ce Prince, ſéduit par les conſeils du traître Scudilon, vint d'Antioche à Conſtantinople, où il aſſiſta aux jeux du cirque, ne s'occupant que de fêtes & d'amuſemens, comme un Souverain, qui au ſein de ſes états goûte le plaiſir qu'il s'eſt procuré par de glorieux travaux. Cette ſécurité parut ſuſpecte à Conſtance, & reveilla ſes inquiétudes. Il fit retirer toutes les troupes qui avoient leurs quartiers ſur la route que Gallus devoit tenir, de peur qu'il ne les mît dans ſes intérêts; & il lui envoya grand nombre d'officiers qui, ſous prétexte de l'accompagner par honneur, éclairoient toutes ſes démarches, & le gardoient à vûë. La précaution ne fut pas inutile; les légions

Thébaines campées dans la Thrace, envoyerent des députez à Gallus, pour lui offrir leurs ſervices, & l'aſſurer de leur fidélité s'il vouloit ſe mettre à leur tête. Mais l'adreſſe de ſes ſurveillans écarta ces députez, qui, pendant douze jours que le Prince ſéjourna dans Conſtantinople, ne pûrent trouver le moment de lui parler ſans témoins. Gallus, à la perſuaſion de ceux qui le trahiſſoient, ſe défit de ſa ſuite, afin que rien ne pût arrêter ſa marche.

CONSTANCE. An de N.S. 354.

XLVI. Il eſt arrêté.

Lorſqu'il fut arrivé à Pettau dans la Norique, le comte Barbation s'y rendit ſur le ſoir avec des troupes, environna la maiſon où logeoit le Prince, entra dans ſa chambre, & le dépoüilla de la pourpre, en lui proteſtant que l'Empereur ne lui feroit point d'autre mal; cependant il le fit monter dans un chariot qui le conduiſit à Flanone, près de Pole, en Iſtrie.

XLVIII. Il eſt jugé & mis à mort.

La joie fut extrême à la cour, quand on y apprit que ce Prince étoit arrêté. L'eunuque Euſébe, & ceux de ſa faction, craignant que la compaſſion ne prit dans le cœur de

Conſtance la place de la juſtice, ne ceſſerent d'irriter ſa vengeance, & de demander un arrêt de mort. Ils le firent avec tant d'inſtance, que l'Empereur devenu le miniſtre des paſſions de ſes favoris, commit pour faire le procès au coupable, Euſébe & Pentade. Gallus interrogé ſur le meurtre de Domitien, avoüa tout & en rejetta la faute ſur les pernicieux conſeils de ſa femme. Conſtance irrité de cette déclaration, & perſuadé par ſes miniſtres, que de la mort de Gallus dépendoit la ſûreté de ſa vie, renvoya Pentade avec ordre de le faire mourir. Gallus eût la tête tranchée ſous ſon ſecond conſulat, & ſous le ſixiéme de Conſtance, l'an de Rome 1107. de J. C. 354. & la ſeconde année de la 283. olympiade. Il étoit alors âgé de 29. ans, & en avoit regné près de quatre.

CONSTANCE. An de N.S. 354.

XLVIII. Son caractere.

Heureuſement pour l'Empire, ſon gouvernement fut court & ſubordonné. Il y avoit lieu de croire que s'il eût joüi de la ſouveraine autorité, ſa fureur n'auroit point eu de bornes, & qu'il eût fait revivre les tems que Rome avoit le plus déteſtés.

CONSTANCE. An de N.S. 354.

Incapable de ſoûtenir la bonne & la mauvaiſe fortune, Gallus parut lâche & timide dans ſes malheurs, & ſe montra fier & inſolent dans la proſperité. Aucune bonne qualité ne balançoit ſes défauts, & l'on peut dire qu'il fût un aſſemblage énorme des vices les plus odieux. Selon Ammien il étoit autant inferieur en vertus à ſon frere Julien, que Domitien le fut à Titus. Par ſa mort, tout l'Empire Romain ſe trouva ſoûmis à un ſeul Prince; ce qui n'étoit point arrivé depuis que Diocletien avoit pris Maximien pour collegue, l'an 285. ou 286. y ayant toûjours eu depuis ce tems quelque Auguſte, ou quelque Céſar. On ne manqua pas de flater ſur cela Conſtance, dont la vanité s'acrut juſques au point de ne jurer plus que par ſon éternité.

XLIX. Sort de ſes complices.

Tous les complices de la mort de Domitien, & de Montius, furent condamnés au dernier ſupplice; on en emmena un grand nombre à Aquilée, où Euſebe & Arbora furent leurs juges. Luſius, premier magiſtrat d'Antioche, fut brûlé vif; Gorgone grand chambellan

de Gallus échapa, quoique criminel, par la faveur des eunuques de la faction contraire; quelques autres éviterent auſſi la punition par leur argent, ou par le credit de leurs amis.

CONSTANCE. An de N.S. 354.

Julien frere de Gallus qui n'avoit point eu de part à ſes cruautés, ſe vit néanmoins ſur le point d'avoir le même ſort. Il fut arrêté & mis en priſon, où il demeura ſept mois entiers; & ſa perte étoit certaine, ſi l'Impératrice Euſebie n'eut obtenu ſa grace. Les eunuques maîtres de l'eſprit du credule Conſtance, l'engagerent à ôter la vie au comte Urſicin, qui n'avoit pour crimes que ſes vertus, & la gloire qu'il s'étoit acquiſe dans l'Orient, où il étoit regardé comme la terreur des Perſes. L'ordre étoit déja donné, mais des raiſons d'Etat en firent ſurſeoir l'exécution, & pour cette fois la jalouſie fut ſacrifiée à la politique.

L. Iniquité des Juges.

Tandis que Conſtance ſignaloit ſes fureurs, & qu'il s'enyvroit des éloges flateurs de ſes courtiſans, qui loüoient éternellement ſon bonheur, & ſa conduite, quelques peuples de la haute Germanie, appellés par les

An de M.S. 355.

LI. Irruptions des Alemans

CONSTANCE. An de N.S. 355.

hiſtoriens *Lentienſes*, ravageoient les terres de l'Empire, vers le lac de Conſtance. L'Empereur reſolut de marcher contr'eux; mais s'étant arrêté dans le païs des Griſons, il envoya contre les ennemis un corps de troupes d'élite, commandé par Arbetion général de la cavalerie: par les differens degrez de la milice, Arbetion étoit monté juſqu'au commandement des armées. Son élevation ne fut pas l'ouvrage de ſon mérite ſeul. Habile courtiſan, il poſſedoit toutes les fineſſes de cet art qui apprend à compoſer ſon viſage ſur celui du Prince, à décrediter un rival, à empoiſonner les plus pures intentions, & ſur tout à témoigner le plus d'amitié à ceux qu'on s'efforce de perdre. Arbetion tomba imprudemment dans une embuſcade, où il perdit beaucoup de monde. Plus heureux dans un autre combat, il fut redevable de ce ſuccès à la valeur de trois officiers, qui, ſans attendre ſon ordre, attaquerent les ennemis, & les mirent en fuite.

LII. Jalouſie d'Arbetion contre Silvain.

La crainte d'un peril imaginaire jetta Conſtance dans un peril vérita-

ble, où il penſa ſuccomber. Ce fut la revolte forcée de Sylvain filsde Bonit, capitaine Gaulois, grand homme de guerre, & qui joignoit à une rare valeur, des mœurs douces & polies. L'Empereur l'eſtimoit infiniment, parce qu'il lui avoit rendu un ſervice ſignalé, lorſque la veille de la bataille de Murſe, il avoit paſſé du parti de Magnence dans le ſien, avec un corps de cavalerie très-conſidérable; ce qui n'avoit pas peu contribué à ſa victoire. Le mérite d'un ſi brave officier devint bientôt ſuſpect à la cour d'un Prince crédule & ombrageux.

CONSTANCE. An de N.S. 355.

Arbetion favori de Conſtance, redoutant ce concurrent, cherchoit avec empreſſement un prétexte honorable de l'éloigner; le hazard le lui préſenta. Les Gaules étoient alors expoſées aux incurſions des Barbares, qui mettoient tout à feu & à ſang, ſur leur paſſage. Nulle digue ne pouvoit arrêter leur impetuoſité; & lorſqu'on les pourſuivoit, & qu'on penſoit les atteindre, ils diſparoiſſoient tout à coup, & revenoient enſuite fondre ſur leurs ennemis, qui ſe

CONSTANCE. An de N.S. 355.

trouvoient accablés. Il falloit leur oppoſer un capitaine qui joignît à beaucoup de valeur, une grande expérience, & Sylvain réuniſſoit ces qualités en ſa perſonne. Plus l'entrepriſe étoit difficile, plus elle ſembloit digne de ſon courage; ce fut par le chemin de la gloire & de l'émulation, qu'Arbetion entreprit de conduire ſon rival aux affronts & à l'ignominie. Il affecta de vanter à tout propos ſes rares talens pour la guerre; & à force de le combler d'éloges, en préſence de l'Empereur, il vint à bout de lui faire déférer le commandement de l'armée des Gaules. Outre le plaiſir que reſſentoit ce lâche courtiſan à écarter un rival qui balançoit ſon crédit, il goûtoit par avance, la barbare joie qu'il reſſentiroit d'apprendre que Sylvain auroit péri, ou échoüé, dans une entrepriſe ſi périlleuſe; & en cas qu'il pût échaper à tant de dangers, il ſe flatoit qu'au moins il ne pourroit ſe garantir des autres coups que ſa jalouſie lui préparoit. Silvain ſoûtint dans les Gaules ſa réputation, & força les barbares dans leurs retraites. Le

bruit de ſes exploits vint bientôt aux oreilles d'Arbetion ; il en frémit de rage, & jura qu'il ſe délivreroit, à quelque prix que ce fût, d'un competiteur ſi odieux. Son eſprit fécond en artifices lui fournit bientôt les moyens d'exécuter ce déteſtable projet.

CONSTANCE. An de N.S. 355.

LIII. Comment on le trahit.

Dyname Intendant des mulets, qui étoit dans ce complot, & qui ſervoit dans l'armée des Gaules, fut chargé d'obtenir de ſon général pluſieurs lettres de recommandation. Après avoir effacé tout ce qui étoit écrit, hors les ſignatures, on fabriqua de nouvelles lettres, où Silvain ſembloit prendre avec ſes amis, des meſures pour la réuſſite d'une conſpiration formée contre l'Empereur. Le Préfet Lampade, complice de cette noire ſuppoſition, courut en hâte montrer ces fauſſes lettres à Conſtance, qui ſur le champ fit arrêter les prétendus conjurés. Il ne s'agiſſoit plus que de s'aſſurer du chef. Il y avoit alors à la Cour, un grand nombre de François, dont le principal, nommé Malaric, étoit lié d'une amitié très-étroite avec Silvain. Dès

CONSTANCE. An de N.S. 355.

qu'il eut appris l'accuſation intentée contre ce général, il courut au palais, proteſta à l'Empereur que Sylvain étoit trop vertueux, pour être coupable du crime qu'on lui imputoit; & il s'offrit de l'amener au pied de ſon trône, afin qu'en ſa préſence il pût faire éclater ſon innocence, & confondre la calomnie. Son amitié le rendit ſuſpect; ſes offres furent rejettées, & la commiſſion de paſſer dans les Gaules fut, par l'adreſſe d'Arbetion, déférée à Apodeme ennemi déclaré de tous les gens de bien. Celui-ci mit tout en œuvre pour forcer Sylvain à ſe révolter. Il commença par le traiter en homme proſcrit, ſaiſit ſes biens, fit arrêter, & appliquer à la queſtion ſes domeſtiques, afin de leur arracher par la violence des tourmens, des aveux au déſavantage de leur maître. En même tems ſes aſſociés travailloient à envelopper Malaric dans la diſgrace de ſon ami, en ſuppoſant de nouvelles lettres, par leſquelles on pouvoit le convaincre de n'ignorer aucun des deſſeins ſecrets du prétendu traître. Ce brave chef des François ſe plaignit à l'Em-

pereur de ce qu'on entreprenoit de rendre sa fidelité suspecte, par une si horrible supposition, en le chargeant d'un crime dont la honte rejailliſſoit sur toute sa nation. Il le conjura de faire informer des auteurs de ce détestable complot ; & il parla avec tant de fermeté, que l'Empereur n'osa le condamner, ni lui refuser justice. Florent, qui tenoit alors la place du maître des offices, & qui dans une cour corrompuë, conservoit encore quelqu'ombre de l'ancienne probité Romaine, fut chargé d'éclaircir ce funeste mystere ; comme sa pénétration égaloit sa sagesse, il eut bientôt découvert l'innocence de Sylvain, & de ses amis ; mais Constance se contenta d'imposer une legere punition aux calomniateurs, & par ces lâches ménagemens, il fit juger qu'il vouloit en perpétuer le nombre & en autoriser les attentats.

CONSTANCE. An de N. S. 355.

LIV. Sylvain est forcé de se révolter.

Tous ceux qui s'intéressoient à la fortune de Sylvain esperoient le voir bientôt revenir à Milan, pour y recevoir les applaudissemens dûs aux triomphes qu'il avoit remportés sur les ennemis de l'Etat, & sur les siens

propres. Mais Sylvain jugeant par l'audace d'Apodéme, que les tentatives de ſes ennemis pour le perdre dans l'eſprit de l'Empereur n'avoient que trop bien réuſſi, & prévoyant qu'il lui ſeroit impoſſible de ſe juſtifier auprès d'un Prince dont les caprices étoient deſpotiques, & chez qui le ſimple ſoupçon rendoit un ſujet criminel, réſolut d'abord de ſe jetter parmi les Barbares; mais ſes amis l'en ayant diſſuadé, il prit la pourpre, ſollicité par les principaux officiers de l'armée, & forcé en quelque ſorte par la néceſſité de ſauver ſa vie.

CONSTANCE. An de N.S. 355.

LV. Urſicin rappellé & renvoyé contre Sylvain.

Conſtance reçut cette nouvelle à l'entrée de la nuit; il en fut frappé comme d'un coup de foudre, connoiſſant la valeur de ce capitaine. Auſſi timide dans le peril, qu'il étoit cruel & ſuperbe dans le ſuccès, il crut que ſa vie & ſon trône n'étoient plus en ſureté; il aſſembla donc ſon Conſeil. On avoit propoſé divers expédiens dont aucun n'avoit paru propre à remédier au mal preſent, & l'on ne ſçavoit à quoi ſe réſoudre, lorſque quelqu'un ſuggera de rappeller

ler Urſicin, vaillant capitaine, qui étoit alors diſgracié, & qui s'étoit vû ſur le point d'être immolé à l'envie des flateurs. L'Empereur ne rougit point de rechercher celui dont quelques mois auparavant il avoit juré la perte; il le reçut avec des témoignages d'une eſtime ſinguliere, le combla de careſſes, en le conjurant de le venger. Les favoris ne lui envierent point cette confiance paſſagere, & ce fut ſans regret qu'ils le virent chargé d'une commiſſion ſi délicate. Ils y enviſageoint un double avantage pour eux; car ſi Urſicin ne réuſſiſſoit pas, ils ſe regardoient comme délivrés d'un homme dont ils redoutoient la colere & la vengeance; & en cas qu'il abbatît le pouvoir naiſſant de Sylvain, ils ſe trouvoient à couvert du danger préſent, comptant de faire naître l'occaſion de ruiner le crédit que pourroit lui donner l'heureux ſuccès de ſon entrepriſe.

CONSTANCE. An de N.S. 355.

LVI. Il trahit Sylvain.

Urſicin fit toute la diligence poſſible pour arriver à Cologne, afin que Sylvain pût croire que ſa révolte étoit encore ignorée à la Cour. Il devoit lui rendre des lettres de Conſ-

CONSTANCE. An de N.S. 355.

tance, par lesquelles ce Prince feignant de vouloir recompenser ses services, le continuoit dans sa charge de général, & le prioit de se rendre incessamment auprès de sa personne, lui ordonnant de remettre à Ursicin le commandement de l'armée. La prévoyance de Sylvain avoit rendu ces mesures inutiles; il songeoit à affermir sa domination, & ses soldats disposés à servir son ressentiment, demandoient à grands cris, qu'on les menât promptement au-delà des Alpes. Ursicin, qui n'avoit point de troupes à opposer aux rébelles, pour les réduire par la force, inventa une nouvelle ruse, & joüa un rôle indigne de cette grandeur d'ame, dont Ammien qui l'accompagna dans ce voyage, assure qu'il étoit doué. Il alla trouver Sylvain, feignit de le reconnoître pour Empereur, affecta de nouveaux sujets de mécontentement, & le trompa par de fausses confidences.

Le nouvel Auguste le reçut avec joie, comme un excellent officier qui le serviroit utilement dans la guerre, & voulant le mettre entié-

rement dans ſes intérêts, il lui repréſenta, que juſqu'alors il avoit porté les armes pour Conſtance avec une fidélité inviolable; qu'il n'avoit pas cru l'offenſer, mais le ſervir, en s'efforçant de l'arracher aux perfides conſeils des flateurs, qui dégradoient la majeſté de l'Empire: que vouloir faire reſpecter ſon autorité dans des miniſtres indignes de ſa confiance, c'étoit caprice, cruauté, tyrannie: qu'au lieu d'aquerir l'eſtime de l'Empereur, il s'étoit attiré ſa haine, & que ce Prince foible & ſuſceptible des mauvaiſes impreſſions qu'on lui donnoit, étoit toujours prêt à ſacrifier ſes bons ſerviteurs aux fureurs de ceux qui ſçavoient flater ſes paſſions. Il lui remit devant les yeux, combien il étoit honteux de ſouffrir que des gens mépriſables abuſaſſent de la confiance de leur maître, prodiguaſſent les honneurs & les richeſſes à de vils eſclaves, tandis que devenus l'un & l'autre le jouet d'une baſſe & jalouſe politique, ils ſe trouvoient à toute heure expoſés aux plus injurieux traitemens; que ſes ſervices avoient

CONSTANCE. An de N. S. 355.

été un titre pour le perſécuter, & que pendant qu'il ſauvoit l'Etat, on avoit tâché de le perdre en l'accuſant fauſſement de trahiſon; que lui, Urſicin, après avoir été honteuſement rappellé de l'Orient, avoit été la victime de ces perfides adulateurs, dont il ne s'étoit échapé que par une faveur toute particuliere du Ciel. Il finit en diſant, que puiſqu'on l'avoit forcé de ſe laiſſer proclamer Auguſte, il étoit bien réſolu de ſoûtenir le choix de l'armée, au peril de ſa propre vie.

CONSTANCE. An de N.S. 355.

LVII. Il le fait aſſaſſiner.

Urſicin affecta d'entrer dans les ſentimens de Sylvain, l'exhorta à pourſuivre ſon entrepriſe, & le voyant dans une ſécurité parfaite, il ſçut ſi bien ménager & gagner ſous main, quelques ſoldats, par la promeſſe d'une grande recompenſe, que s'étant jettés à la pointe du jour dans le palais, ils pourſuivirent Sylvain, qui au premier bruit s'étoit refugié dans une égliſe, l'en arracherent, & le mirent en piéces, vingt-huit jours après qu'il eut été déclaré Empereur. Conſtance recompenſa mal celui qui l'avoit ſi bien ſervi, &

qui par ſon autorité, & par ſon adreſſe, avoit remis l'armée dans l'obéiſſance, lui faiſant eſperer qu'elle ne manqueroit ni de munitions, ni d'argent, ni d'un général digne de la commander. On obligea Urſicin de rendre un compte exact de quelque argent, qu'on prétendoit fauſſement qu'il avoit enlevé dans les Gaules. Ce fut le prix de ce ſervice.

CONSTANCE. An de N.S. 355.

LVIII. Recherche des complices.

L'Empereur fit faire de grandes informations contre les complices de la révolte. Un ami de Sylvain, quoique d'une ſanté foible & languiſſante, ſouffrit la queſtion avec une fermeté inébranlable, ſans accuſer, ni nommer perſonne, diſant au contraire, que la néceſſité, & non l'ambition, avoit forcé Sylvain de prendre le parti auquel il s'étoit déterminé, puiſque cinq jours avant que de recevoir la pourpre, il avoit donné la montre aux ſoldats, au nom de Conſtance, en les exhortant à lui être fidéles; ce qu'il n'eût pas fait, s'il eût eû alors le deſſein de ſe faire proclamer Auguſte. Malgré cet aveu, dont la verité étoit atteſtée par les dépoſitions d'un grand nombre de

CONSTANCE. An de N.S. 355.

personnes, on le condamna à mort avec plusieurs autres. Les favoris demandoient que tous les amis de Sylvain eussent un semblable sort; mais Constance jugea à propos de faire cesser les perquisitions, reconnoissant qu'il étoit injuste de faire un crime de l'amitié. Il voulut même que le bien de Sylvain fût conservé pour son fils, qui étoit encore fort jeune.

LIX. Nouveaux embarras de Constance.

Les ennemis de l'Empire, comme s'ils se fussent ligués pour venger la mort de tant d'illustres citoyens, l'attaquerent de toutes parts. Jamais il n'avoit été si près de sa chûte. Les Barbares d'au-delà du Rhin, revenus de la frayeur que leur avoit inspirée la valeur de Sylvain, étoient entrés dans les Gaules, où ils faisoient d'horribles ravages; les Quades & les Sarmates pilloient la Pannonie; les géneraux du Roi de Perse couroient l'Armenie & la Mésopotamie, portant par tout la terreur & la consternation. Un fleau, pire encore que la guerre, l'avarice des gouverneurs, désoloit les plus belles provinces de l'Empire. Le dan-

ger ouvrit enfin les yeux à Conſtance. Il reconnut qu'il lui ſeroit impoſſible de réſiſter ſeul à tant d'ennemis, & qu'il ne pouvoit ſans peril, abandonner l'Italie. Après avoir longtems déliberé, il réſolut de donner à Julien, frere de Gallus, le titre de Céſar. Il eut à peine déclaré ſon deſſein, que les flateurs, toujours prêts à corrompre l'eſprit des Princes par de vaines loüanges, eſſayerent de l'en détourner, lui diſant qu'il pouvoit ſeul ſoûtenir le poids de l'Empire, & qu'il étoit dangereux d'élever Julien. Mais l'Imperatrice Euſébie, qui eſtimoit ce jeune Prince, & qui jugeoit que ſon élevation étoit néceſſaire au ſalut de l'état, l'appuya de tout ſon crédit; & profitant de l'aſcendant qu'elle avoit ſur l'eſprit de Conſtance, elle le détermina à ne point changer ſa premiere réſolution.

CONSTANCE. An de N.S. 355.

LX. Il fait Céſar Julien frere de Gallus.

Il n'y avoit pas long-tems qu'on avoit fait venir Julien de l'Achaïe, où il avoit été juſqu'alors occupé à ſatisfaire ſa paſſion pour l'étude. L'Empereur l'obligea de quitter le manteau de philoſophe, & de venir lo-

ger dans le palais. Ayant fait aſſembler les troupes à Milan, le 6. de Novembre, il monta ſur ſon trône, plaça Julien à ſa droite, repréſenta aux ſoldats que l'Empire étant dans une ſituation déplorable, & que ne pouvant ſeul remédier à tant de maux, il avoit envie de donner, de leur conſentement, le titre & l'autorité de Céſar, à Julien ſon couſin, jeune Prince d'une grande eſpérance, & rempli de rares qualités. Les ſoldats l'interrompirent, en criant que ce choix étoit inſpiré de Dieu. Alors l'Empereur revêtit Julien de la pourpre, le déclara Céſar, & le ſalua en cette qualité, en l'appellant ſon très-cher frere. Puis affectant un air de candeur & de bonté, il ajoûta que rien ne lui pouvoit être plus glorieux, ni plus agreable, que de conférer une dignité ſi éclatante à un proche parent, qu'il aimoit avec tendreſſe, qu'il le regardoit comme ſon aſſocié à l'Empire, & qu'il alloit partager avec lui, les ſoins & les travaux du gouvernement : que plein de confiance en ſa valeur & en ſa ſageſſe, il le chargeoit de défendre les Gaules :

CONSTANCE. An de N. S. 355.

les: qu'il le plaçoit à la tête d'une armée, compoſée de ſoldats braves & intrépides, l'aſſurant qu'il ne manqueroit ni de vivres, ni d'argent, ni d'autres ſecours qui dépendroient de ſon attention: qu'enfin il eſpéroit qu'ils gouverneroient tous deux l'Empire Romain dans une intelligence parfaite, ſe conduiſant en tout par les régles de la prudence & de la moderation.

CONSTANCE. An de N.S. 355.

Ce diſcours fut ſuivi des acclamations de l'armée, & des éloges qu'on donna à Conſtance & à Julien. Mais les amis du nouveau Céſar le loüerent avec reſerve, de peur de lui nuire, en piquant la jalouſie de l'Empereur. Peu de jours après, il épouſa Héléne, derniere ſœur de Conſtance. Il dut encore l'avantage de cette alliance à la protection d'Euſébie, qui connoiſſant ſa paſſion pour les Lettres, lui donna une riche bibliothéque, & lui dit obligeamment, qu'elle ſçavoit qu'il n'en feroit pas un ſimple ornement de ſon Palais, mais qu'il puiſeroit dans ces excellens ouvrages les ſaines maximes, & les vérités que la flaterie cache aux

Rois avec tant de ſoin ; & qu'en s'inſtruiſant, il déploreroit ſouvent le ſort de ces Princes, que leurs maîtres ambitieux élevent dans l'ignorance, ſource d'ennui pour le Monarque, & de malheur pour les ſujets.

CONSTANCE. An de N.S. 355.

LXI. Soupçons de Conſtance

Julien voyoit croître ſes honneurs, ſans que ſon crédit augmentât. Au contraire l'Empereur défiant & ſoupçonneux lui ôta ſes domeſtiques les plus affidés, & lui en donna d'autres, qui étoient autant de ſurveillans. Ses gardes l'accompagnoient moins pour lui faire honneur, que pour écarter ceux qui vouloient l'approcher ; ſes amis n'oſoient lui rendre viſite ; ſes lettres étoient ouvertes avant que de lui être remiſes. Sous prétexte de ſa jeuneſſe, & de ſon peu d'expérience, on lui aſſocia dans le commandement de l'armée, Marcel, que les officiers avoient ordre de regarder, comme le ſeul Géneral, & qui devoit obſerver avec autant de ſoin ſes démarches que les mouvemens des ennemis. Conſtance porta la précaution juſqu'à lui refuſer de diſtribuer le prêt aux ſoldats, eſpérant

par-là lui ôter tout moyen de se soulever contre lui. Ainsi son élevation étoit un véritable esclavage, & il sembloit n'être envoyé dans les Gaules, que pour servir de spectacle au peuple de ces contrées, & leur montrer l'ombre de Constance.

CONSTANCE. An de N.S. 355.

LXII. Julien part pour les Gaules.

Julien partit de Milan, le premier de Décembre, & l'Empereur voulut l'accompagner jusqu'au-delà de Pavie. Il continua son chemin vers les Alpes, avec une escorte de trois cens soixante hommes seulement. Etant arrivé à Turin, il y apprit la prise de Cologne, ville célebre de la seconde Germanie. Cet évenement lui parut d'un mauvais augure, & lui fit dire que tout l'avantage qu'il tireroit peut-être de son élevation, seroit de perir avec plus d'éclat. Il arriva vers la fin de l'année à Vienne, où il fut reçû avec une extrême joie des peuples de la ville & de tous les environs. Ammien rapporte que lorsqu'il y entra, une femme vieille & aveugle s'écria, que ce Prince releveroit un jour les temples des Dieux: funeste prédiction, qui ne se vérifia que trop dans la suite!

CONSTANCE. An de N.S. 356.

Constance étant consul cette année pour la huitiéme fois, choisit Julien pour son collegue. Ce jeune Prince songeoit à signaler son premier consulat par quelques exploits, & faisoit ses préparatifs pour la campagne prochaine; lorsqu'il apprit à Vienne, où il avoit passé l'hiver, que la ville d'Autun étoit assiégée par les Barbares. Elle fut défenduë & sauvée par la valeur des Vétérans, qui repoussérent les ennemis à l'escalade, & qui secondés par le reste de la garnison, à qui leur exemple avoit rendu le courage, firent une sortie si vigoureuse, que les ennemis, après avoir perdu beaucoup des leurs, furent obligés de lever le siége. Julien qui étoit accouru au secours de la place, avec ce qu'il avoit pû ramasser de forces, chercha les ennemis uniquement occupés du pillage, à dessein de les combattre. Mais après bien des fatigues inutiles, désespérant de les rencontrer, il prit sa route par Auxerre & par Troyes, pour se rendre à Rheims, où toute l'armée commandée par Marcel & par Ursicin avoit eu ordre de l'attendre.

LXIII. Julien Consul entre dans les Gaules.

En chemin il ſe trouva inveſti par les Barbares plus forts que lui en nombre. Cependant il les défit, en fit pluſieurs priſonniers, & mit les autres en fuite. Flatté de cet heureux ſuccès, il marcha à la tête de toutes ſes forces contre les Allemans, qui le ſurprirent à quelques milles de Dieuze en Lorraine (*Decempagi*) ſur la riviere de Seille près de Marſal, & à la faveur d'une nuit fort obſcure, attaquerent ſon arriere-garde. Elle auroit été taillée en piéces, ſi le reſte de l'armée ne fût accouru pour la ſoutenir. Julien, rendu par ce leger échec plus vigilant & plus attentif, marcha depuis avec de grandes précautions, & défit à ſon tour les ennemis, près de Brumat, ou de Brumt, (*Brocomagus*) en Alſace, entre Straſbourg & Haguenau. La priſe de cette place fut le premier fruit de ſa victoire. Pluſieurs autres villes ouvrirent leurs portes au vainqueur, qui marcha vers Cologne, l'emporta ſans réſiſtence, & la remit ſous l'obéiſſance des Romains, dix mois après qu'elle leur eût été enlevée. Tréves réduite à la derniere extrêmité, dut ſon ſa-

CONSTANCE. An de N.S. 356. Ses exploits.

lut à la valeur de ce jeune guerrier, qui fit par tout redouter le nom Romain, & força par la terreur de ſes armes un des Princes des François, à rechercher ſon amitié. Pour rabattre la fierté de ce Prince barbare, & le punir des ravages qu'il avoit cauſés dans les Gaules, Julien ne voulut pas lui accorder la paix; il ne conſentit qu'à une tréve de quelques mois. Quoique la ſaiſon fût déja avancée, il remonta le Rhin juſqu'à Bâle, pour envelopper les Allemans, & leur fermer le chemin de la retraite. En cela il ſervoit plus la gloire de l'Empereur que la ſienne propre. Conſtance avoit déjà paſſé le Rhin, & faiſoit le dégât dans la Rhecie. Au lieu d'en chaſſer les ennemis, comme il le pouvoit, il leur accorda la paix; cherchant à rendre inutile la valeur de Julien, dont les premiers exploits commençoient à lui faire ombrage.

CONSTANCE. An de N.S. 356.

LXIV. Conſtance autoriſe les excès des Ariens.

Cependant Conſtance s'imagina que le ſuccès de ſes armes étoit la recompenſe de ſon attachement à l'héreſie Arienne. Dans cette prévention, il réſolut d'employer la force

pour établir l'Arianiſme dans tout l'Empire ; & comme ſi la ſouveraine puiſſance donnoit une ſouveraineté de raiſon, il refuſa d'écouter ce que de ſaints Evêques lui repréſenterent pour le détourner de ce deſſein. Athanaſe, ce courageux défenſeur de la divinité du Verbe, fut chaſſé de ſon ſiége, où l'on plaça George de Cappadoce. Hilaire de Poitiers, le Pape Libere, & pluſieurs autres célébres Evêques, n'eurent pas un traitement moins rigoureux. On vit l'abomination regner dans les lieux ſaints, les temples furent inondés du ſang des prêtres & des vierges, les vaſes ſacrés abandonnés au pillage, les autels furent renverſés & mis en piéces ; les écrits des apologiſtes du concile de Nicée étoient réfutés par les exils, par les priſons, par le feu, & par toutes ſortes de ſupplices : armes dont l'erreur & la vérité ſe ſervent également, à la honte de l'humanité, pour faire valoir leurs prétentions. L'Empereur ſe juſtifioit à lui-même ces horribles excès, par la pureté de ſes intentions ; il ſembloit en effet autoriſer tant de cruautés,

CONSTANCE. An de N.S. 356.

CONSTANCE. An de N.S. 356.

moins par impieté, que par un zéle aveugle ; puiſqu'en même tems qu'il perſécutoit les Orthodoxes, il défendoit aux Payens, ſous peine de mort, d'adorer les idoles, ſans toutefois les forcer mal à propos à embraſſer la Religion chrétienne.

LXV. Loix en faveur des Chrétiens.

Il ſe flatoit même de laver la tache de ces horribles perſécutions, par des édits favorables au chriſtianiſme. Il ordonna que les biens de ceux qui l'auroient abandonné pour embraſſer la Religion des Juifs, ſeroient confiſqués. Par une autre loi il condamna au dernier ſupplice ceux qui ſeroient convaincus d'avoir conſulté les Magiciens & les Devins, eſpéce d'hommes qui vit de menſonges, & s'enrichit de la crédulité populaire. Une troiſiéme loi fut faite pour arrêter les concuſſions des officiers des provinces. Elle portoit que les impôts extraordinaires ne ſeroient mis que par le Préfet du prétoire, & ſeulement dans un beſoin preſſant, avec ordre d'en avertir l'Empereur, afin que l'impoſition fût confirmée par l'autorité impériale, ou changée, ſi on le jugeoit à propos.

Cependant Conſtance diſgracia Marcel, pour n'avoir pas ſecouru Julien aſſiegé dans Sens, où il étoit venu ſe délaſſer des fatigues de la Campagne. Les Barbares ſçachant que ce Prince avoit été obligé de diſtribuer ſes troupes dans des quartiers fort éloignés les uns des autres, afin de les faire ſubſiſter plus aiſément : s'approcherent de Sens en grand nombre, à deſſein de la ſurprendre. Leur deſſein n'ayant pas réuſſi, ils aſſiegerent la ville dans les formes, & la preſſérent vivement, mais Julien ſe défendit ſi vaillamment, avec le peu de monde qu'il avoit, qu'après un ſiége d'un mois, les Barbares furent obligés de ſe retirer. Marcel, bien convaincu que l'Empereur n'aimoit pas le jeune Prince, crut faire ſa cour en l'expoſant au péril ; il empêcha l'armée de ſortir de ſes quartiers, & attendit tranquillement dans le ſien l'événement du ſiége. La trahiſon étoit trop marquée, pour demeurer impunie. Envain ſon inſigne malice, & la crédulité de Conſtance le flatérent d'une prompte réconciliation, l'em-

CONSTANCE. An de N.S. 357. LXVI. Marcel exilé pour n'avoir pas ſecouru Julien.

pereur inexorable le dépoüilla de ſa charge, & lui ordonna de ſe retirer à Sardique ſa patrie. Cette perfidie tourna même à l'avantage de Julien; Euſébie ſa protectrice, & Euthere ſon chambellan déterminerent l'empereur, contre ſa propre volonté, à lui donner une autorité abſoluë dans les Gaules.

CONSTANCE. An de N.S 357.

LXVII. Conſtance triomphe à Rome, & ſe fait mépriſer

Conſtance, qui n'avoit jamais vaincu que par ſes Lieutenans, & qui n'avoit répandu d'autre ſang, que celui des gens de bien, voulut néanmoins triompher à Rome, & recevoir les applaudiſſemens de cette maîtreſſe du monde qu'il n'avoit point encore vûë, & qu'il admira plus qu'il n'en fut admiré. Il y fit ſon entrée ſur la fin d'Avril: le ſénat & le peuple vinrent au-devant de lui; la foule étoit ſi grande, qu'il crut que tous les habitans de la terre s'étoient raſſemblés en cette Ville. Son triomphe toutefois n'eut rien de la magnificence des anciens. On y voyoit ſeulement l'Empereur au milieu de ſes courtiſans, & de ſes ſoldats: ſon air & ſa parure reſpiroient le luxe & la moleſſe. Il paroiſ-

soit élevé sur un char tout éclatant d'or & de pierreries, où il se tenoit immobile, comme une statuë. On remarque même qu'en public, il ne se moucha point, ne cracha point, & ne tourna jamais le visage, ni à droite ni à gauche : gravité ridicule qui le fit mépriser des Romains. Usant de la liberté ancienne qui étoit tolérée dans ces sortes de spectacles, ils lancérent quelques traits satiriques contre lui ; & Constance, afin de paroître vouloir se corriger en se montrant populaire, témoigna y prendre plaisir. Quand le cortége fut arrivé à la place publique, il fit arrêter vis à vis la tribune aux harangues, pour parler au peuple; après quoi il s'avança vers le Capitole, à l'entrée duquel étoit un autel de la Victoire, que Magnence, pour gratifier quelques Sénateurs Payens, avoit relevé. Après que Constance l'eut fait abbattre, il le fit enlever, ne voulant pas qu'il restât dans Rome aucun monument du Paganisme.

CONSTANCE An de N.S. 357.

LXVIII. Les dames Romaines redemandent le pape Libere.

Il reçut avec politesse les Dames Romaines, qui vinrent lui demander le retour du Pape Libere. La plus

qualifiée d'entr'elles, portant la parole, lui dit les larmes aux yeux, que ces illuſtres Romaines qu'il voyoit au pied de ſon trône, avoient toujours vêcu dans le deüil & dans la retraite, depuis qu'elles avoient perdu leur légitime paſteur, qui avoit eu le malheur de lui déplaire; qu'elles ne pouvoient être plus long-tems privées des conſolations ſpirituelles dont ce pontife charitable rempliſſoit leurs ames; & qu'elles étoient réſolues de mourir, s'il n'y avoit plus pour elles d'exercice public de religion, ni de miniſtres, pour leur diſtribuer le pain de la divine parole. Qu'elles le conjuroient de ſoulager leur douleur, en leur rendant un ſi bon pere, pour la liberté duquel elles lui offroient tout ce qu'elles avoient de plus precieux, & même leurs vies. L'Empereur leur accorda la grace qu'elles demandoient, & elles le remercierent avec les tranſports de la joie la plus vive.

CONSTANCE. An de NS. 357.

LXIX. L'empereur admire les beautés de Rome.

Conſtance, delivré des fatigues d'une génante cérémonie, alla viſiter les differens quartiers de Rome. Il admira avec ſurpriſe l'ancien temple

de Jupiter Tarpeien, les bains publics, l'amphitheâtre, le Pantheon, le theâtre de Pompée, & les autres monumens de cette ſuperbe ville. Il fut ſi frappé de ce pompeux ſpectacle, qu'il accuſa la renommée, qui ſe plaît néanmoins à encherir ſur l'opinion publique, d'avoir fait un foible rapport de la magnificence de Rome. Voulant y ajoûter quelque nouvel ornement, il donna ſes ordres pour y faire apporter un obeliſque, que Conſtantin avoit autrefois fait tirer d'Héliopole en Egypte, & conduire juſqu'à Alexandrie, où il étoit demeuré depuis la mort de cet Empereur. Conſtance le fit tranſporter à Rome, où il fut dreſſé avec beaucoup de peine dans le grand Cirque, vers le commencement de l'année ſuivante. C'eſt le même que Sixte V. fit depuis rétablir.

CONSTANCE. An de N.S. 357.

LXX. Perfidie de Barbation envers Julien.

Tandis que Conſtance triomphoit à Rome, & qu'il admiroit les merveilles de cette ville, Julien lui donnoit matiere à de nouveaux triomphes, par les avantages qu'il remportoit chaque jour ſur les Allemans. Il en eût pu achever la ruine

entiere, ſi Barbation, envoyé à la tête de trente mille hommes, avoit voulu ſeconder ſa valeur. Mais ce Général auſſi redoutable aux gens de bien par ſes calomnies, qu'il l'étoit peu aux ennemis de l'état par ſes qualités militaires, ſembloit n'être venu dans les Gaules, que pour déconcerter tous les projets de Julien, qui ne fut pas long-tems à s'appercevoir qu'il étoit trahi. Ce prince ayant appris que les Letes, nation Allemande, filoient vers Lyon, à deſſein de ſurprendre cette ville, & de la piller; & prévoyant qu'étant hors d'état de conſerver leur conquête, ils ſe diſperſeroient pour ſe retirer à petit bruit dans leur pays, par les differentes routes qui y conduiſoient; il fit trois détachemens de cavalerie pour fermer les paſſages de ſon côté, & en même tems il avertit Barbation d'en faire autant du ſien. La ville, quoique ſurpriſe, ſe défendit, & les Barbares, après avoir ſaccagé tous les environs, ſe ſéparerent, comme Julien l'avoit prévû. Tous ceux qui tournerent de ſon côté, furent taillés en piéces; les autres paſ-

CONSTANCE. An de N.S. 357.

ſerent à la vûë du camp de Barbation, ſans être inſultés. Quelques officiers, pour lui avoir reproché qu'il les avoit empêchés de faire main baſſe ſur ces fuyards, furent caſſés. Valentinien, qui fut depuis Empereur, étoit du nombre, & ſervoit alors en qualité de Tribun. Le reſte des Barbares s'étant réfugié dans les iſles du Rhin, Julien réſolut de les en chaſſer. Pour cet effet il envoya demander à Barbation quelques bateaux; mais celui-ci ordonna qu'on y mît le feu, & qu'on jettât au milieu des flammes les proviſions deſtinées pour l'armée de Julien, après en avoir retenu ce qui lui étoit néceſſaire. Le Prince ne ſe vengea de cette injure, qu'en lui faiſant l'affront de ſe paſſer de ſon ſecours. Ayant obſervé que les eaux étoient baſſes, à cauſe des chaleurs de l'été, il engagea les plus déterminés de ſes ſoldats à tenter le paſſage. Animés par la préſence de leur Général, ils ſe jetterent dans le fleuve, & joignant leurs boucliers, pour ſe ſoutenir contre le courant de l'eau, ils paſſerent avec beaucoup de peine & de danger dans l'iſle la plus

CONSTANCE. An de N S. 357.

CONSTANCE. An de N.S. 357.

proche, attaquerent les Barbares, les massacrerent, se saisirent de quelques petits bateaux, & allerent d'isle en isle, passant au fil de l'épée tous ceux qui tomberent entre leurs mains.

LXXI. Julien rebâtit le château de Saverne.

Après cette expédition, Julien fit rebâtir le château de Saverne en Alsace, qui avoit été ruiné par les Allemans. Sa situation avantageuse mettoit la garnison en état de les empêcher d'entrer dans les Gaules. L'ouvrage fut achevé plus promptement qu'on n'avoit lieu de l'espérer. Julien y mit en depôt tous les fourages qu'il avoit faits sur les terres des ennemis.

LXXII. Barbation défait par les Barbares.

Pendant qu'il faisoit fortifier Saverne, Barbation travailloit à jetter un pont de bateaux sur le Rhin. Mais les Barbares campés au-dessus de lui, lancerent à l'eau quantité de grands troncs d'arbres, qui vinrent frapper avec violence contre ses bateaux, les séparerent, & en briserent une grande partie CeGénéral voyant son ouvrage ruiné, se retira avec tant de précipitation que sa retraite passa pour une fuite. Les Barbares le poursuivirent, lui tuerent beaucoup de monde

monde, & firent ſur lui un riche butin. Barbation pour éviter la honte d'une ſeconde défaite, fit rentrer ſes troupes dans leurs quartiers, quoiqu'on ne fût encore qu'au mois d'Août. Il revint à la cour, fit croire à l'Empereur qu'il étoit ſorti victorieux du combat, & ſe mit à décrier par diverſes calomnies la conduite de Julien, qui devint bientôt plus criminel, pour avoir vengé le ſang Romain, que le lâche Barbation qui l'avoit fait répandre.

CONSTANCE. An de N.S. 357.

LXXIII. Julien remporte ſur eux une grande victoire.

Les Barbares enflés de leur ſuccès, & perſuadés qu'ils pourroient vaincre Julien avec autant de facilité qu'ils avoient vaincu un de ſes lieutenans, raſſemblerent toutes leurs forces; & ſous la conduite de ſept de leurs Rois, paſſerent le Rhin, au nombre de trente-cinq mille hommes. Ils vinrent camper auprès de Strasbourg, & envoyerent à Julien un trompette, pour lui dire que s'il vouloit ſe ſouſtraire à une mort honteuſe, il ſe retirât au plûtôt d'un pays acquis aux Allemans par leur valeur, & par leurs victoires. Julien traita ce trompette d'eſpion, le fit arrêter, & ſans s'ef-

CONSTANCE. An de N.S. 357.

frayer, ni des menaces des ennemis, ni de leur nombre, il s'avança contr'eux, n'ayant au plus que treize mille hommes. Comme ſon armée étoit fatiguée d'une marche de pluſieurs milles, il voulut remettre le combat au lendemain; mais tous lui crierent, que ſans differer il les menât à l'ennemi. Julien rangea auſſitôt ſes troupes en ordre de bataille, courut de rang en rang, & faiſant voir ſur ſon front une noble aſſurance, il les exhorta à bien faire. « Je cede, » leur diſoit-il, à votre ardeur, qui » m'eſt un gage certain de la victoi» re. J'aime à vous voir ſenſibles aux » affronts : courez laver dans le ſang » des Barbares la honte qu'ils ont » imprimée au nom Romain, & ſou» venez-vous que vous me trouve» rez toujours à votre tête dans le » chemin de la gloire. » A l'inſtant on donne le ſignal, les deux armées s'ébranlent, ſe joignent, & ſe chargent avec furie. L'avantage fut longtems égal entre les deux partis; mais les Allemans animés par l'exemple de Chnodomaire, capitaine d'une grande réputation, qui commandoit

l'aîle gauche, & par celui de Serapion, jeune prince d'une capacité au-deſſus de ſon âge, & d'une valeur intrepide, qui commandoit l'aîle droite, firent enfin plier les Romains. Leur cavalerie, entremêlée de gens de trait, enfonça les eſcadrons Romains, qui ſe renverſerent ſur l'infanterie, & y porterent avec le déſordre la frayeur dont ils étoient ſaiſis. Les Barbares, ſans donner le tems aux gens de pied de ſe rallier, fondent ſur eux avec impétuoſité, les écartent, les diſſipent, & percent juſqu'au centre de la bataille, où étoient placés les ſoldats appellés *Primarii*. Ceux-ci ſoutiennent le choc de l'ennemi ſans s'ébranler, & arrêtent la fougue du vainqueur. Cependant Julien court à toute bride au-devant des fuyards, les arrête par ſa préſence, diſſipe leur crainte par ſes diſcours, ranime leur courage par de flateuſes eſpérances, & les ramene au combat. Alors tout change de face; la victoire ſe déclare pour les Romains, ils repouſſent les Allemans, les mettent en déroute, & les pourſuivent juſqu'au fleuve, où la plû-

CONSTANCE. An de N.S. 357.

part se précipitent, & trouvent au milieu des flots la mort qu'ils pensent éviter.

CONSTANCE.

LXXIV. Suites de sa victoire.

Cette victoire ne coûta pas aux Romains trois cens hommes. Six mille Allemans resterent sur la place, outre un grand nombre qui se noya dans le fleuve. Plusieurs furent faits prisonniers, entr'autres le roi Chnodomaire, ce redoutable fleau des Romains, qui avoit remporté sur eux des victoires aussi funestes à Constance, que celle-ci le fut pour les Allemans. Suivant Mammertin, cette journée leur porta un coup dont ils ne se releverent jamais, & l'on assure que cette bataille les chassa entierement des Gaules. Elle fut d'ailleurs d'autant plus glorieuse, & plus agréable pour les Romains, que depuis long-tems on n'avoit point vû triompher leurs armes. Julien traita Chnodomaire très-favorablement, & n'oublia rien pour lui adoucir la rigueur de sa captivité. L'armée victorieuse, pleine d'amour & d'admiration pour son Général, voulut lui donner le titre d'Auguste. Non-seulement Julien le refusa, mais il reprit vivement les

soldats, en leur disant que tout l'honneur de cette journée appartenoit à Constance, sous les auspices duquel il avoit combattu. Afin que l'effet fût conforme à ses paroles, il envoya faire hommage de sa victoire à l'Empereur, en lui faisant présenter son prisonnier, qui mourut à Rome peu de tems après. Mais Constance s'imagina que la défaite des Allemans étoit le pur effet de sa sagesse & de son bonheur, & il s'en attribua toute la gloire. La modération de Julien, ni ses succès, n'augmenterent point son crédit à la Cour, où les flateurs trouvoient dans toutes ses actions de quoi le tourner en ridicule; mais il lui étoit peut-être plus avantageux d'être rabaissé, que d'être loué devant ce prince ombrageux.

CONSTANCE. An de N.S. 357.

LXXV. Nouveaux succès.

Après la bataille, Julien ayant donné ordre qu'on enterrât tous les morts, sans distinction d'amis, ni d'ennemis, il leva son camp & suivant le cours du Rhin, il vint à Mayence, où il fit construire un pont. De-là il fit des courses dans le pays ennemi qu'il ravagea; & donna ses ordres pour réparer le Fort de Tra-

jan, que quelques-uns croyent être aujourd'hui le château de Cromburg, à trois ou quatre lieuës de Francfort. Les Barbares en furent ſi allarmés qu'ils envoyerent demander la paix. Julien leur accorda ſeulement une tréve de dix mois, à condition qu'ils fourniroient les vivres néceſſaires à la garniſon qu'il laiſſoit dans le nouveau Fort. Le jeune Céſar couvert de gloire, & traînant à ſa ſuite un grand nombre de captifs, reprit la route des Gaules. La terre étoit déjà couverte de neiges; mais malgré la rigueur de l'hiver, il ne laiſſa pas d'attaquer deux citadelles ſituées ſur le bord de la Meuſe, où s'étoient renfermés environ ſix cens François, qui mettoient le pays d'alentour à contribution, laiſſant par tout des traces d'un affreux brigandage. Si l'attaque fut vive, la réſiſtance ne fut pas moins vigoureuſe. Les François tinrent un mois, après lequel ils furent obligés de ſe rendre à la diſcrétion du vainqueur. Il leur conſerva la vie, & les envoya à l'Empereur qui les incorpora dans ſes troupes.

CONSTANCE. An de N.S. 357.

Julien vint alors à Paris, pour s'y délaſſer des fatigues d'une longue & laborieuſe campagne. Cette ville, dont le nom commença vers ce tems là à devenir célebre dans l'hiſtoire, n'étoit alors qu'un amas de maiſons renfermées dans une iſle de la Seine, & ce qu'on appelle aujourd'hui la cité. Julien nous en a laiſſé une deſcription agréable. Quelque petite que fût encore cette ville, on prétend qu'elle avoit aux environs tout ce qui étoit néceſſaire pour la cour d'un Empereur; un palais, des Thermes, ou bains publics, un lieu pour les exercices des ſoldats, des arénes, ou un amphitheâtre placé vers la porte ſaint Victor, comme on le voit par des titres du XIII. ſiécle. On n'y apperçoit aujourd'hui d'autres veſtiges de ces monumens, que ce qu'on appelle encore le Palais des Thermes dans la rüe de la Harpe. On juge par ce qui en reſte que c'étoit un fort grand édifice, & qui avoit été fait ſur le modéle des Thermes de Diocletien à Rome. Quelques-uns diſent que c'eſt le palais où Julien & Valentinien I. ont demeuré, & dont Ammien par-

CONSTANCE. An de N.S. 357. LXXVI. Julien vient à Paris.

CONSTANCE. An de N.S. 357.

le ſouvent. D'autres aiment mieux croire que ce palais étoit dans l'iſle, où les rois de la troiſiéme race ont fait leur ſéjour, juſqu'à Philippe le Bel.

An de N S. 358. LXXVII. Il défait de nouveaux ennemis.

Au retour du printems Julien ſe mit en campagne. Il n'eut qu'à ſe montrer pour diſſiper des ennemis plus propres au pillage qu'à livrer des combats reglés. Les Saliens, Francs de nation, furent chaſſés, & par leur fuite le cours du Rhin fut libre. Le commerce des Gaules en Angleterre, d'où l'on avoit accoûtumé de tirer des bleds pour la ſubſiſtance des troupes, fut rétabli; le tribut honteux, qu'il falloit payer à ces Barbares, pour avoir la liberté des paſſages, fut aboli, & la gloire de l'empire heureuſement vengée.

Les Camaves, autre nation de Francs, après la perte d'un ſanglant combat, furent chaſſés des terres dont ils s'étoient emparés : enſuite Julien fit rebâtir trois Forts ſur la Meuſe, que les Barbares avoient ruinés. Durant ce travail, les vivres étant venus à manquer, le ſoldat ſe mutina; mais Julien appaiſa le tumulte

multe par ſon autorité, & remédia par ſa diligence aux beſoins du ſoldat. La tréve de dix mois, que les Allemans avoient obtenuë, étant expirée, ils virent ce prince fondre ſur leurs terres, y faire le dégat, & les menacer d'une ruine totale. Ils la prévinrent en demandant la paix, que le vainqueur leur accorda à des conditions très-onereuſes. Mais autant que ce Prince ſe faiſoit redouter des ennemis de l'état par la terreur de ſes armes, autant ſe faiſoit-il aimer des peuples de la Gaule. Il s'oppoſa toujours avec une généreuſe fermeté à l'établiſſement des nouveaux impôts, dont on vouloit les accabler, ſous prétexte qu'il falloit des ſommes conſidérables pour continuer la guerre. Il s'offrit, ſans le ſecours de nouveaux ſubſides, à fournir tout ce qui ſeroit néceſſaire pour les beſoins de la province; & ſa ſageſſe exécuta ce que ſon amour pour le peuple avoit promis.

CONSTANCE. An de N.S. 358.

Cependant Conſtance, honteux d'une oiſiveté que les conquêtes de Julien rendoient plus odieuſe, voulut marcher en perſonne contre les

LXXVIII. Victoire de Conſtance ſur les Quades & les Sarmates.

CONSTANCE. An de N.S. 358.

Quades & les Sarmates, qui avoient ravagé la Pannonie & la Mœsie. Il quitta Sirmich sur la fin de Mars, passa le Danube, & s'avança à grandes journées pour chatier les Barbares. Les Quades vinrent au-devant de lui, en apparence dans le dessein de désarmer sa colere par une prompte soûmission, mais dans le dessein de surprendre les Romains, & de les accabler, s'ils en trouvoient l'occasion favorable. Comme on fut averti de leur projet, ils furent reçûs & traités en ennemis. Dès qu'ils approcherent, les Romains fondirent sur eux, & les taillerent en piéces. Ceux qui pûrent échapper au carnage, implorerent la clémence du vainqueur. Il se piqua de générosité, & voulut bien adoucir la rigueur des conditions qu'ils s'étoient eux-mêmes imposées, se contentant de leur faire rendre les prisonniers de guerre qu'ils avoient faits sur les Romains, & d'éxiger des ôtages. Les Sarmates imiterent la perfidie de leurs voisins. Ils avoient été chassés de leurs terres, sous le regne de Constantin, par leurs esclaves, qui avoient abusé des

armes qu'on leur avoit miſes à la main; & on leur avoit donné un aſile ſur les terres de l'empire. Conſtance réſolut de tirer de leur perfidie & de leur ingratitude, une vengence éclatante. Il ſe hâta de les aller attaquer, & fit une ſi grande diligence, qu'il tomba ſur eux au moment qu'ils ne s'y attendoient pas.

Constance. An de N.S. 358.

LXXIX. Perfidie des Sarmates.

Les rébelles conſternés à la vûë des aigles Romaines, chercherent à détourner leur perte qu'ils regardoient comme certaine: & la force étant déſormais inutile, ils eurent recours à la ruſe. Ils approcherent des Romains dans un morne ſilence avec des viſages triſtes, où étoient peintes les marques de la plus vive douleur. Ils mirent bas les armes, ſe jetterent aux pieds de Conſtance, tâcherent de le fléchir par leurs larmes, & le conjurerent de leur faire grace, ſe ſoûmettant à toutes les conditions qu'il lui plairoit de leur impoſer, & promettant un tribut annuel d'hommes & d'argent. L'empereur trompé par ces apparences d'un repentir qui n'étoit rien moins que ſincere, leur ordonna de ſe rendre ſur les bords du

CONSTANCE. An de N.S. 358.

Tiviſgéte, aujourd'hui Theiſſe, pour y recevoir ſes ordres. Ils y vinrent en grand nombre, réſolus d'attaquer les Romains à l'impourvû, & d'opprimer ceux qui prétendoient devenir leurs maîtres. Ils avoient concerté enſemble d'aller en poſture de ſupplians, demander grace, & qu'au moment que l'empereur auroit prononcé leur pardon, ils ſe leveroient comme tranſportés de joie, & jetteroient leurs boucliers devant eux, en ſigne de l'hommage qu'ils vouloient lui faire de leurs armes; mais qu'à l'inſtant ils courroient les reprendre, & que ſe trouvant plus à portée d'attaquer les Romains, ils tomberoient bruſquement ſur eux, & les maſſacreroient. Conſtance, ſoit qu'il ſe défiât de leur naturel féroce, ſoit qu'il fût averti de la trahiſon qu'ils méditoient, eut ſoin, avant que de leur donner audience, de diſpoſer ſon armée de telle ſorte qu'on pût les inveſtir, s'ils ſe portoient à quelque violence. Compoſant ſon viſage, afin de ne point faire naître de défiance dans leur eſprit, il ſe plaça au milieu de ſes officiers &

de ſes gardes, ſur une éminence d'où il pouvoit être vû & entendu; puis s'adreſſant aux Barbares, il leur dit avec beaucoup de douceur, que leur ſoûmiſſion avoit déſarmé ſa colere; qu'il étoit prêt d'oublier le paſſé, pourvû qu'ils lui promiſſent de ſe contenir dans leurs limites, ſans troubler le repos de l'empire. Les Sarmates croyant qu'on n'avoit rien ſoupçonné de leur artifice, & qu'il étoit tems d'employer le ſtratagéme, ſe mirent en devoir d'exécuter ce qu'ils avoient projetté. Mais les Romains attentifs à leurs démarches, ſe jetterent ſur eux; les Barbares ſe défendirent vaillamment, déterminés à ne point demander de grace, & à vendre cherement leur vie. On en fit un horrible carnage. Le ſoldat furieux fit main baſſe ſur ceux mêmes qui étoient reſtés ſous les tentes, ſans avoir égard ni à l'âge, ni au ſexe. Quelques-uns ayant tenté de ſe ſauver à la nage, furent ou tués à coups de traits, ou noyés: les autres craignant d'être enveloppés dans la punition de leurs compatriotes, ſe hâterent de recourir à la clémence de

CONSTANCE. An de N.S. 353.

CONSTANCE. An de N.S. 358.

l'empereur, qui en leur laiſſant la vie, leur ordonna de ſe retirer dans des pays plus éloignés, avec défenſe d'aprocher jamais des frontieres de l'empire. Ils oublierent bientôt cette grace. Dès l'année ſuivante ils rentrerent en armes ſur les terres des Romains, qui les exterminerent tous, ſans en épargner un ſeul.

LXXX. L'empereur prend le titre de Sarmatique.

Conſtance, avant que de congédier l'armée, ſe fit déférer par les ſoldats le ſurnom de Sarmatique. Ces diſtinctions avoient été glorieuſes, tandis qu'on les avoit regardées comme la recompenſe de la valeur & de l'habileté militaire; mais la flaterie, en les prodiguant aux moindres ſuccès, les avoit depuis longtems avilies. Ce nouveau titre néanmoins flata la vanité de Conſtance. Il revint à Sirmich, où il entra comme en triomphe, & ordonna des fêtes pour célébrer ſes victoires; foible dédommagement des pertes que l'empire fit cette même année.

LXXXI. Horrible tremblement de terre.

Un effroyable tremblement de terre qui s'éleva le 24. d'Août le long des deux rives du Boſphore, fit d'affreux ravages dans l'Europe & dans

CONSTANCE. An de N.S. 358.

l'Asie. Il ébranla plusieurs montagnes, endommagea près de cent cinquante villes, & ruina entierement celle de Nicomédie, une des plus belles & des plus riches de l'empire. Dans moins d'une heure elle fut renversée de fond en comble, & il n'y resta pas pierre sur pierre; tous ses habitans furent ensevelis sous ses ruines, ou engloutis dans les entrailles de la terre, qui s'entr'ouvrit; & les tourbillons de flames qui en sortirent, causerent un embrasement général. Cet horrible spectacle dura cinquante jours & cinquante nuits, sans discontinuer, & consuma les débris de cette malheureuse ville, qui ne fut plus qu'un triste monceau de cendres. Une seule tour demeura entiere au milieu de ces ruines. Elle servoit depuis long-tems de retraite à un saint solitaire nommé Arsace, qui avoit autrefois eu le bonheur de confesser glorieusement Jesus-Christ dans les tourmens.

LXXXII. Renouvellement de la guerre des Perses.

Des victoires faciles, & remportées sur une poignée de Barbares sans chefs, & sans discipline, consolerent aisément Constance de la per-

CONSTANCE. An de N.S. 358.

te de Nicomedie. Elles lui inſpirérent un tel orgueil, qu'il ne vouloit auprès de ſa perſonne, que des adorateurs, qui le flataſſent d'un pareil ſuccès dans la guerre qu'il avoit à ſoutenir contre le roi de Perſe. Sapor avoit depuis quelque tems à ſa cour un officier de Conſtance, nommé Antonin, qui s'étant vû ſur le point d'être accablé par la faveur des courtiſans, étoit venu chercher au pied de ſon trône un azile contre les perſécutions de ſes ennemis particuliers. C'étoit un homme de courage & d'expérience, qui dans les differens emplois qu'il avoit remplis avec diſtinction, avoit acquis une parfaite connoiſſance des affaires de la guerre. Perſonne ne ſçavoit mieux que lui, quelles étoient les forces de l'empire, ſes reſſources, & les défauts du gouvernement. Il en fit à Sapor un détail exact, lui montra le plan des villes qu'il pouvoit attaquer, lui fit connoitre le mérite des généraux, & lui indiqua les lieux d'où les Romains tiroient leurs munitions de guerre & de bouche; il avoit été trop fidéle ſujet

pour ne pas devenir un ennemi très-dangereux. Il lui repréſenta ſur tout que l'empire étoit gouverné par un prince foible, incapable de travail, amoureux de ſon indolence, vain, préſomptueux, entêté de ſes propres lumieres, & jaloux d'une autorité, dont on ne lui laiſſoit que l'ombre, tandis qu'elle réſidoit toute entiere dans l'eunuque Euſébe ſon favori, qui le dominoit abſolument: que ce Miniſtre, d'une ambition démeſurée, mais d'un génie très-borné, étoit un homme altier, hautain, ſuffiſant, auſſi avide de gloire qu'inſatiable de richeſſes, plus propre à ménager une intrigue de cour, qu'à manier les intérêts des puiſſances & à conduire une guerre, lui-même n'étant pas d'un état à porter les armes: qu'il s'étoit rendu odieux à tous les gens de bien, qu'il haïſſoit autant qu'il en étoit haï: que pourvû qu'il tyranniſât ſon maître, il ſe mettoit peu en peine du bien public: que par conſéquent il ne manqueroit pas de faire déferer le commandement des armées deſtinées pour l'Orient, à ſes créatures, & qu'il ne

CONSTANCE. An de N.S. 358.

CONSTANCE. An de N.S. 358

vouloit d'autre mérite qu'une obéiſſance aveugle à toutes ſes volontés; que de pareils généraux ne ſeroient pas en état de faire tête à un roi, qui pour avoir toujours eu les armes à la main, étoit devenu le plus grand capitaine de l'Aſie: Qu'ayant heureuſement terminé par ſa prudence, les differends qu'il avoit eus avec les rois ſes voiſins, qui lui offroient des ſecours d'hommes & d'argent, il pourroit attaquer l'empereur avec toutes ſes forces: que ce prince ſeroit obligé de partager les ſiennes pour couvrir ſes frontieres contre les inondations des Barbares, qui de toutes parts menaçoient l'empire; enfin que tout lui promettoit des conquêtes auſſi faciles que glorieuſes. Sur ces entrefaites le roi de Perſe fut informé par Tamſapor, un de ſes généraux, que Muſonien préfet d'Orient, ſoit de ſon propre mouvement, ſoit de concert avec l'empereur, l'avoit engagé à ménager une paix entre les deux couronnes, mais Tamſapor craignant de devenir inutile pendant la paix, & voulant déterminer ſon maître à la guerre, lui manda ſimplement qu'il

ne falloit plus qu'un dernier effort pour renverſer l'empire Romain fortement ébranlé; que Conſtance très-embarraſſé de ſe défendre contre de puiſſans ennemis, jugeoit ſa perte infaillible, ſi les Perſes venoient l'attaquer en même tems; & que pour détourner ce malheur, il le ſupplioit de lui accorder la paix. Sapor jugeant par cette démarche, que les affaires de l'empire étoient déſeſperées, crut que le tems étoit venu de rendre à la Perſe ſon premier luſtre, & de reprendre les provinces que les malheurs de la guerre avoient contraint ſes prédéceſſeurs d'abandonner aux Romains.

CONSTANCE. An de N.S. 358.

LXXXIII. Sapor écrit fierement à Conſtance.

Sans déliberer davantage, il envoya Narſès vers Conſtance, avec des lettres pleines de fierté, dans leſquelles on voit quelle étoit la vanité des rois de Perſe, qui ſe qualifioient rois des rois & freres du ſoleil. Ces lettres contenoient en ſubſtance, qu'il étoit bien-aiſe de ſçavoir, qu'enfin le malheur avoit appris à ce prince à mettre des bornes à ſa cupidité, & qu'il ſe fût convaincu par ſa propre expérience, qu'un empire trop éten-

CONSTANCE. An de N.S. 358.

du ne peut ſubſiſter long-tems ; que pour peu qu'il voulût profiter des conjonctures facheuſes où il ſe trouvoit, il pourroit lui redemander légitimement tout ce qui s'étend depuis le Tigre juſqu'au Strymon dans la Macedoine, comme ayant été du domaine de ſes ancêtres ; mais que pour donner une preuve de ſa modération, il ſe contentoit d'exiger qu'il lui reſtituât l'Arménie & la Méſopotamie, enlevées par fraude à Narſès ſon ayeul : que les Perſes avoient des maximes differentes de celles des Romains ; que conformément à ces maximes ils ne pouvoient ſe réſoudre à regarder, comme permiſes des actions dépourvuës de juſtice, ni à mettre au nombre des vertus, des crimes heureux : que Conſtance devroit adopter des principes ſi ſages, & ne pas s'obſtiner à retenir un bien injuſtement poſſedé : qu'au reſte s'il ne le lui rendoit pas de bonne grace, il ſçauroit bien l'y contraindre par la force des armes : qu'à ces conditions il étoit prêt de conclure avec lui une paix durable ; mais qu'en cas de refus, il pouvoit regarder ſa lettre

comme une déclaration de guerre.

CONSTANCE. An de N.S. 358. LXXXIV. Réponse de Constance.

Conſtance répondit à Sapor, qu'il croyoit poſſéder légitimement un bien dont il avoit hérité de Conſtantin ſon pere: que l'Armenie & la Méſopotamie faiſant une portion conſidérable de cet héritage, il croiroit offenſer la mémoire de ce grand prince, en les démembrant ſans néceſſité: que le conſeil qu'il lui donnoit d'imiter les médecins, qui retranchent une partie du corps pour ſauver le reſte, ne pouvoit avoir lieu que dans les dernieres extrêmités; mais que grace à ſes ſoins, l'empire étoit ſain & vigoureux, & que s'il ne cherchoit pas à l'étendre par de nouvelles conquêtes, il s'efforceroit du moins de le conſerver dans le même état qu'il l'avoit reçû; enfin qu'il ſigneroit volontiers la paix, pouvû qu'elle lui fût honorable. Il renvoya Narſe avec cette réponſe, & le fit ſuivre par ſes ambaſſadeurs, qui étoient chargés de préſens pour Sapor & ſes miniſtres. Ils devoient employer toute leur adreſſe à perſuader au roi de Perſe, de ſe relacher de ſes énormes prétentions, ou

du moins de ſuſpendre la déclaration de la guerre pour quelque tems, afin que l'empereur eût le loiſir de mettre les provinces du Nord hors de toute inſulte.

CONSTANCE. An de N.S. 359.

LXXXV. Sapor ſe met en marche.

Sapor qui étoit en état de faire valoir ſes droits à la pointe de l'épée, & qui ſçavoit que de la diligence dépendent les ſuccès de la guerre, paſſa le Tigre, & s'avança vers l'Euphrate, à la tête d'une armée de cent mille hommes, & de pluſieurs princes de diverſes nations, dont les principaux étoient le roi d'Alburie, & Grumbaſe roi des Quiunites, prince célebre par ſon grand cœur, & par ſes victoires.

LXXXVI. Rappel & caractere d'Urſicin.

Tout ſembloit lui promettre la réuſſite de ſon entrepriſe. Les ennemis mêmes ſembloient ſeconder ſa fortune. La jalouſie de Conſtance venoit de rappeller de l'Orient Urſicin, le ſeul capitaine qui fût en état d'arrêter le progrès des armées Perſannes. Le mérite de ce général avoit cauſé ſa diſgrace; des maniéres affables, des ſentimens nobles, une valeur éprouvée, & une longue expérience, le faiſoient conſidérer com-

me un des plus grands hommes de l'empire. Les ſoldats l'aimoient comme leur pere, & ſous ſes ordres ils ne redoutoient aucun peril; les peuples de l'Orient le regardoient comme leur unique défenſeur, & avec ſa protection croyoient leurs vies & leurs biens en ſureté. Mais Urſicin étoit de ces officiers diſtingués par leur mérite & par leur ſervice, qui ne peuvent ſe réſoudre à ramper lâchement ſous un miniſtre. Euſébe, qui depuis long-tems tramoit ſa perte, reveilla les inquiétudes de Conſtance. Il lui dépeignit Urſicin comme un homme redoutable, qui cherchoit à corrompre les gens de guerre par des largeſſes intéreſſées, & qui ſous une feinte modeſtie cachoit des deſſeins ſecrets d'élevation. Il lui repréſenta qu'il étoit à craindre, que le peuple extrêmement prévenu en ſa faveur, ne voulût couronner des vertus qui l'avoient ſéduit: que dans des conjonctures ſi critiques, il étoit imprudent de laiſſer ſur les frontieres, à la tête des armées, un homme ſi dangereux: qu'on ne pouvoit nier qu'il n'eût de la valeur & de la ca-

CONSTANCE. An de N.S. 359.

CONSTANCE. An de N.S. 358.

pacité ; mais que la premiere vertu d'un ſujet étoit la fidélité : qu'il falloit donc le rappeller à la cour, où il ſeroit facile d'éclairer de plus près ſes démarches, & de découvrir tous ſes deſſeins Cependant que pour l'empêcher de s'appercevoir qu'on ſoupçonnoit ſa droiture, il étoit à propos de l'y attirer, ſous le prétexte flateur de lui donner le commandement général de l'infanterie, vacant par la mort de Barbation, décapité depuis peu pour avoir été accuſé de prétendre à l'empire. Enſuite prenant un air plus ouvert ; » Seigneur, lui dit-il, choiſiſſez un » général ſûr, moderé, qui borne » toute ſon ambition à vous ſervir » avec zéle & déſintéreſſement ; je » crois que Sabinien a toutes les qua» lités qui peuvent le rendre digne » de votre eſtime. » Ce Sabinien étoit un vieillard, ſans cœur, ſans capacité, lent, pareſſeux, timide, incertain, ombrageux, mais riche, & vendu à l'eunuque favori. Conſtance, pour qui les avis de ſon miniſtre étoient des loix, donna le commandement des armées de l'Orient à Sabinien

Sabinien, qui ne l'auroit jamais obtenu, s'il en eût été digne. En même tems il envoya ordre à Urſicin de revenir à la cour. Sa prompte obéiſſance ne contribua pas peu à diſſiper les ſoupçons de l'empereur, qui même, ſur la nouvelle de l'irruption des Perſes, eut aſſez de force pour écrire à ce général, qui étoit déjà dans la Thrace, de retourner ſur le champ dans la Méſopotamie, où il croyoit ſa préſence néceſſaire pour le bien de ſon ſervice.

CONSTANCE. An de N. S. 359.

LXXXVII. On le renvoye à l'armée.

Le miniſtre ne s'y oppoſa point. Il étoit venu à bout de lui faire ôter le commandement, & il ſçavoit que ſi l'expédition contre les Perſes étoit heureuſe, il lui ſeroit aiſé de faire rejaillir toute la gloire du ſuccès ſur le nouveau général; qu'au contraire ſi les ennemis étoient victorieux, il trouveroit le moyen de rendre Urſicin reſponſable de l'événement, & de le ruiner dans l'eſprit de Conſtance. Cependant Urſicin, déférant aux ordres de l'Empereur, étoit de retour à l'armée, où l'eſtime générale le dédommagea de l'autorité, qui lui avoit été ravie. Le mépris

qu'on y faiſoit de ſon rival, le vengeoit aſſez de l'injure qu'il avoit reçûë. Mais il avoit l'ame trop élevée, pour écouter les mouvemens d'une baſſe jalouſie. Il ſacrifia ſes reſſentimens à ſa patrie; & ne ſongea qu'à la ſervir utilement, en rempliſſant tous les devoirs d'un brave ſoldat, & d'un excellent capitaine. Il fortifia d'abord la ville de Niſibe, de peur que l'ennemi ne la ſurprît. Informé que les Perſes ayant trouvé l'Euphrate prodigieuſement groſſi par la fonte des neiges, tournoient vers les montagnes qui ſéparent la Méſopotamie de l'Armenie, il fit faire le dégat dans tous les lieux qu'ils devoient traverſer, afin qu'ils ne puſſent trouver ni vivres pour eux, ni fourage pour leur chevaux, & ne ceſſa de les harceler dans leur marche.

CONSTANCE. An de N.S. 359.

LXXXVIII. Succès & conduite de Sapor.

Il ne put toutefois empêcher que Sapor n'entrât dans les châteaux de Reman, & de Buſan, où les gens du pays avoient mis leurs effets à couvert; les portes lui en furent ouvertes à la premiere ſommation. Par reconnoiſſance il en traita les habi-

tans avec beaucoup d'humanité, défendit le pillage de leurs biens, & commanda sur tout à ses soldats, de ne faire aucune insulte aux vierges consacrées au culte de Dieu, selon la discipline des Chrétiens, ni de les troubler dans leurs exercices. Il vouloit effacer par cet acte de clémence, l'idée qu'on avoit de sa barbarie, & engager les peuples à reconnoître son autorité, dans l'espérance d'un traitement favorable.

CONSTANCE. An de N.S. 359.

LXXXIX. Antonin passe dans le parti des Perses.

Comme les Romains cotoyoient l'armée des Perses, les deux partis en vinrent souvent aux mains. On dit que dans une de ces rencontres, Ursicin ayant joint Antonin, lui reprocha sa trahison, & que celui-ci voulant se justifier, lui parla ainsi: » Ce sont les injustices de nos enne» mis, qui m'ont armé contre mon » souverain; j'ai cherché par la fui» te, à me mettre à l'abri de leur per» sécution. Que pouvois-je faire de » mieux, & où trouver un azile dans » ma patrie? Le peuple y est tyranniſé, » le prince est en tutelle, & tous les » gens de bien gémissent dans l'op» pression. Puisse le ciel confondre

CONSTANCE. An de N.S. 59.

» les deſſeins de l'impoſture, & faire » triompher votre vertu que j'admi- » re, & que je n'ai pas la force d'i- » miter ! Mais je prévois qu'elle ne » vous garantira pas des traits de » l'envie, & qu'il faudra tôt ou tard » que vous ſuccombiez. » En même tems il ſe retira, après lui avoir donné les plus grandes marques d'eſtime & de vénération.

XC. Stratagême d'Urſicin.

Le ſuccès de ces petits combats n'étoit pas toujours égal. Urſicin fut un ſoir enveloppé par les ennemis, & n'échappa qu'en faiſant aller à gauche un cavalier, qui portoit un fanal, pendant qu'il ſe ſauvoit à droite. Ammien, & pluſieurs autres qui ſe trouverent à cette eſcarmouche, pour ſe dérober à la pourſuite des ennemis, ſe jetterent dans Amide, ville très-forte.

XCI. Siége cruel d'Amide.

Sapor ſe préſenta peu de jours après devant cette place, pour ſonder la garniſon, réſolu de paſſer outre, ſi on ne ſe rendoit pas. Les Romains le voyant approcher, tirerent ſur lui, percerent ſon habit d'un javelot, & tuerent à ſes côtés le fils unique de Grumbaſe. Cette inſulte le fit entrer

dans une telle fureur contre les Romains, comme s'ils euſſent manqué de reſpect envers le roi des rois, & le ſeigneur des ſeigneurs, qu'il jura de ruiner cette ville de fond en comble, & ſur le champ il la fit inveſtir. On conſtruiſit avec une promptitude incroyable des tours, ſur leſquelles on dreſſa des baliſtes; on les approcha des murs, & on lança une grêle de pierres & de traits ſur les aſſiégés. Ceux-ci pour ruiner les travaux des ennemis, firent ſur eux de vigoureuſes ſorties, & éleverent ſur leurs remparts des machines, qui par leur force & leur hauteur, ſurpaſſoient celles des ennemis. Le fer des Perſes fit perir moins de monde que la peſte cauſée par l'infection des cadavres, dont les ruës étoient couvertes, & qu'on n'avoit pas le tems d'enſevelir, tant les attaques étoient vives & fréquentes. Jamais ſiége ne fut plus meurtrier, ni ſoutenu avec tant de valeur.

CONSTANCE. An de N. S. 359.

XCII. Action généreuſe de quelques Gaulois.

Il y avoit dans Amide un grand nombre de Gaulois, qui avoient autrefois ſervi ſous Magnence, & qui ſouffroient impatiemment de ſe voir

CONSTANCE. An de N.S. 359.

enfermés depuis deux mois & demi dans une ville, où la guerre, la peſte, & la famine, faiſoient d'horribles ravages. De deſſus les remparts ils appercevoient avec chagrin les ennemis, qui déſoloient les campagnes, & qui traînoient après eux une multitude de captifs de tout âge, & de tout ſéxe, dont ils voyoient la plûpart expirer de fatigue, ou ſous les coups des Barbares. Pour changer le ſort de ces miſerables & le leur, qui n'étoit pas moins affreux, ils réſolurent d'aller tuer Sapor dans ſa tente, & ils convinrent, à l'inſçû de leurs chefs, d'exécuter une entrepriſe ſi hardie. A la faveur d'une nuit obſcure, ils ſortent de la ville, s'avancent avec précaution & en ſilence, franchiſſent les retranchemens des Perſes, & ſe jettent l'épée à la main dans leur camp. Pour n'être point coupés par derriere, ils maſſacrent tous ceux qui ſe rencontrent ſur leur paſſage, la plûpart enſevelis dans le ſommeil. Cependant le bruit des épées, & les cris des mourans éveillent les plus proches. On ſonne l'allarme, on fait face.

Les Gaulois voyant l'impoſſibilité de pénétrer plus avant, ſe retirent en bon ordre, le viſage toujours tourné vers l'ennemi, & rentrent dans la ville comblés de gloire, n'ayant perdu que quatre cens des leurs. Le ſoleil levant étala aux yeux des Perſes le carnage que les ténebres leur avoient caché. Des ruiſſeaux de ſang couloient de toutes parts ; le camp étoit jonché de morts, parmi leſquels on comptoit un grand nombre de ſeigneurs. Le roi frappé de l'audace intrépide de ces braves Gaulois, & faiſant refléxion qu'au milieu de cent mille hommes, il avoit été ſur le point de perdre la vie, ne pouvoit revenir de ſon étonnement, & s'abandonnoit à une douleur mêlée de rage, qu'augmentoit encore la perte de pluſieurs de ſes proches.

CONSTANCE. An de N.S. 359.

XCIII. Priſe de la Ville.

Le déſir de venger leur trépas, & l'inſulte qu'il avoit reçûë, lui firent redoubler ſes efforts. Il attaqua plus vivement les aſſiegés, qui ſe défendirent auſſi plus vaillamment. La fureur d'une part, le déſeſpoir de l'autre, firent perir, tant du côté des Perſes, que du côté des Ro-

mains, un nombre infini de combattans. L'opiniâtre réſiſtance des aſſiegés, qui paroiſſoient infatigables, & dont le courage ſembloit croître avec le peril, fit craindre aux Perſes que le ſiége ne durât longtems. Mais un accident imprévû réveilla leurs eſpérances, & trompa celles des Romains. Leur perte vint de ce qui avoit fait juſqu'alors leur ſalut. Une machine d'une énorme grandeur qu'ils avoient élevée ſur les remparts, & d'où ils incommodoient fort les aſſiégeans, ſe renverſa tout-à-coup, & en tombant entraîna, par ſon horrible peſanteur, une partie de la muraille, dont les ruines remplirent le foſſé. A l'inſtant les Perſes pouſſerent de grands cris de joie: Sapor pour profiter de la conſternation des aſſiegés, & ne leur pas laiſſer le tems de réparer la brêche, ordonna à ſes ſoldats de monter à l'aſſaut. Les Romains qui n'avoient plus de reſſource que dans leur valeur, accoururent en foule ſur la muraille, ſe firent un rempart de leurs morts, étonnerent par leur fiere contenance les plus hardis, & renver-

CONSTANCE. An de N.S. 359.

renverſerent à leurs pieds, ceux qui oſerent les approcher. Mais les Perſes animés par l'exemple de leur roi, qui tranſporté de fureur expoſoit ſa vie, comme le dernier des ſoldats, s'emparerent des murs, culbuterent les Romains, & les pouſſerent dans la ville. Enfin la valeur déſormais inutile, céde au nombre: les aſſiegés enveloppés de toutes parts, tombent ſous les coups des aſſiégeans, qui font main baſſe ſur tout ce qui ſe préſente ſans diſtinction d'âge, ni de ſéxe. Les temples furent pillés, les maiſons abbatuës, & la ville ruinée de fond en comble.

CONSTANCE. An de N. S. 359.

La joie que Sapor reſſentit de ſa victoire, fut beaucoup diminuée par le chagrin d'avoir perdu trente mille hommes devant cette place, & d'être obligé de borner à cette ſeule expédition, les grands exploits qu'il avoit projetté de faire pendant la campagne. Il y a même beaucoup d'apparence qu'il ne ſe ſeroit pas rendu maître d'Amide, s'il eût été poſſible à Urſicin de la ſecourir. Il preſſoit chaque jour Sabinien, de lui donner des troupes, lui promet-

XCIV. Urſicin accuſé de la priſe d'Amide.

tant d'obliger le roi de Perſe à lever honteuſement le ſiége. Mais ce lâche général, qui avoit concerté avec les auteurs de ſa fortune, de s'oppoſer à la gloire d'Urſicin, dût-il en coûter à l'empire ſes plus belles provinces, répondit qu'il avoit ordre de ne point expoſer les troupes, & ſe faiſoit un plaiſir de tenir enchainée la valeur de cet illuſtre capitaine. Ainſi il eut la douleur de voir emporter, preſque ſous ſes yeux, une des plus fortes places de la Méſopotamie; & ce qui lui fut encore plus ſenſible, on lui imputa la priſe de cette ville. L'empereur, trop facile à ſe laiſſer prévenir contre ſes plus fidéles ſerviteurs, commit l'année ſuivante Arbetion & Florent, pour connoître de ce crime.

CONSTANCE. An de N.S. 359.

XCV. Il eſt condamné à l'exil.

Des juges de cour ne trouvent jamais innocent, celui qu'un miniſtre accredité trouve coupable. Cependant l'accuſation étoit ſi viſiblement fauſſe, que dans la crainte de devenir la fable publique, les commiſſaires n'oſoient condamner Urſicin. Mais il étoit difficile de l'abſoudre, ſans rejetter le crime ſur le perfide

Sabinien qu'Euſebe vouloit ſauver. On ſubſtitua l'artifice aux preuves, & à force de ruſes & de détours, on vint à bout de faire trouver Urſicin criminel, & de le faire condamner à l'exil.

CONSTANCE. An de N.S. 359.

XCVI. Succès de Julien dans les Gaules.

Tandis que Conſtance perdoit des villes, & proſcrivoit le mérite, Julien remportoit des victoires ſur les ennemis de l'état, & ſe faiſoit un plaiſir de recompenſer ceux qui ſe diſtinguoient par des actions éclatantes. Il obligea les Allemans à lui demander la paix, & il en régla les conditions. Les Pictes & les Ecoſſois faiſoient des incurſions dans le pays que les Romains poſſédoient en Angleterre; il envoya contr'eux Lupicin qui les défit, & les repouſſa juſqu'au Nord de l'iſle. C'eſt ainſi que par lui-même, ou par ſes lieutenans, ce prince étendoit l'empire, dont il devoit bientôt devenir le maître.

XCVII. Conſtance jaloux de ſes exploits.

Ses proſperités & ſa gloire réveillerent les ſoupçons de Conſtance, & lui firent enviſager les ſuccès de Julien, comme autant d'attentats ſur ſon autorité. Ses oreilles étoient fatiguées du bruit importun de ſes ex-

CONSTANCE. An de N.S. 359.

ploits, & ſes yeux ne pouvoient ſoutenir l'éclat de ſa gloire. Il ſe rappelloit les allarmes que Gallus lui avoit cauſées, & il s'imaginoit le voir revivre dans Julien, plus redoutable que ſon frere, par ſon eſprit, par ſa valeur, & ſur tout par l'affection des peuples, & des gens de guerre. Il penſa donc à ſaper les fondemens de ſa grandeur naiſſante; & pour y réuſſir il commença par lui retirer une partie de ſes troupes. La guerre contre les Perſes lui fournit un prétexte plauſible de lui faire cette propoſition, ſans qu'il pût s'en offenſer, ni entrer dans aucune défiance. Elle s'allumoit en effet de plus en plus dans l'Orient, & la négligence de l'empereur, plus occupé à déſoler l'égliſe, qu'à défendre les frontieres de l'état, laiſſoit faire à Sapor de grands & rapides progrès.

XCVIII. Progrès de Sapor en Méſopotamie.

Ce prince perſiſtant toujours dans la réſolution de conquerir la Méſopotamie, paſſa le Tygre, attaqua Singare, la prit après quelques jours d'une vigoureuſe réſiſtance, la ruina, & en fit eſclaves tous les habitans. Il tira enſuite vers Bezabde,

que quelques-uns ont auſſi appellée Phœnice, forte place ſituée ſur les bords du Tygre. Ayant ſommé la garniſon de ſe rendre à des conditions honnêtes, elle les refuſa, & ſe défendit généreuſement. Sa valeur ne la ſauva pas, & ne fit qu'irriter la colere du vainqueur. S'étant rendu maître de la place, il fit paſſer une partie des habitans au fil de l'épée, & emmena l'autre en captivité. Sapor connoiſſant l'importance de cette ville en repara les murailles, & y mit une forte garniſon. Rien ne s'oppoſant déſormais à ſa valeur, il parcourut la Méſopotamie comme en triomphe. Il ne reſtoit plus pour en achever la conquête, que de s'emparer de Verte, ville ſituée à l'extrémité de la province. Il l'aſſiégea, & fit des efforts incroyables pour l'emporter d'aſſaut; mais l'opiniâtre réſiſtance des aſſiegés le contraignit de ſe retirer, après avoir perdu beaucoup de monde, & ſuppléa aux lenteurs de Conſtance, qui, au lieu de leur donner un ſecours préſent, ſongeoit encore à le préparer.

CONSTANCE. An de N.S. 360.

XCIX. Conſtance retire les meilleures troupes de Julien.

Il envoya dans les Gaules Decen-

CONSTANCE. An de N.S. 360.

ce, secretaire d'état, pour lui amener les Bataves, avec d'autres troupes auxiliaires, & trois cens hommes choisis de tous les corps de milice, c'est-à-dire, toute l'élite des troupes de Julien, qu'il vouloit affoiblir. Les ordres furent adressés à Lupicin & à Geutin, ou Sintala, grand écuyer de Julien. Constance n'écrivit à ce prince, que pour lui dire de n'en point traverser l'exécution. Le bruit courut que Florent préfet des Gaules, toujours opposé à Julien, avoit secrettement conseillé à l'empereur de prendre ce parti.

C. Sage conduite de Julien.

Cet ordre jetta Julien dans un fâcheux embarras; il se voyoit la victime de la jalousie de Constance, s'il n'obéissoit pas: & s'il obéissoit, il regardoit la perte de sa gloire comme assurée, ne doutant pas que les Allemans ne rompissent les traités, & n'entrassent dans les Gaules, dès qu'ils les sçauroient dégarnies de soldats. Il se détermina toutefois à obéir, résolu de joindre à ce sacrifice celui de la dignité de césar, afin qu'on ne le rendît pas responsable des malheurs qu'il prévoyoit devoir

infailliblement arriver. Il repréſenta ſeulement à Decence, mais inutilement, qu'il étoit dangereux de mener en Orient des troupes auxiliaires, qui s'étoient données, à condition de ne point paſſer les Alpes; que cette infraction autoriſeroit peut-être les peuples d'au-delà du Rhin, à refuſer les ſecours ordinaires, parce qu'ils ne les accordoient jamais que pour la défenſe des Gaules. Cependant pour ſe conformer à la volonté de l'empereur, qui avoit ſouhaité que dans les affaires délicates il ne décidât rien, ſans avoir auparavant conſulté le préfet, il écrivit à Florent de le venir trouver en diligence; mais voyant que celui-ci n'arrivoit point, il ne ſongea plus qu'à faire exécuter les ordres de l'empereur. Pendant l'abſence de Lupicin, qui étoit encore en Angleterre, Decence choiſit lui-même les meilleurs ſoldats & en tira bon nombre des gardes de Julien. Ce prince affecta d'y paroître inſenſible, & donna lui-même ordre aux troupes de ſe mettre en marche.

CONSTANCE. An de N.S. 360.

CONSTANCE. An de N.S. 360. CI.

Murmures du peuple.

Alors tout retentit de cris & de gémissemens. Les uns pleuroient ceux qu'ils alloient perdre, les autres regretoient ceux dont ils ne pouvoient se séparer; ceux-là demandoient, qui les défendroit désormais contre leurs ennemis; ceux-ci s'écrioient, qu'on les chassoit de leur patrie, sans espérance de retour; qu'il étoit inhumain de les arracher à leurs femmes & à leurs enfans, pour la conservation desquels ils avoient tant de fois exposé leur vie dans les combats; que ces chers gages de leur tendresse restés sans secours, deviendroient bien-tôt la proïe des ennemis; qu'on les reléguoit, comme des crimimels, aux extrémités du monde, pour les y faire périr; que quand même ils seroient assez heureux pour échapper au fer des Perses, jamais ils ne pourroient soûtenir les fatigues d'un si long & si pénible voyage; que ce n'étoit pas la recompense qu'ils auroient dû esperer de leurs services. A ces plaintes ils joignoient des invectives contre l'Empereur. Julien voulant calmer les esprits, & faire cesser les murmures, ordonna qu'ils emmeneroient leurs

familles, & qu'on leur fourniroit des voitures.

Constance. An de N.S. 360.

Cette émotion fit croire à Décence qu'il étoit à propos de hâter le départ de l'Armée. Mais il l'augmenta contre ſes intentions, par la faute qu'il fit de permettre que les troupes vinſſent ſaluer Julien à Paris, où il faiſoit ſon ſéjour; dans la crainte que ſi on leur refuſoit cette grace, elles ne ſe mutinaſſent. Julien alla les recevoir hors de la Ville, ſuivant la coutume, & s'étant aſſis ſur ſon tribunal, il les exhorta à s'en aller avec joie trouver l'Empereur. Le peuple au contraire, qui étoit accouru en foule, & qui fondoit en larmes, conjuroit de ſon côté les Soldats, de ne point abandonner un païs que leur valeur avoit conſervé. Ceux-ci témoignoient par leur contenance une forte envie de demeurer; mais Julien prenant un ton d'autorité, leur déclara qu'il ne s'agiſſoit pas de délibérer ſur une choſe decidée par l'Empereur, & qu'il falloit ſans differer ſe rendre où ſes ordres les apelloient; qu'il ne leur avoit point apris à obſerver ſi religieuſement les loix de la

C II. Julien veut les apaiſer.

discipline militaire, pour qu'ils les violassent dans une occasion si importante. Il leur rapella le souvenir des belles actions qu'ils avoient faites, mêlant à ce récit ses propres loüanges, mais avec beaucoup d'art & de retenuë. Il finit par leur témoigner combien il étoit fâché de se séparer des compagnons de ses victoires; mais qu'il s'en consoloit par la pensée qu'ils alloient combattre sous les yeux de l'Empereur qui recompenseroit leurs services; qu'après avoir rendu leur nom redoutable dans les Gaules, ils alloient signaler leur courage dans des contrées, où ils amasseroient des richesses. Ensuite il rentra dans la Ville accompagné des principaux Officiers qu'il avoit invités à diner avec lui. Après les avoir magnifiquement traités, il les combla de caresses, & les congédia en leur faisant les offres les plus obligeantes. Les Officiers touchés de regret de quitter leur païs, parurent plus fâchés encore de s'éloigner d'un Prince, auquel ils étoient très-attachés.

CONSTANCE. An de N.S. 360.

Tout fut tranquille jusqu'à l'entrée

de la nuit, que les ſoldats animés par leurs chefs, s'aſſemblerent autour du Palais, & proclamerent Julien Auguſte. Le Prince parut irrité de cette entrepriſe, & fit fermer les portes. Mais le lendemain, dès qu'il fut jour, les ſoldats les enfoncerent, & l'obligerent de ſortir. Comme il étoit bien aiſe de ſonder leurs diſpoſitions, il leur promit qu'ils ne ſortiroient pas des Gaules, s'engageant à leur obtenir cette grace de l'Empereur. Alors les ſoldats, ſoit par crainte d'être punis comme rebelles, ſoit par amour pour leur chef, renouvellerent leurs inſtances, & le menacerent de le tüer, s'il n'acceptoit la ſuprême puiſſance. Julien fut donc ſalué empereur, & élevé ſur un bouclier. Pendant le tems de la proclamation, un officier nommé Maur, détachant ſon collier d'or enrichi de pierreries, le mit ſur la tête du Prince pour lui ſervir de diadême. Après cette cérémonie, Julien ſe retira dans ſon apartement, incertain s'il ſe déclareroit ſur la foi d'une multitude toujours inconſtante & volage. Mais il ne balança plus, lorſque le lendemain, ſur le bruit qui s'étoit

CONSTANCE. An de N.S. 360.

CIII. Julien proclamé Auguſte à Paris.

répandu de sa mort, il vit accourir à son palais les soldats allarmés, qui se livrerent à des transports de joie, en le trouvant plein de vie, & revêtu de la pourpre imperiale.

CONSTANCE. An de N.S. 360.

CIV. Adresse avec laquelle Julien parle aux Soldats.

Sintala, qui avoit déja pris les devans avec quelques troupes, sçut ce qui se passoit à Paris, & revint sur ses pas. Julien ayant assemblé tous ses soldats dans la plaine destinée aux exercices militaires, monta sur un trône superbement paré, se montra à leurs yeux dans tout l'éclat de la majesté imperiale, & prononça un discours digne de son esprit & de sa valeur. Il commença par les remercier de l'honneur qu'ils venoient de lui déferer, insinuant avec adresse que les actions des vaillans hommes ne pouvant être ensevelies dans l'oubli, ils devoient songer au jugement que la posterité porteroit de la démarche qu'ils venoient de faire; qu'elle passeroit pour un acte de justice & de courage, s'ils maintenoient sur le trône un prince qu'ils avoient cru digne de leur commander; mais que s'ils cessoient de le soutenir, ils ne seroient plus regardés que comme

des rebelles & des ſéditieux. Il ajouta que pour lui, il croiroit faire un crime de douter de leur zele & de leur fidélité ; qu'il étoit perſuadé qu'ils défendroient ſon élection aux dépens de leur propre vie : que de ſon côté il n'oublieroit rien pour juſtifier leur choix. En même tems il les prit à témoins, que dans tous les combats ils l'avoient toujours vu marcher à leur tête, partageant avec eux les perils & les fatigues ; & il les pria de ſe rapeller ſa ſobrieté, ſon activité, ſa vigilance, ſa prévoyance, & ſon intrépidité. Mais pour les flater plus agréablement, il les aſſocia à ſes victoires, & leur dit qu'il étoit redevable de ſes ſuccès à leur valeur ; qu'il ſe reſſouvenoit avec plaiſir que dans le fort de l'hiver, lorſque les autres mettent bas les armes, ils avoient vaincu les Allemans ; qu'il n'oublieroit jamais, & qu'eux-mêmes ne devoient jamais oublier, la journée de Strasbourg, qui avoit décidé de la liberté des Gaules, & immortaliſé leur courage par la défaite entiere de ce nombre infini de barbares, dont les uns avoient péri ſous leurs coups, & les autres

Constance. An de N.S. 360.

croyant sauver leur vie en se dérobant à l'épée des Romains, avoient trouvé la mort dans les eaux du Rhin. Il ajouta qu'il répondroit à l'attente de tant de braves gens, & qu'il s'engageoit à gouverner avec équité & avec moderation; ne voulant pas qu'on pût lui reprocher que sous son regne la valeur demeurât sans recompense, & que l'ambition ou la flaterie recuëillissent le prix dû au seul mérite.

CONSTANCE. An de N.S. 360.

Ce discours fit une agréable impression sur les soldats, qui se flatoient que leurs services ne seroient plus sans recompense, & qui se promettoient de grands avantages d'un regne fondé sur la justice.

CV. Il écrit à l'Empereur.

Julien voulant prévenir les raports désavantageux qu'on pourroit faire à Constance, lui envoya Euthere son grand chambellan, & Pentade son maître des offices, pour lui remettre une lettre de sa part, où il ne prenoit que la qualité de césar, & où, après l'avoir informé du danger éminent qu'il avoit couru, en voulant exécuter ses ordres, & de la diligence dont il avoit usé en cette occasion; il lui mandoit que les soldats, par

eſtime pour ſa perſonne, ou plûtôt par le regret de quitter leur patrie, l'avoient forcé d'accepter le titre d'Auguſte, le menaçant de la mort, s'il le refuſoit; qu'il n'auroit pas balancé à ſacrifier ſa vie, ſi elle avoit pû être utile à ſon ſervice; mais que ſur les proteſtations qu'on lui avoit faites, qu'à ſon refus un autre ſeroit élevé à cette dignité, dans la crainte que l'autorité ne paſſât dans de plus indignes mains, il avoit cru devoir ſe prêter aux deſirs de l'armée. Il lui proteſtoit qu'il n'abuſeroit jamais du pouvoir qu'on lui avoit déferé; qu'il l'employeroit au contraire à faire reſpecter ſes ordres; qu'il le prioit cependant de pardonner un crime que la neceſſité ſeule avoit fait commettre; que les ſoldats avoient été effrayés à la vuë du danger où ils auroient laiſſé leur patrie, s'ils l'euſſent abandonnée; qu'il l'aſſuroit que la Gaule, loin d'être en état d'envoyer des troupes dans des pays étrangers, auroit beſoin elle-même de ſecours, étant continuellement expoſée aux invaſions des barbares; qu'au reſte il lui répondoit de l'obéiſſance de ſon ar-

CONSTANCE. An de N.S. 360.

mée, & qu'il n'auroit jamais ni chef ni ſoldats plus ſoumis. Il le conjuroit enſuite de lui confirmer le titre d'Auguſte, ne voulant le tenir que de lui ſeul, en qui il reconnoiſſoit que réſidoit la ſuprême puiſſance ; & pour premiere marque de ſes hommages, il le prioit de lui donner un préfet du prétoire, ſe réſervant toutefois le droit de nommer les autres officiers. Il finiſſoit en lui demandant avec inſtance ſon amitié, & lui faiſant entendre que de la bonne intelligence qui regneroit entre eux, dépendroient le repos & la félicité de l'empire.

CONSTANCE. An de N.S. 360.

CVI. Colere de Conſtance.

Conſtance reçut ces lettres à Céſarée en Capadoce, comme il conduiſoit ſon armée contre les Perſes. Aprés les avoir luës, il entra dans une ſi furieuſe colere, que les députés apréhenderent pour leur vie. Il les traita très-durement, les chaſſa de ſa préſence, avec ordre de ne jamais paroître devant lui, & les renvoya ſans réponſe. Il délibera enſuite s'il devoit continuer ſa marche, ou retourner ſur ſes pas, pour châtier les rebelles ; mais ſe flatant que ſa bonne fortune, qui l'avoit garenti des entrepriſes

trepriſes de Magnence & de Gallus, le delivreroit de ſon nouveau rival, il perſiſta dans ſon premier deſſein. Cependant il dépêcha au Prince le queſteur Léonas, avec des lettres menaçantes.

Constance. An de N. S. 360

CVII. Julien confirmé Empereur.

Julien qui étoit encore à Paris, fit un bon accuëil à Léonas ; mais il ne voulut pas qu'il lui remît en particulier ſes dépêches. Il aſſembla ſes troupes, monta ſur ſon trône, & commanda qu'on lui preſentât les lettres de l'empereur, & qu'on en fît la lecture à haute voix en préſence de l'Armée. Elle les écouta d'abord aſſez paiſiblement ; mais quand on vint à l'endroit où l'Empereur caſſant le decret de l'élection de Julien, lui conſeilloit de s'humilier & de ſe contenter de la dignité de céſar, s'il vouloit obtenir ſon pardon & celui de ſes amis, il s'éleva un grand bruit mêlé d'imprécations. Julien ayant fait faire ſilence, répondit au député, qu'il nétoit plus maître de ſon ſort ; que comme il lui avoit été impoſſible d'empêcher qu'on ne le proclamât empereur, l'honneur & l'intérêt de ſes amis ne lui permettoient

CONSTANCE. An de N.S. 360.

pas auſſi de ſe démettre de l'empire, puiſqu'il ne le pourroit faire, ſans les expoſer au reſſentiment de Conſtance; à moins que ceux qui le lui avoient déferé, ne conſentiſſent à ſa démiſſion. Les ſoldats charmés de cette réponſe, lui confirmérent le titre d'Auguſte par de grandes acclamations, ſoûtenant que nulle autorité ne pouvoit annuller ce que le peuple & l'armée avoient décidé de concert. Julien refuſa tous les officiers nommés par l'empereur, excepté Nebride préfet du prétoire; il écrivit enſuite à Conſtance, avec toute la fierté d'un collegue offenſé. La lettre, au rapport de Zonare, étoit pleine de reproches, & de menaces; & comme l'empereur lui avoit rappellé le ſouvenir des ſoins qu'il avoit pris de ſon enfance, l'ayant toujours traité comme ſon propre fils; Julien lui repliquoit, qu'il avoit mauvaiſe grace de reprocher un pareil bienfait, dont il n'auroit jamais eu beſoin, ſi lui-même ne l'avoit rendu orphelin, en faiſant inhumainement perir ſon pere & ſes parens, dont, ajoûtoit-il, je ſçau-

tai venger la mort, ſi vous m'obligez de vous faire la guerre.

CONSTANCE. An de N.S. 360.

Les deux princes ſe députerent encore pluſieurs fois l'un à l'autre, mais toujours inutilement. Conſtance même, ſi l'on en croit quelques hiſtoriens, bien loin de ſe relâcher ſur la ſatisfaction qu'il exigeoit de Julien, lui manda de renoncer, ſans délai, au titre d'Auguſte, & à celui de céſar; trop heureux qu'il voulût bien à ce prix, lui laiſſer la vie. Julien, qui le ſçavoit trop occupé dans l'Orient pour craindre de l'avoir ſitôt ſur les bras, & qui peut-être ne redoutoit gueres ſon courage, ne ſongeoit qu'à tenir ſes ſoldats en haleine, & qu'à donner un nouveau luſtre à ſa gloire par de nouvelles conquêtes. Il paſſa le Rhin, ſurprit les François ſurnommés Attuariens, & les défit. Cette nation inquiéte & courageuſe qui habitoit le pays de Cléves, infeſtoit par de fréquentes incurſions, les extrémités des Gaules. Julien força ces peuples à lui demander la paix, aux conditions qu'il voudroit bien leur impoſer. Après cette expédition, qui dura trois

CIX. Julien ſe fortifie.

mois, il visita, & fit fortifier toutes les places, le long du Rhin jusqu'à Bâle. Il se saisit de quelques-unes, dont les Barbares étoient encore maîtres ; de sorte qu'il ne leur en resta plus dans les Gaules. Au retour de la campagne, Julien vint à Besançon, dont il fait la description dans une lettre. De-là il se rendit à Vienne, où il passa une partie de l'hiver, occupé à faire représenter de magnifiques jeux, pour célébrer la cinquiéme année de son élection à la dignité de césar. Vers ce même tems Héléne sa femme mourut, sans lui laisser d'enfans: son corps fut porté à Rome, & inhumé près de celui de Constantine sa sœur.

CONSTANCE. An de N.S 360.

CX. Mort d'Eusebie protectrice de l'Arianisme.

Eusebie sa protectrice ne lui survécut pas long-tems, elle mourut durant le séjour de Constance à Antioche. Cette impératrice, dont nous avons déjà tracé le portrait, avoit toutes les qualités qui font les grandes princesses. Mais elle ne put défendre son cœur contre les atteintes de la jalousie, & encore moins résister aux charmes dangereux de la nouveauté. Elle prêta l'oreille aux dis-

cours séducteurs des partisans d'Arius. Protectrice de l'Arianisme, elle employa le crédit, les caresses, les menaces, pour grossir le nombre des sectaires, & pour donner cours à leur doctrine. Cette princesse se servit habilement du pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit de son mari, dont elle étoit tendrement aimée, pour l'engager à donner toute sa confiance aux Ariens, & à les honorer de sa protection. L'Arianisme armé de l'autorité impériale fit par tout triompher ses dogmes, & se répandit, comme une flamme, dans toutes les provinces de l'Orient & de l'Occident, & même bien loin au-delà de leurs frontieres, portant en tous lieux la désolation, & faisant d'horribles ravages. Il est nécessaire de décrire en peu de mots, les troubles dont l'eglise fut alors agitée, afin qu'on puisse connoître combien les suites de cette protection lui furent funestes.

CONSTANCE. An de N. S. 360.

CXI. Naissance & progrès de l'Arianisme.

Sous le regne de Constantin le grand, la religion, à l'ombre du trône, goûtoit les douceurs de cette heureuse paix, que ce prince lui avoit procurée par sa conversion, &

CONSTANCE. An de N.S. 360.

par ſes victoires. Elle contemploit avec joie les trophées qu'il lui avoit érigés ſur les ruines de l'idolatrie, & voyoit chaque jour ſon culte devenir plus floriſſant. Elle avoit des partiſans dans la Perſe, l'Arménie, la Georgie, l'Iberie, & dans preſque toutes les parties du monde. Tranſportée dans les Indes, elle y avoit des égliſes, un Evêque & un grand nombre de fidéles. L'égliſe vit tout-à-coup naître dans ſon ſein une eſpéce de guerre civile. Le prêtre Arius alluma le flambeau de cette guerre, & ſa doctrine ayant été ſolemnellement proſcrite par les peres du concile de Nicée, il n'en devint que plus furieux. Quelques évêques qui avoient ſouſcrit à la condamnation de cet héréſiarque, pour ne pas déplaire à Conſtantin, qui vouloit une profeſſion de foi unanime, ne laiſſerent pas de favoriſer ſous main, l'erreur dont ils étoient infectés. Maîtres de l'eſprit du prince, ils ſçurent l'accoûtumer peu à peu à regarder le dogme de la conſubſtantialité du Verbe, comme une queſtion ſubtile, ou de pure curioſité, & le portérent

à perſécuter ſes défenſeurs, en les lui peignant comme des eſprits ſéditieux, ennemis de ſa perſonne & de l'empire. Toutesfois, tant qu'il vêcut, l'héreſie n'oſa ſe montrer à découvert; mais ſous le regne de Conſtance, elle marcha tête levée. Les Eunuques Ariens, qui gouvernoient l'empereur, & qui étoient gouvernés eux-mêmes par les chefs du parti Arien, mirent tout en uſage pour le faire triompher. Ce torrent, auquel les puiſſances ſpirituelles n'oppoſerent d'abord que de foibles digues, inonda la face de la terre; & l'univers fut ſurpris de ſe trouver Arien, ſuivant l'expreſſion énergique de S. Jerôme. Les hérétiques & les orthodoxes, ſéduits par les apparences d'une fauſſe paix, ſe réunirent enſemble pour fortifier un parti, qui par le nombre & par le rang de ſes membres, fit douter s'il n'étoit pas celui de l'égliſe. Un grand nombre d'évêques ſouſcrivit à l'erreur. L'égliſe vit ſe déclarer contre elle, non ſeulement pluſieurs prélats ignorans, & ceux qui ſont toujours prêts à ſuivre l'impreſſion des tems & de la faveur,

CONSTANCE. An de N.S. 360.

CONSTANCE. An de N. S. 360.

mais encore quelques évêques éminens en vertu & en ſageſſe, que les ménaces avoient d'abord trouvés intrépides. Le pape Libere cédant aux ennuis de l'exil, & aux ménaces de la mort, adopta l'erreur en quelque ſorte, en ſouſcrivant à la condamnation de S. Athanaſe. S. Hilaire de Poitiers, & tous les Evêques d'Occident qui étoient orthodoxes, le regarderent alors, comme un apoſtat; mais il ſe releva enſuite de cette chûte avec honneur, & témoigna beaucoup de zéle pour la doctrine catholique. Au milieu de cette tempête, Athanaſe demeura immobile comme un rocher expoſé à la fureur des vents & des flots, dont il ſoutint tous les efforts, ſans en être ébranlé. Il affermit par ſes écrits la foi chancelante des fidéles, & raſſura, par ſon exemple quelques paſteurs orthodoxes, qui perſeverérent comme lui dans la foi de Nicée, & qui, pour prix de leur zéle, furent chaſſés de leur ſiége.

Cependant l'autorité de l'empereur devint l'inſtrument de la plus cruelle perſécution. Les promeſſes, les

les menaces, les recompenſes, les ſupplices furent employés, ou pour intimider les foibles, ou pour gagner les ames ambitieuſes & intéreſſées, tandis que l'éxil & la mort étoient le prix du courage évangélique. Les dignités eccléſiaſtiques étoient conférées à des hommes qui n'avoient d'autre mérite, que d'être opiniâtrément attachés aux dogmes d'Arius : elles étoient même ſouvent la recompenſe d'un vil & mépriſable délateur. Les conciles, ſi utiles pour terminer les queſtions qui appartiennent à la foi, devinrent des aſſemblées politiques; des magiſtrats en régloient les déciſions; ce qu'un concile avoit décidé, l'autre le condamnoit. On s'excommunioit reciproquement; on imaginoit tous les jours de nouvelles formules de foi ambiguës, dont on exigeoit tyraniquement la ſouſcription. On éxiloit les uns, on empriſonnoit les autres, quelques-uns mêmes expiroient dans les tourmens. Mais au milieu de cette déſolation, l'égliſe ſe conſoloit par la fermeté d'Athanaſe, & par le grand nombre des évêques d'Occi-

CONSTANCE. An de N.S. 360.

dent, & sur tout des Gaules, qui lui demeurerent fidélement unis.

CONSTANCE. An de N.S. 360.

Julien n'étoit pas encore coupable de ces désordres. Livré aux plaisirs, dont il paroissoit s'occuper à Vienne, il déliberoit en lui-même si la prudence demandoit qu'il tâchât de fléchir l'empereur, & de l'engager par ses soûmissions à souffrir qu'il partageât avec lui l'autorité souveraine, ou s'il devoit en venir à une rupture ouverte. D'un côté il ne pouvoit compter sur une réconciliation sincere, après la perfidie dont ce prince avoit usé envers Gallus; de l'autre il redoutoit le bonheur de Constance, qui avoit toujours été heureux dans les guerres civiles. D'ailleurs il appréhendoit qu'on ne lui reprochât de tourner contre son souverain, & son parent, des armes qu'il lui avoit mises en main, & de s'armer contre lui de ses propres bienfaits. Il conclut qu'il s'étoit engagé trop avant pour reculer, & qu'il falloit, ou mourir, ou regner. Julien envisageant l'incertitude des armes, crut que la trahison le déferoit plus surement & plus promptement, de

CXII. Julien se détermine à faire empoisonner Constance.

ſon rival. Pour cet effet il ſuborna un officier de Conſtance, & l'engagea à l'empoiſonner. Afin de préparer les eſprits à cette nouvelle, il publioit que le ciel, qui s'intéreſſoit à ſon élevation, lui avoit annoncé par des préſages non équivoques, la mort prochaine de Conſtance. A ce crime il en joignit un autre.

CONSTANCE. An de N.S. 360.

CXIII. Il exerce alternativement la religion chrétienne & l'idolatrie.

Pour gagner l'affection de ſes ſoldats, dont la plus grande partie étoit catholique, il profeſſa extérieurement le chriſtianiſme qu'il avoit abjuré dans le fonds du cœur, & il aſſiſta aux divins myſteres, le jour de l'Epiphanie. Mais pour ménager les idolâtres, dès la nuit ſuivante, il offrit des ſacrifices aux faux Dieux dans ſon palais, faiſant ainſi ſervir tour à tour à ſon ambition l'impieté & la religion.

CXIV. Il défait les Allemans.

Son départ pour l'Orient fut differé par la révolte des Allemans, qui ſous la conduite de Vadomaire leur roi, étoient entrés dans la Rhetie, appellée aujourd'hui le païs des Griſons, où ils avoient fait de grands ravages. Des lettres interceptées convainquirent Julien que Conſtance a-

CONSTANCE. An de N.S. 360.

voit engagé ces Barbares à se soulever, afin qu'il ne pût rien entreprendre à son préjudice, tandis qu'il seroit occupé à les réduire. Julien, résolu de s'en venger, voulut auparavant châtier les rébelles. Il envoya contr'eux le comte Libinon un de ses généraux, qui y périt avec les troupes qu'il commandoit, pour s'être exposé imprudemment. Irrité de cette perte, il passa le Rhin, surprit les Allemans, les mit en déroute, & les obligea de lui demander la paix, qu'il leur accorda, après leur avoir fait rendre tout le butin qu'ils avoient fait sur les terres de l'empire. Avant de les attaquer, il avoit fait enlever dans un festin Vadomaire, contre lequel il étoit très-irrité pour des lettres qu'il avoit écrites à Constance, & qu'on avoit surprises, où il parloit du nouvel Auguste en des termes outrageans. Il lui accorda néanmoins la vie, & se contenta de le reléguer dans le fonds de l'Espagne. Julien n'ayant plus rien à craindre de la part des Allemans, & ayant pourvû à la sûreté de ses frontieres, ne songea plus qu'à marcher contre son ennemi.

Sur le point de partir, il ſacrifia à Bellone déeſſe de la guerre, pour ſe la rendre favorable; & ayant aſſemblé ſes ſoldats, il leur fit un récit pompeux des exploits par leſquels il s'étoit ſignalé, depuis qu'il étoit à leur tête. Il leur rappella qu'il étoit preſque toujours ſorti victorieux des combats livrés aux Allemans & aux François; qu'il avoit enchaîné la valeur inquiéte des uns, & dompté l'intrépide férocité des autres; que les Gaules qui, à ſon arrivée, offroient par tout l'image de la plus affreuſe déſolation, étoient actuellement tranquiles & floriſſantes. Il ajoûta que ces exploits n'étoient que le prélude des conquêtes qu'il ſe promettoit; & que quand il ſeroit maître abſolu, il eſpéroit exécuter des projets plus dignes de ſon courage, & plus propres à les enrichir, & à les combler de gloire; que c'étoit à eux à ne pas laiſſer leur ouvrage imparfait, & à lui aſſurer la poſſeſſion de la couronne qu'il en avoit reçûë. « Chers » compagnons de mes victoires, a- » joûta-t'il, ſervez ma vengence; » hâtons-nous de prévenir notre en-

Constance. An de N.S. 360.

CXV. Il exhorte les ſoldats à lui être fidéles.

CONSTANCE. An de N.S. 360

» nemi, avançons-nous du moins
» juſqu'à la Dace ; les chemins nous
» ſont ouverts ; les villes ſont la plû-
» part dégarnies d'armes & de ſol-
» dats ; rien ne pourra retarder notre
» marche. Là nous prendrons con-
» ſeil des conjonctures. Ou mon ri-
» val effrayé de notre approche, me
» cédera volontairement la portion
» de l'empire que vos ſuffrages m'ont
» accordée ; ou s'il s'obſtine à me la
» diſputer, je ferai voir ſur le champ
» de bataille, qui de lui, ou de moi,
» la mérite mieux. Penſez que ce
» n'eſt pas un pays ennemi par où
» nous allons paſſer. Jaloux de votre
» propre gloire, & de la réputation
» que votre général s'eſt acquiſe par
» ſa modération, gardez-vous de fai-
» re aucun dégât ſur votre route. Si
» je ſuis aſſez heureux pour me voir
» un jour affermi ſur le trône, où vous
» venez de me placer, comptez qu'a-
» vec moi j'y ferai regner la bonne
» foi, la candeur, la vigilance, la
» juſtice, & que j'en écarterai la fla-
» terie, la diſſimulation, la ruſe &
» l'indolence. Vertueux juſqu'ici, je
» veux toujours l'être, & je ne m'oc-

» cuperai uniquement que de votre
» bonheur. S'il faut que je m'y en-
» gage par ſerment, je le fais, & je
» ſouhaite vous voir liés par des
» nœuds auſſi inviolables.

CONSTANCE. An de N.S. 360.

Auſſitôt toute l'armée donna de grandes marques de joie par ſes acclamations, & par le bruit des boucliers, que les ſoldats frappérent les uns contre les autres, appellant Julien eſprit ſublime, grand capitaine, vainqueur des nations & des rois. Ils firent tous le ſerment ſolemnel, en ſon nom, & approchant leurs épées de leurs têtes, ils jurerent qu'ils donneroient leurs vies pour ſon ſervice, ſi la néceſſité le demandoit. Les officiers, & ceux qui étoient auprès du prince, en firent de même. Le ſeul Nebridius refuſa de prêter ſerment, s'excuſant ſur les grandes obligations qu'il avoit à Conſtance, qui ne lui permettoient pas de ſe déclarer contre lui. Julien le renvoya avec une eſcorte, & mit à ſa place Salluſte, qu'il laiſſa dans les Gaules, pour y commander en ſon abſence.

CXVI. Tous le jurent, excepté Nebridius.

An de N.S. 361.

CXVII. Julien ſe déclare pour l'idolatrie.

Se croyant aſſuré du cœur de ſes ſoldats, il laiſſa tomber le maſque,

CONSTANCE. An de N.S. 361.

renonça publiquement au chriſtianiſme, ſe montra zélé obſervateur des cérémonies payennes, & ſelon la coûtume de ſes prédéceſſeurs idolâtres, il prit le titre de grand pontife.

CXVIII. Il ſe met en marche.

Pour avancer la marche de ſes troupes, il les partagea en pluſieurs corps, à qui il fit prendre differentes routes, afin qu'elles trouvaſſent plus aiſément dequoi ſubſiſter, & que jettant la terreur en pluſieurs endroits, elles paruſſent plus nombreuſes. Le ſeul bruit de ſa marche ſema par tout l'épouvante. Taurus préfet d'Italie, s'enfuit vers Conſtance; & paſſant par l'Illyrie, il communiqua ſa frayeur à Florent préfet de cette province, qui devint le compagnon de ſa fuite. Ainſi Julien, ſans répandre de ſang, ſe trouva maître de l'Italie, & de la Sicile, où il envoya des troupes pour paſſer en Afrique, ſi la conjoncture des tems le demandoit.

CXIX. Ses progrès.

Ce prince étoit parti de Bâle, à la tête de trois mille hommes, marchant par des détroits, & des chemins détournés, de peur de rencontrer quelques partis d'ennemis, il gagna les bords du Danube qu'il cô-

toya, partie sur les terres de l'empire, partie sur celles des Barbares; se mettant quelquefois sur le fleuve, & s'ouvrant partout un passage, plus souvent par la ruse que par la force. Il fit une si grande diligence, qu'après dix ou onze jours de marche, il arriva près de Sirmich. Comme il avoit des intelligences dans la ville, il envoya pendant la nuit arrêter le général Lucilien, qui y commandoit, & qui songeoit encore à assembler des troupes. Il entra triomphant dans cette capitale de l'Illyrie, où il avoit donné ordre à ses troupes de se rendre. Des commencemens si heureux annonçoient au prince une suite de prospérités. Plusieurs villes, à l'exemple de Sirmich, se soûmirent à sa puissance. Il s'empara du pas de Sucque, poste important, situé entre les monts Hemus & Rhodope, & laissa Nevite avec un détachement considérable, pour le garder. C'étoit une porte assurée pour pénétrer dans la Thrace quand il lui plairoit, & il y seroit entré dès l'heure même, s'il avoit eu des troupes suffisantes pour s'en emparer. Il revint

CONSTANCE. An de N.S. 361.

sur ses pas, & s'arrêta à Naïsse, où il semble être demeuré jusqu'au mois de Novembre de cette année, occupé à assembler des soldats de toutes parts.

CONSTANCE. An de N.S. 361.

CXX. Douceur affectée de sa conduite.

Mais il s'appliquoit sur tout à gagner l'affection de ses nouveaux sujets, en leur faisant goûter la douceur de son gouvernement. Il réprimoit l'insolence du soldat, diminuoit les impôts, accordoit aux villes des privileges, & faisoit regner le repos & l'abondance dans toutes les provinces soûmises à son empire. Les peuples, empressés de devenir ses sujets, se hâtoient de lui envoyer des députés, pour l'assurer de leur obéissance. Rome fut soulagée par ses soins. Les bleds qu'on devoit y transporter de l'Afrique ayant été arrêtés, on ne tarda guéres à y éprouver les rigueurs de la famine; mais elle ne ressentit ses maux, qu'autant de tems qu'il en falut pour instruire Julien de l'extrémité où elle étoit réduite. Ce prince donna de si bons ordres, qu'en peu de tems elle fut abondamment pourvûë de vivres & de grains. Ce bienfait n'empêcha pas

que le peuple ne reçut très-mal une lettre pleine d'invectives, que Julien avoit écrite contre le gouvernement de Conſtance, avec lequel il n'eſpéroit plus pouvoir ſe réconcilier. Cette lettre néanmoins ne fit preſque aucun tort à ſes affaires, parce que les orthodoxes haïſſoient Conſtance, qui les perſécutoit, pour leur faire embraſſer l'Arianiſme ; & que les payens ſouhaitoient avoir un empereur, qui relevât les autels de leurs Dieux.

CONSTANCE. An de N.S. 361.

Cependant Julien, qui croyoit n'avoir point laiſſé d'ennemis derriere lui, apprit tout-à-coup que Nigrinus, tribun de cavalerie, avoit fait entrer dans Aquilée deux légions & une cohorte de gens de trait, & qu'il s'en étoit emparé au nom de Conſtance, pour lequel il ſe flattoit de la conſerver, comptant beaucoup ſur l'affection des habitans. Julien ſçachant combien il lui importoit d'être maître de cette place, fit avancer des troupes pour l'aſſiéger. On l'inveſtit de toutes parts, & on la preſſa vivement. Mais les aſſiégés ſe défendirent avec tant de cou-

rage, qu'il fut impoſſible de les forcer. La mort ſeule de Conſtance lui en ouvrit les portes, & lui épargna en même tems bien des crimes, qu'il lui auroit falu commettre pour ſatisfaire ſon ambition.

CONSTANCE. An de N S. 361.

CXXI. Embarras & précautions de Conſtance.

Conſtance avoit paſſé l'hiver à Antioche, occupé à célébrer ſes nôces avec Maxima Fauſtina, dont la naiſſance eſt inconnuë, & qui peut-être ne dut qu'à ſes charmes le rang ſuprême où elle fut élevée. Informé que Sapor, à la tête d'une formidable armée, marchoit vers ſes frontieres, il paſſa l'Euphrate, & s'avança juſqu'à Edeſſe, d'où il envoya ſes généraux Arbetion & Agilon, ſur les bords du Tigre, pour en défendre le paſſage à l'ennemi, avec défenſe de rien entreprendre, ni de hazarder les troupes qu'il vouloit conſerver pour châtier Julien, dont la révolte excitoit ſon inquiétude & ſon reſſentiment. Ses allarmes augmentérent, lorſqu'un avis trop certain lui apprit que ſon rival étoit déjà maître de l'Illyrie, & du pas de Succques. Sapor de ſon côté ne paroiſſoit point, & l'on ne pouvoit deviner les

motifs de ſon retardement. Conſtance appréhendoit d'avoir en même tems deux ennemis à combattre; il ſentit renaître ſes eſpérances lorſqu'il vit Sapor rentrer dans ſes états. Il détacha ſur le champ une partie de ſon armée, ſous le commandement d'Arbetion & de Gomohaire, pour ſecourir la Thrace, que Julien menaçoit d'envahir. Quelque tems auparavant, il avoit envoyé Gaudence en Afrique, pour en fermer l'entrée à l'ennemi, qui ne put jamais y pénétrer, tant que ce brave officier put la défendre ſans ſe rendre criminel.

CONSTANCE. An de N.S. 361.

CXXII. L'Empereur anime les troupes contre Julien.

Conſtance, après avoir laiſſé les garniſons ordinaires dans la Méſopotamie, ſe rendit à Hieraple, où étoit le gros de l'armée à qui il avoit fait prendre les devants. Auſſitôt qu'il fut arrivé, il aſſembla ſes troupes, & croyant devoir les animer à ſervir ſa vengence contre un ſujet perfide, il leur parla ainſi: » Depuis le jour que je ſuis monté ſur » le trône, j'ai mis tous mes ſoins à » gouverner avec équité; j'ai tou» jours regardé la bonté comme la

CONSTANCE. An de N.S. 361.

» premiere vertu d'un monarque ;
» perſuadé qu'il doit être moins le
» maître, que le pere de ſes peuples.
» J'ai fait du bien avec plaiſir, & du
» mal avec répugnance. Mais aujour-
» d'hui je me vois forcé de m'accu-
» ſer en leur préſence d'avoir outré
» la douceur, puiſque mon trop
» grand empreſſement à faire des heu-
» reux n'a preſque jamais fait que
» des ingrats. En élevant Gallus à la
» dignité de Céſar ; j'avois cru me
» donner un collégue, qui de con-
» cert avec moi travailleroit au bon-
» heur de l'empire ; mais ce perfide
» abuſant du pouvoir que je lui avois
» donné, forma des complots, &
» remplit l'Orient de tant de for-
» faits, que je fus contraint d'en ti-
» rer une vengence proportionnée.
» Ma juſtice n'a pas confondu l'inno-
» cent avec le coupable. Continuant
» à donner des preuves de ma ten-
» dreſſe à ſa famille, j'ai déferé le mê-
» me honneur à Julien, qui fier de
» quelques avantages remportés ſur
» des Barbares peu aguerris, & mé-
» content de la part que je lui don-
» nois au gouvernement, aſpire à la

« ſouveraine puiſſance, & vient ar-
» mé de mes propres bienfaits, pour
» me ravir l'empire & la vie. Mais
» j'eſpere que le ciel combattra en
» ma faveur, & que tournant contre
» les rébelles leurs propres armes, il
» couronnera la valeur de ceux qui
» ne les ont à la main, que pour pu-
» nir une inſigne trahiſon & une é-
» norme ingratitude. » Après ces paroles ce ne fut qu'un cri d'indignation parmi les ſoldats, qui demanderent à ſacrifier leurs vies & leurs biens, pour une cauſe ſi juſte & ſi glorieuſe.

CONSTANCE. An de N. S. 361.

CXXIII. Il meurt bientôt après.

A l'inſtant l'Empereur, plein de joie & de confiance, donna ordre qu'on levât les enſeignes, & qu'on ſe mît en marche. Lorſqu'il s'avançoit à grandes journées, il fut attaqué à Tarſe, d'une petite fiévre. Croyant que le mouvement & l'exercice pourroient la diſſiper, il continua ſon voyage & vint à Mopſucréne, petite ville de la Cilicie, ſituée au pied du mont Taurus. Là ſa fiévre devint ſi ardente, qu'il lui fût impoſſible d'aller plus loin. Comme il vit ſon mal ſans reméde, il voulut recevoir de

CONSTANCE. An de N.S. 361.

la main d'Euzoyus évêque Arien, le baptême qu'il avoit differé juſqu'alors de recevoir. Alors ſentant approcher ſa fin, il déclara Julien ſon légitime ſucceſſeur. Ce ne fut pas ſans peine qu'il fit cette deſtination en faveur d'un prince dont il déteſtoit l'ingratitude, & dont il prévoyoit que l'apoſtaſie cauſeroit un jour bien des maux à l'Egliſe : mais l'envie de conſerver l'impératrice Fauſtine, & l'enfant dont il la laiſſoit enceinte, l'emporta ſur toute autre conſidération. Il ne donnoit cependant à Julien, que ce qu'il ne pouvoit plus lui ôter ; mais cette conduite étoit capable d'inſpirer des ſentimens de géneroſité à ſon ſucceſſeur, en faveur de ſa femme, & de l'enfant qu'elle devoit mettre au monde ; l'un & l'autre allant être à la diſcrétion de Julien. Conſtance mourut âgé de 45. ans le 3. de Novembre, l'an de N. S. 361. ſous le conſulat de Taurus & de Florentius, après avoir regné 38. ans depuis ſon élevation à la dignité de Céſar par Conſtantin. Il n'eut qu'une fille de Fauſtine, ſa troiſiéme femme ; elle fut nommée Conſtantie,

tie, & mariée à l'Empereur Gratien.

CONSTANCE. An de N.S. 361. CXXIV. Son caractere.

Conſtance étoit né avec d'excellentes qualités; adroit à toutes ſortes d'exercices, actif, vigilant, laborieux, infatiguable, ſobre, extrêmement chaſte, & exempt de ces vices honteux que la malignité a coûtume de prêter aux Princes, il étoit doux, humain, généreux, amateur de la juſtice. Il ne manquoit enfin d'aucun des talens néceſſaires pour bien gouverner, & pour ſoûtenir dignement la majeſté du trône. Dans les premieres années de ſon regne, il fit paroître une grande retenuë, combla ſes amis de bienfaits, & ne laiſſa jamais ſans recompenſe ceux dont il avoit reçû quelque ſervice. Mais cet excellent naturel fut bientôt corrompu par les flatteries des courtiſans. Enyvré des éloges qu'ils lui prodiguoient, il porta la vanité juſqu'à ſe parer du titre *d'éternel*, & ſe ſurnommer *le Seigneur de toute la terre*. Entêté de ſes propres lumieres, il s'érigea en arbitre ſouverain de la Religion, dont il altera la ſimplicité par des ſuperſtitions ridicules. Il tyraniſoit les Evêques, ſemoit entr'eux

CONSTANCE An de N.S. 361.

des diviſions qu'il fomentoit enſuite avec adreſſe ; il vouloit les forcer à regarder ſes volontés comme autant de régles de foi. Il ne ſe propoſoit que la felicité des peuples, ne voulant donner les charges qu'à des gens d'une habileté & d'une vertu reconnuë ; mais il ne s'appliquoit point à diſcerner le vrai mérite ; & ſur la foi de ſes Miniſtres, il prodiguoit ſes faveurs à ceux qui avoient leurs ſuffrages. Dominé par des eunuques intéreſſés & ambitieux, eſclave de ſes femmes, il ſe livroit à toutes leurs impreſſions, ne voyant que par leurs yeux, & donnant les emplois ſelon leurs caprices & leurs intérêts. Auſſi ſous ſon empire, comme il arrive toujours lorſque les Princes ne gouvernent point par eux-mêmes, la vertu fut ſouvent accablée, & le vice recompenſé. Il pouſſoit le mépris des injures quelquefois juſqu'à l'inſenſibilité. Cependant avec cette modération, & un penchant naturel à l'humanité, il ſe portoit aux dernieres violences contre ceux qu'il ſoupçonnoit ſouvent très-legérement d'entreprendre ſur ſon autorité. L'air grave qu'il affec-

toit, ne lui permettoit jamais de paroître populaire, & la dureté avec laquelle il abandonnoit ses sujets à l'avarice & au brigandage des receveurs généraux des deniers publics, sans leur donner le moindre soulagement, le leur rendit odieux. Les guerres civiles qu'il étouffa heureusement, font connoître qu'il étoit habile politique. Mais les disgraces continuelles qu'il éprouva contre ses ennemis étrangers, prouvent en même tems qu'il étoit aussi ignorant dans le métier de la guerre, qu'imprudent dans le choix de ses généraux. Ce n'est pas qu'il n'y eût dans ses armées des officiers de valeur & d'expérience; mais comme il étoit timide, défiant, soupçonneux, il n'osoit confier le commandement des troupes à des capitaines qui pouvoient le servir avec des talens trop superieurs. Le plus leger avantage le rendoit fier & orgueilleux, s'attribuant même les victoires d'autrui; & le moindre revers le déconcertoit.

CONSTANCE. An de N.S. 361.

CXXV. Ecrivains qui vivoient sous son regne.

Sextus-Aurelius Victor composa, sous son regne, l'histoire des Empereurs, depuis Auguste jusqu'à Cons-

tance. Ce n'eſt qu'un abregé fort court, écrit d'un ſtile aiſé, mais peu élegant, & peu ingénieux. Suivant la politique des hiſtoriens qui flattent leur Prince encore vivant, il comble d'éloges Conſtance, & lui fait honneur des victoires remportées par Julien. Il ne laiſſe pas néanmoins de lui reprocher avec une liberté digne de l'hiſtoire, qu'il élevoit ſouvent aux premieres dignités de l'Etat des hommes, dont les vices deshonoroient ſon choix. Il peint en deux mots la cour de Conſtance, en diſant qu'il n'y avoit rien de ſi bon que ce Prince, ni de ſi mauvais que la plûpart de ceux qui l'approchoient. Sous ſon regne, le grammairien Donat ſe rendit illuſtre par des commentaires ſur Virgile & ſur Terence : mais il ne nous en reſte que quelques fragmens qui ont été même alterés & corrompus par des additions que des ignorans y ont faites. Ces deux écrivains étoient Payens. Mais Julius Firmicus Maternus, auteur du même tems, conſacra ſa plume à la défenſe du Chriſtianiſme, par l'écrit qu'il adreſſa aux deux Empereurs Conſtance &

CONSTANCE. An de N.S. 361.

Conſtant, pour les animer à la deſtruction entiere du Paganiſme. Il eſt intitulé : *De l'erreur & de la fauſſeté des Religions profanes* ; l'auteur y développe le faux & le ridicule de la Théologie des Payens, ſur la naiſſance, la vie, la difference & la multitude de leurs Divinités, avec beaucoup d'eſprit, d'élegance & d'érudition. Il oppoſe à cette Religion extravagante la ſageſſe du Chriſtianiſme. Ce qui nous reſte de l'ouvrage ſe trouve parmi les anciens Apologiſtes de la Religion.

CONSTANCE. An de N.S. 361.

JULIEN. An de N.S. 361.

CHAPITRE III.

JULIEN XLIII. Empereur.

Eſpace de 3. ans.

I. Julien reconnu Empereur.

QUAND il ſeroit vrai que Conſtance n'auroit pas déclaré Julien ſon ſucceſſeur, il eſt certain que l'empire devenu héréditaire lui étoit dévolu, puiſqu'il reſtoit ſeul de la famille de Conſtantin. L'eunuque Euſébe & ſes creatures eurent d'abord deſſein de créer un nouvel Empereur ; mais ne trouvant perſonne qu'on pût oppoſer à un Prince que le peuple portoit ſur le trône, & que ſes forces, & le bonheur qui l'avoit juſqu'alors accompagné, devoient rendre redoutable à ſes concurrens, on prit le parti de céder au tems, & de le reconnoître On lui envoya deux principaux Seigneurs de l'empire, pour l'informer de la mort de Conſtance, & l'aſſurer que tout le monde étoit diſpoſé à ſe ſoûmetre à lui. Ces députés trouverent Julien à Naïſſe dans l'Illyrie, agité d'une in-

quietude mêlée d'eſperance, & occupé à découvrir dans les entrailles des victimes quelques préſages ſur le ſuccès de ſon entrepriſe. Il affecta d'abord une profonde triſteſſe, quand on lui annonça la mort de l'Empereur, & l'on vit couler quelques larmes de ſes yeux, au milieu des acclamations des ſoldats qui lui confirmoient le titre d'Auguſte. Mais perſonne ne crut ſa douleur ſincere. Il ſe hâta de venir à Conſtantinople, pour y faire confirmer ſon élection par le Sénat.

JULIEN. An de N. S. 361.

II. Julien reçû à C. P. fait les funerailles de Conſtance.

La joie fut extrême dans cette capitale de l'empire, où Julien avoit pris naiſſance, & paſſé ſa premiere jeuneſſe. Dès qu'on ſçut qu'il approchoit, tout le peuple ſortit en foule pour aller au-devant de lui. Il fit ſon entrée le 11. de Décembre, accompagné du Sénat, & ſuivi d'une multitude infinie de perſonnes de tout ſéxe, & de toutes conditions. Après qu'il eût été de nouveau déclaré Empereur par un decret du Sénat, il donna ſes premiers ſoins à faire célebrer les obſéques de ſon prédéceſſeur. Le corps fut conduit avec pompe à

JULIEN. An de N.S. 361.

Conſtantinople, par Jorien grand-maître du Palais imperial. Julien ayant mis bas par reſpect le diadéme & les autres marques de ſa dignité, alla le recevoir à l'entrée de la ville. Toute l'armée ſe mit ſous les armes, & accompagna le convoi juſqu'à l'Egliſe des ſaints Apôtres, où le corps fut inhumé dans le tombeau du grand Conſtantin.

III. Il fait mourir differentes perſonnes,

Julien ſe voyant paiſible poſſeſſeur de l'empire, établit à Calcedoine un Tribunal extraordinaire, pour ſatisfaire en apparence un grand nombre de perſonnes qui ſe plaignoient des Miniſtres de Conſtance; mais en effet pour punir ceux dont il avoit reçû quelque offenſe. Arbetion ſi deteſté pour ſon orgueil & pour ſon avarice, fut le chef de cette commiſſion. Ceux qui ne pénétroient pas les raiſons de Julien, crurent, ou qu'il manquoit de lumieres, ou qu'il redoutoit le pouvoir de cet homme intriguant & accredité. Pour ſauver les dehors, il lui aſſocia Salluſte Préfet d'Orient, Nevite Général de l'armée, & quelques autres perſonnes moins décriées qu'Arbetion, mais également

ment propres à ſervir ſa vengence. Il n'émana de ce tribunal que des Arrêts ſanglans. Cependant perſonne ne plaignit Paul, célebre délateur, ni Apodeme, qui furent condamnés au feu, comme les principaux auteurs des cruautés exercées ſous le précédent regne. Le ſupplice de l'eunuque Euſébe, fut regardé comme une juſte punition de ſes crimes. Mais la juſtice même (dit Ammien) ſembla pleurer la mort d'Urſule Intendant des largeſſes (*comes largitionum*) & accuſer l'Empereur d'ingratitude, pour avoir fait mourir un homme qui lui avoit rendu des ſervices importans. Conſtance en envoyant Julien dans les Gaules, avoit expreſſément recommandé qu'on lui ôtât le moyen de faire des largeſſes aux troupes. Urſule, qui affectionnoit Julien, avoit donné des ordres ſecrets, pour lui faire remettre autant d'argent qu'il voudroit; & par-là il lui avoit facilité l'accompliſſement de ſes deſſeins. Son ſupplice expoſa Julien à l'exécration publique. L'Empereur affectant une compaſſion po-

JULIEN. An de N.S. 362.

litique, ſe défendit, en proteſtant qu'Urſule avoit été exécuté à ſon inſçû, & qu'on l'avoit immolé à la fureur des ſoldats, encore irrités de la hauteur avec laquelle ce Miniſtre les avoit traités au ſiége d'Amide. Ammien avoüe que l'apologie étoit frivole, & que l'Empereur démentit en cette occaſion ce caractere d'équité & de douceur, qu'il avoit toujours fait paroître, & dont deux ans auparavant il avoit donné un exemple mémorable. Numerius gouverneur de la Gaule Narbonnoiſe ayant été accuſé de péculat, Julien examina publiquement l'affaire avec une ſerieuſe attention : le gouverneur nioit tous les faits qu'on lui objectoit, & on ne pouvoit les prouver. Alors Delphide célebre avocat, qui plaidoit contre l'accuſé, s'étant écrié avec véhemence ; » quel coupable ne paſſera pas pour innocent, » s'il ſuffit de nier ? Julien lui fit ſur le champ cette réponſe ſi ſage, louée par pluſieurs hiſtoriens ; » & quel innocent ne paſſera pas pour coupable, s'il ſuffit d'accuſer ? «

JULIEN. An de N.S. 362.

IV. Ordonnances nouvelles.

Julien, après avoir vengé ſes in-

jures particulieres, & celles du public, s'appliqua avec zéle à remedier aux maux qui déſoloient l'empire. Il commença par rétablir la diſcipline militaire dans ſa premiere vigueur. Depuis pluſieurs années les gouverneurs de province & les généraux, pour fournir à leur folle magnificence, commettoient impunément des exactions énormes. Rien n'échapoit à leur inſatiable cupidité, ils enlevoient les biens des particuliers, dépoüilloient les villes de leurs plus beaux ornemens, pilloient les Egliſes, & employoient les violences, les parjures & les ſacrileges, pour aſſouvir leur avarice. Des richeſſes ſi mal acquiſes ſe prodiguoient en dépenſes ſuperfluës. On portoit juſqu'au rafinement la delicateſſe dans les repas, & la ſomptuoſité dans les habits & dans les équipages. La contagion devint bientôt générale, & paſſa des premiers officiers juſqu'aux ſubalternes. Le luxe & la moleſſe s'emparerent des camps & des armées; on vit le ſoldat enrichi des dépoüilles de l'Orient, ſe plonger dans une voluptueuſe oiſiveté, ai-

JULIEN. An de N.S. 362.

mer la bonne chere, & rechercher curieuſement les bijoux & les pierreries, dont il s'appliquoit à connoître la valeur : ſcience tout-à-fait étrangere aux guerries du ſiécle précedent ; puiſque ſous le regne de Maximien, un ſoldat ayant trouvé dans le camp du roi de Perſe une bourſe remplie de pierres prétieuſes, les jetta par terre comme un poids inutile, & ne garda que la bourſe pour ſon uſage. Julien mit tout en œuvre pour bannir de ſes armées le luxe & la volupté, & pour inſpirer à ſes ſoldats l'amour de la gloire & le mépris des richeſſes.

JULIEN. An de N.S. 362.

V. Reforme de ſa maiſon.

Le ſecond objet des attentions de l'Empereur fut de reformer ſa maiſon, & d'arrêter les déſordres qui regnoient à la cour. Elle n'étoit compoſée que de gens la plûpart livrés à la débauche, plongés dans la volupté, dont le luxe, la molleſſe & la ſomptuoſité étoient portés juſqu'aux derniers excès. Un jour qu'il avoit demandé un barbier pour lui couper les cheveux ſeulement ; (car il affectoit de laiſſer croître ſa barbe à la maniere des philoſophes de ce

tems-là,) il s'en préſenta un ſuperbement vêtu. Le prince dit, comme étonné; » c'eſt un barbier que j'ai demandé, & non pas un ſénateur. « S'étant informé à quoi pouvoient monter les gages de ce barbier, il ſçut qu'il recevoit tant en appointemens qu'en gratifications une ſomme très-conſidérable; il reforma auſſitôt cet abus. Il chaſſa auſſi un grand nombre de cuiſiniers, & d'autres gens de cette ſorte qui conſumoient inutilement l'épargne. Il n'en conſerva qu'un petit nombre, préferant la ſimplicité philoſophique à une vaine magnificence. Pluſieurs blâmerent cette reforme, & ſoupçonnerent qu'elle venoit de ſa haine pour le chriſtianiſme, dont la plûpart de ces bas officiers faiſoient profeſſion, auſſi bien que de l'envie de flétrir la mémoire de Conſtance qui aimoit le faſte & la dépenſe. Mais on ne ſçauroit trop le louer d'avoir entiérement aboli les officiers nommés *Curioſi*, qui ſous prétexte d'informer l'empereur de ce qui ſe paſſoit dans les provinces, étoient des eſpions dangereux, & le fleau de la ſociété. Il tour-

JULIEN. An de N.S. 362.

JULIEN. An de N.S. 362.

na au profit du peuple le retranchement de tant de charges inutiles, fit une remiſe de ce qui étoit dû à l'épargne pour le paſſé, & diminua la cinquiéme partie de tous les impôts.

VI. Il la remplit de Philoſophes.

En évitant un excès, Julien donna dans un autre. Il remplit ſon palais de ces ſortes de gens, qui ſe parant du nom pompeux de philoſophes, n'ont ſouvent pour tout mérite que beaucoup d'orgueil, & qui démentant leur profeſſion, courent avec paſſion après l'argent & les dignités, que la vraie ſageſſe apprend à mépriſer. L'empereur nourriſſoit leur vanité par des diſtinctions flateuſes, les admettant à ſa table, buvant à leur ſanté, les comblant de careſſes. Ces hommes ennemis du nom Chrétien, n'oublioient rien pour accroître l'averſion qu'il portoit à la religion, dans laquelle il avoit été élevé.

VII. Sons que Conſtance avoit pris de ſon éducation.

Conſtance avoit eu une attention particuliere à mettre auprès de lui des maîtres ſçavans & très-religieux. Conformément aux vûës de l'empereur, ils s'efforcerent de graver dans le cœur de Julien les grands principes du Chriſtianiſme; on lui rendit

familiere la lecture de nos livres saints, on lui en fit pratiquer les maximes; & il fut même admis dans le Clergé, en qualité de lecteur, dont il fit publiquement les fonctions. Mais il avoit trop de legereté dans l'esprit, pour s'attacher fortement à la verité; & il écoutoit plus volontiers l'eunuque Mardone, domestique de confiance, que sa mere lui avoit donné dans son bas âge. Mardone avoit les sentimens & les vertus qui constituent l'honnête homme, malheureux seulement d'être attaché aux superstitions du paganisme, qu'il avoit sucées avec le lait. Il sçut gagner le cœur du jeune prince, par ses complaisances & par ses manieres douces & insinuantes. Il n'étoit toutefois ni flateur, ni rampant. Soûtenant au contraire le caractere de probité dont il faisoit profession : il apprenoit au prince à estimer la modestie & la retenuë, à fuir les spectacles & tous les divertissemens dangereux, à s'armer de force pour résister à ses passions, & à ne pas croire que la souveraine felicité consistât à les satisfaire.

JULIEN. An de N.S. 362.

JULIEN. An de N.S. 362.

Mais parmi ces instructions salutaires sur la morale, il lui en donna de très-pernicieuses sur la religion. Ceux qui se connoissoient en caracteres, & qui examinoient le sien avec quelqu'attention, prévirent desors quelle sorte de fruit porteroit un jour cette plante funeste. Saint Gregoire de Nazianze & saint Bazile faisoient leurs études avec lui dans les écoles d'Athenes, & voici comment le dernier en parle. » Je ne me pique pas » d'être fort habile à deviner; mais » il est vrai que je ne pouvois rien » attendre de bon de ce jeune prince, en qui je voyois une tête toujours en mouvement, des épaules » continuellement agitées, un œil » égaré, un regard superbe, une démarche chancelante, un air mépri» sant, un ris immodeste, des grimaces ridicules, & des signes de tête » sans sujet, une parole entrecoupée; » des interrogations continuelles & » hors de propos, des réponses qui » ne valoient pas mieux, embarrassées les unes dans les autres, qui ne » se soûtenoient point, & n'avoient ni » ordre, ni méthode. Si j'avois ici

» quelqu'un de ceux avec qui je
» m'entretenois alors, ils pourroient
» me rendre ce témoignage, que
» quand j'eus remarqué toutes ces
» choſes, je dis, quel monſtre l'empire
» nourrit-il! Puiſſe-je me tromper
» dans ce que je prévois!

JULIEN. An de N.S. 362.

VIII. Il ſe porte à l'Idolatrie & la diſſimule.

Dans les differens voyages que Julien fit en Aſie pour ſe perfectionner dans les ſciences qu'il aimoit avec paſſion, il s'entretint avec pluſieurs philoſophes payens, qui fortifierent ſon penchant à l'idolatrie. Les diſcours de Maxime d'Epheſe acheverent de le corrompre. Julien attiré par la réputation de ce philoſophe, vint le trouver dans cette capitale de l'Ionie, qui fut pour lui une école d'apoſtaſie & d'impieté. Maxime demêla d'abord ſon genie ambitieux, & lui prédit, au nom des Dieux, qu'il parviendroit à l'empire. Il lui recommanda d'abjurer & d'anéantir une religion qui mépriſoit les Dieux, & qui vouloit détruire leur culte & leurs autels. Séduit par les preſtiges agreables de cet impoſteur, qui paſſoit pour un grand magicien, déjà Julien détrônoit en idée l'empereur

JULIEN. An de N.S. 362.

Conſtance, & diſoit à ſes confidens que le monde ſeroit heureux, ſi jamais il étoit revêtu de la pourpre imperiale. Julien devint ingrat & rebelle : il conſultoit les aſtres, ou égorgéoit des victimes pour y trouver des préſages de ſa grandeur future. Mais craignant d'irriter les ſoupçons & d'exciter la colere de Conſtance naturellement ombrageux, il ne diſcontinua point de profeſſer publiquement la religion, & d'affecter une grande douceur dans ſes actions & dans ſes diſcours. Pour mieux cacher ſon apoſtaſie & ſes ambitieuſes prétentions, il ſe fit raſer la tête, menant exterieurement la vie d'un moine, & exerçant les fonctions de lecteur dans l'Egliſe de Nicomedie. C'eſt ainſi qu'idolâtre dans le cœur, & chrétien au-dehors, il ſe joüoit de Dieu & des hommes. Il perſiſta dans cette hypocriſie juſqu'à la mort de Conſtance.

IX. Il ſe déclare

Alors affranchi de toute crainte, il publia des édits ſolemnels en faveur du paganiſme, ordonna qu'on ouvrît les temples, & qu'on rebâtît ceux qui avoient été démolis. Il dépoüil-

la le Clergé de tous ſes privileges, les transporta aux Prêtres des idoles ; & ſur les biens enlevés à l'Egliſe, il aſſigna un fond pour ſubvenir aux frais des ſacrifices. On le voyoit quelquefois marcher à la tête d'une troupe d'hommes efféminés, & de femmes proſtituées, qui célébroient les miſteres de Venus & d'Adonis. Son impiété ſembloit vouloir anéantir le Dieu qu'il avoit ſi lâchement abandonné. On ne peut lire ſans horreur ce qu'a écrit à ce ſujet S. Grégoire de Nazianze : que ce Prince ſe lava dans une cuve pleine du ſang des victimes humaines, qu'il avoit immolées à ſes faux Dieux, dans la vuë d'effacer, s'il lui étoit poſſible, le caractere de chretien qui lui avoit été imprimé ſur les fonds de batême. La dignité de Grand Pontife, qui n'avoit été qu'un vain titre pour les Empereurs chrétiens, ouvrit un vaſte champ à ſon zele. Il écrivit de tous côtés, ou pour exciter les villes à l'idolatrie, promettant toutes ſortes d'exemptions à celles qui l'embraſſeroient, ou pour régler le culte des faux Dieux. Il en pratiquoit ſi ſuperſtitieuſement les céré-

JULIEN. An de N.S. 362.

monies les plus baſſes, qu'il devenoit un objet de raillerie pour les idolâtres mêmes les plus fervens.

JULIEN. An de N.S. 362.

X. Il tente de ſéduire les Chretiens.

Le projet de faire refleurir le paganiſme demandoit beaucoup d'habileté. La multitude des Chretiens étoit ſi prodigieuſe, qu'on ne pouvoit les contraindre par la force à renoncer à leur religion, ſans expoſer l'Empire au haſard d'un renverſement total. D'ailleurs Julien affectoit de paroître doux & humain, comme un Philoſophe qui n'agiſſoit que par raiſon. Perſuadé que les Chrétiens ne redoutoient ni la mort ni les tourmens, & que leur ſang avoit une merveilleuſe fecondité pour en reproduire de nouveaux, il ne retenoit ſa fureur que pour leur enlever la gloire & la conſolation du martyre. Ainſi il employa contre eux toutes les reſſources de la plus artificieuſe politique. Il commença par rapeller les Evêques, ſoit orthodoxes, ſoit hérétiques, qui avoient été bannis ſous le regne de Conſtance, à cauſe de la religion. Il en fit venir pluſieurs dans ſon palais, & les exhorta à perſiſter fermement chacun dans

ſa croyance, leur promettant une entiere liberté d'agir & de penſer comme il leur plairoit. Ce procedé avoit tous les dehors de la clémence; mais Julien en uſoit ainſi, dans l'eſpérance que cette liberté empêcheroit l'unanimité de ſentimens dont il redoutoit les effets, & qu'elle nourriroit la haine dans le cœur des Chrétiens; ſçachant par expérience, dit Ammien, que les bêtes les plus féroces ne ſont pas ſi acharnées contre les hommes, que les Chrétiens le ſont contre les Chrétiens, dans les diſputes qui regardent la foi. Pour réuſſir plus ſurement dans ſon projet, il ſe faiſoit informer de ce qui ſe paſſoit dans chaque Egliſe, & y ſouffloit le poiſon de la diſcorde. Un Evêque dépoſé pour la corruption de ſes mœurs étoit rétabli dans ſa dignité, & les Chrétiens, punis pour avoir ſcandaleuſement prophané la pureté de nos ſaints miſteres, trouvoient en lui un protecteur aſſuré. Il armoit ainſi les Paſteurs contre les peuples, & les peuples contre les Paſteurs, à deſſein de perpetuer les divi-

JULIEN. An de N.S. 362.

JULIEN. sions, & de saper peu à peu les fondemens du Christianisme.

An de N.S 362. XI. Il reçoit plusieurs Ambassadeurs.

Avant la fin de cette année toutes les villes qui avoient été informées de la mort de Constance, députerent à Julien, & lui envoierent des couronnes d'or. Il reçut favorablement leurs hommages & leurs presens, & donna à chacune des marques de sa bienveillance. Plusieurs lui representerent, que pour conserver leurs privileges, ou pour en obtenir de nouveaux, elles avoient été obligées de fournir de grosses sommes d'argent à ceux qui étoient en faveur, & elles le supplierent de vouloir bien leur faire justice de ces favoris concussionaires, qui leur avoient vendu si cher leur protection. Une infinité de particuliers lui demanderent la même grace; mais l'Empereur fatigué de leurs plaintes, & jugeant que cette affaire exigeoit de longues discussions, publia une loi, par laquelle il deffendoit de redemander l'argent qu'on avoit donné pour obtenir une charge ou quelque autre grace. Plusieurs nations frapées de la réputation de

Julien, lui envoyerent en même tems des ambaſſadeurs pour rechercher ſon amitié.

JULIEN. An de N.S. 362.

On vit alors arriver à la cour les habitans d'Aquilée, pour s'excuſer de ce qu'ils ne lui avoient point ouvert leurs portes ſous le regne precedent. Le Tribun Nigrinus, accuſé par les ſoldats & les habitans de les avoir encouragés à une opiniâtre réſiſtance, fut brulé vif: comme ſi la fidelité à ſon legitime Souverain, eût été un crime.

XII. Nigrinus brulé vif.

Julien toujours occupé du chimerique deſſein d'abolir la religion chrétienne, voyoit avec chagrin les grands avantages que les Chrétiens tiroient des livres prophanes, pour combattre le paganiſme avec ſes propres armes, ſoit en empruntant de Platon & des autres Philoſophes les raiſonnemens qu'ils avoient employés pour montrer l'abſurdité des fables & leurs ſuites pernicieuſes, ſoit en imitant leur maniere d'écrire. Il publia donc une loi qui défendoit aux Chrétiens d'enſeigner & d'aprendre les ſciences. C'eſt ainſi que des Critiques habiles interprétent cet édit qui eſt aſſez obſ-

XIII. Il veut introduire l'ignorance.

JULIEN. An de N.S. 362.

cur; mais Ammien ſemble dire qu'il leur ordonna ſeulement de fermer leurs écoles publiques.

XIV. Efforts pour ſéduire les Chrétiens.

Après avoir ainſi tenté d'affoiblir les eſprits, il tâcha de ſéduire les cœurs. Il offrit aux déſerteurs de la foi les richeſſes, les charges, & les dignités. Une infinité de lâches Chrétiens ſuccomba à la tentation. Ceux qui auroient peut-être reſiſté à une perſécution ouverte, furent vaincus par l'ambition & par l'amour de l'opulence. L'Empereur couvroit ſes artifices d'une douceur apparente, défendant de faire aucune violence aux Galiléens; c'eſt ainſi que par dériſion il appelloit les Chrétiens. Il affectoit de dire qu'ils meritoient, non la haine, mais la compaſſion publique, puiſqu'ils avoient le malheur d'être plongés dans un pitoyable aveuglement; qu'il ſeroit peut-être juſte de les guerir malgré eux, comme des frenetiques; mais qu'il aimoit mieux les plaindre que les punir. Cette clemence apparente ſéduiſit non ſeulement les courtiſans, qui n'avoient pour loi que la volonté du Prince, mais encore un grand nombre des principaux

principaux Officiers de l'armée, les uns ambitieux ou intereſſés, les autres foibles dans la foi. Leur exemple pernicieux entraîna une grande partie des ſoldats.

JULIEN. An de N.S. 362.

XV. Il engage par ſurpriſe les Soldats dans l'idolâtrie.

Julien démentant ſes proteſtations ſpécieuſes en faveur de la tolérance & de la liberté, eut en même tems recours à l'artifice, pour engager ſes troupes à adorer les idoles. C'étoit la coutume qu'en certaines occaſions l'Empereur, aſſis ſur un tribunal, diſtribuât de ſa main aux officiers & aux ſoldats des piéces d'or, ſelon leur rang & leur mérite. Le jour deſtiné à cette diſtribution, Julien ordonna que ceux qui viendroient pour recevoir de l'argent, offriroient de l'encens ſur un autel qui étoit orné des images des Dieux & des ſiennes, devant leſquelles brûloit le feu qu'on nommoit ſacré. Ceux qu'une piété ſolide éclairoit ſur leur devoir, eurent le courage de mépriſer les largeſſes du Prince; quelques-uns, d'une foi moins vive, éviterent le piege, en feignant d'être malades; pluſieurs trahirent leur religion par timidité ou par avarice: il y en eut d'autres qui

firent ce qu'on exigeoit d'eux, ſans
JULIEN. ſonger qu'ils faiſoient mal.
An de N.S. 362. Ceux-ci retournés chez eux ſe mirent à table avec leurs compagnons, & lorſqu'ils voulurent boire, ils invoquerent à leur ordinaire le nom de Jeſus-Chriſt, levant les yeux au ciel, & faiſant un ſigne de croix ſur la coupe. Quelqu'un de la compagnie en témoigna ſa ſurpriſe, & leur demanda pourquoi ils invoquoient encore celui qu'ils avoient renoncé, en brulant de l'encens ſur l'autel des Dieux. Ces Soldats faiſant alors reflexion qu'on ne pouvoit être à la fois idolâtre & chrétien, furent conſternés de ce reproche. Pleins d'indignation contre eux-mêmes, ils ſe leverent de table, & coururent à la place publique, en criant à haute voix: Nous ſommes chrétiens; nous ſommes réſolus de vivre & de mourir dans la foi de Jeſus-Chriſt; que tout le monde l'entende; ſi la main a failli, le cœur eſt innocent. Ils courent enſuite au palais, & jettant aux pieds de l'Empereur l'or qu'ils avoient reçu: reprenez vos dons, lui diſent-ils, nous aimons mieux mourir que de

XVI. Ils reconnoiſſent leur faute & ſont condamnés à mort.

trahir notre religion ! En même tems ils exhortent les deſerteurs de la foi à rentrer en eux-mêmes, & à réparer leur faute par le ſacrifice de leur vie. L'Empereur irrité de cette audace, ordonna qu"on leur tranchât la tête. Quand ils furent arrivés au lieu de l'exécution, le plus âgé pria le bourreau de commencer par le plus jeune, appellé Romain, craignant qu'il ne fût découragé à la vuë du ſupplice de ſes compagnons. Déja l'exécuteur avoit le bras levé, quand on entendit un homme qui annonçoit la grace de la part de l'Empereur, qui vouloit leur dérober l'honneur de ſceller leur foi par l'effuſion de leur ſang. Le jeune ſoldat en fut pénétré de douleur, & dit: Romain n'étoit pas digne de la gloire du martyre! Julien ne leur fit grace que de la vie, il les relegua à l'extrémité de l'Empire, & leur défendit d'entrer dans les villes. Entre les Officiers généraux qui préfererent leur ſalut à leur fortune, & confeſſerent généreuſement Jeſus-Chriſt devant le Tyran, les plus remarquables furent Jovien, Valentinien, & Valens, qui groſſi-

JULIEN. An de N.S. 362.

JULIEN. An de N.S. 362.

rent alors le nombre de ces illuſtres exilés, & qui monterent dans la ſuite ſur le trône de l'Empire. La neceſſité des affaires obligea Julien de les rapeller peu de tems après les avoir bannis, & ces mêmes Officiers qui avoient refuſé de trahir leur religion, expoſerent leur vie pour la défenſe de celui qui en étoit l'ennemi.

XVII. Perſécution ouverte.

Mais la haine de Julien contre les fideles étoit trop forte pour ſe tenir long-tems renfermée dans les bornes de la moderation : ſa fauſſe humanité ſe changea en fureur. Quoiqu'il n'ignorât pas combien la rigueur des ſupplices avoit ſervi à l'accroiſſement & à l'affermiſſement du chriſtianiſme, il ne laiſſa pas d'employer les dernieres violences pour ſe faire obéir. Il exila les uns, il empriſonna les autres, & les dépoüilla tous de leurs biens, joignant même la raillerie à l'injuſtice ; il leur diſoit en ſe moquant d'eux, que la pauvreté étoit un tréſor pour des chrétiens ; que la loi qu'ils profeſſoient commandant de tout quitter pour ſauver ſon ame, il étoit bien aiſe de leur rendre un bon office, en les déchargeant des

grandes richeſſes qui les embarraſſoient, & les mettoient en danger de perdre le royaume des cieux; que ces biens inutiles & préjudiciables pour eux, accommoderoient ſes ſoldats, à qui il avoit commandé qu'on les diſtribuât. Pluſieurs expirerent dans les tourmens, & par tout l'Orient on en fit un maſſacre horrible. Les Gouverneurs des Provinces pénétrant les intentions politiques du Prince, & voyant qu'il révoquoit ceux qui ne perſécutoient pas les Chretiens: prevenoient les ordres de la Cour, & ſe piquant d'une émulation cruelle, inventoient chaque jour à l'envi de nouveaux ſupplices pour les tourmenter. Des ruiſſeaux de ſang ne ſuffiſant pas pour éteindre la haine de ce barbare, il jura par le grand Serapis, ſa divinité favorite, qu'à ſon retour de Perſe, où il avoit réſolu de porter la guerre, il extermineroit entiérement la race des Galiléens, & placeroit ſur les autels du vrai Dieu la ſtatuë de Venus.

JULIEN. An de N.S. 362.

XVIII. Il entreprend la conquête de la Perſe.

La conquête de la Perſe flatoit vivement ſon ambition; ſon eſprit agréablement prévenu ne lui offroit

que des victoires faciles & glorieuſes.
JULIEN. An de N.S. 363. Envain pour le détourner de cette expédition, les plus ſages de ſon conſeil lui en repreſenterent les perils; il mépriſa leurs avis comme venant de perſonnes timides ou mal intentionnées. Enivré des ſuccès qu'il avoit eus dans les Gaules, il vouloit dompter Sapor le plus redoutable ennemi de l'empire. Il étoit d'ailleurs encouragé par les réponſes favorables des oracles qu'il avoit fait conſulter, entre autres ceux de Delphes, de Delos & de Dodone; tous lui avoient promis la victoire. Apollon l'avoit fait aſſurer que les Dieux, ayant Mars à leur tête, alloient partir pour lui préparer des trophées ſur les bords du Tigre; mais rien n'animoit davantage ſes eſperances que les promeſſes du Philoſophe Maxime. Cet impoſteur lui prédit une victoire auſſi glorieuſe que celle d'Alexandre le Grand, lui faiſant adroitement entendre, ſuivant la doctrine de Pitagore, que l'ame de ce fameux conquerant étoit paſſée en lui, & qu'ayant ſon courage, il auroit ſa fortune. Il comptoit ſi aveuglément ſur les fla-

teuſes prédictions des magiciens, qu'il refuſa les troupes que lui offrirent ſes alliés, diſant qu'il convenoit à la Majeſté de l'Empire de les aſſiſter, & non de recevoir leur ſecours.

JULIEN. An de N.S. 363.

XIX. Il embellit Conſtantinople.

Avant que de quitter Conſtantinople, Julien qui aimoit fort cette ville, l'embellit de ſomptueux édifices, & lui accorda de magnifiques privileges ; il augmenta ſon Sénat ; & y fit creuſer un port vaſte & commode auquel il donna ſon nom, pour mettre les vaiſſeaux à couvert des vents du midi. Il fit placer dans une galerie de ſon palais une bibliotéque, qu'il enrichit des livres les plus rares & les plus curieux. Son but étoit de faire de Conſtantinople le ſiége de l'idolâtrie. Il fit dreſſer l'idole de la Fortune dans la principale baſilique, & lui ſacrifia publiquement comme au Génie tutelaire de cette ville.

XX. Genereuſe liberté de l'Evêque Maris.

Lorſqu'il étoit occupé à ce ſacrifice, Maris Evêque de Calcedoine, vénérable vieillard, à qui le grand âge avoit affoibli la vuë, ſe fit conduire au lieu où il ſacrifioit, & lui reprocha publiquement ſon impiété. Julien,

JULIEN. An de N.S. 363.

qui ſe piquoit quelquefois d'une patience philoſophique, ſe contenta de lui dire qu'il étoit aveugle, & que ſon Galiléen ne lui rendroit pas l'uſage des yeux. Maris répondit, je rends graces à Dieu de ce que je ſuis aſſez aveugle, pour ne pas voir un apoſtat comme toi. Ce fut peut-être la premiere fois qu'on donna à ce Prince ce honteux ſurnom.

XXI. Julien part pour l'Orient.

Julien partit au mois de Mai pour l'Orient, & ne ſit que paſſer par Calcédoine & Lariſta, ou Lybiſſa, célebre par la mort & le tombeau d'Annibal: de là il vint à Nicomédie, ville embellie par les liberalités de pluſieurs Empereurs, & ruinée par le tremblement de terre de 358. Comme il y avoit paſſé une partie de ſa jeuneſſe, il ne put contempler ſes ruines, ſans verſer des larmes, & donna des ſommes conſiderables pour la rétablir. Enſuite prenant ſa route par la Phrygie & par la Capadoce, il s'arrêta à Céſarée, dont les Habitans, preſque tous chrétiens, éprouverent ſa colere, pour avoir récemment abbatu le temple de la Fortune, après avoir déja ruiné ceux de Jupiter & d'Apollon.

lon. Julien effaça cette ville du catalogue des cités, quoiqu'elle fût la Métropole de la province, & lui ôtant le nom que Tibere lui avoit donné, il voulut qu'elle reprît son ancien nom de Mazaca. JULIEN. An de N.S. 363.

XXII. Son séjour à Antioche.

De Césarée il se rendit à Antioche, où il arriva vers la fin de Juillet. Le peuple vint au-devant de lui, témoignant par de grandes acclamations la joye que lui causoit le présence de son Souverain. Le jour qu'il fit son entrée dans cette capitale de l'Orient, le petit nombre d'idolâtres qui y restoit, célébroit la fête d'Adonis, où les femmes couroient par toute la ville les cheveux épars, & poussant des cris lugubres, pour rappeller la douleur & le deüil de Venus à la mort de Cupidon son fils, blessé par un sanglier. Cette circonstance parut aux Payens d'un mauvais augure. Pour en diminuer les impressions, l'Empereur s'efforça de se montrer affable, juste, sage & généreux aux Antiochiens. Il affecta d'aimer à rendre la justice & à terminer les différens d'une maniere qui auroit fait honneur au Prince le plus vertueux.

JULIEN. An de N.S. 363.

S'il lui arrivoit de se tromper, il trouvoit bon que les Préfets qui étoient auprès de lui l'avertissent, & il suivoit leurs conseils.

Cependant Julien avoit toujours en vuë de rétablir l'idolatrie. Persuadé que son exemple auroit beaucoup de pouvoir sur les esprits, il visitoit tous les temples & tous les bois sacrés qui étoient sur les montagnes, & partout il offroit des sacrifices. Il alla au mont Cassien voir un fameux temple de Jupiter, & revint promtement pour une fête d'Apollon qui se célébroit tous les ans au bourg de Daphné, à deux lieuës d'Antioche, dans le mois d'Août. Il s'attendoit dy voir une grande pompe, des victimes, des libations, des parfums, des danses de jeunes hommes revêtus de robes blanches & superbement ornés. En entrant dans le temple, il fut fort étonné de n'y trouver ni victimes, ni encens, ni offrandes. Il crut que tout l'apareil étoit dehors, & que l'on attendoit qu'il donnât le signal, comme Souverain Pontife. N'apercevant rien, de quelque côté qu'il tournât les yeux, il demanda ce que la ville de-

voit sacrifier en cette fête. Le Sacrificateur lui répondit : « J'apporte une » oye de ma maison, la ville n'a rien » préparé. » Alors Julien s'adressant au Sénat qui étoit venu à la cérémonie par considération pour le prince, parla ainsi : » Il est étrange qu'une » grande ville témoigne plus de mépris pour les Dieux, que la moindre bourgade des extrémités du » Pont, & qu'à l'une de ses plus grandes fêtes elle n'offre pas un oiseau, » elle qui devroit immoler des bœufs » par tribu, ou du moins un taureau » en commun pour toute la ville. Il » n'y a que le Sacrificateur qui fournisse à la cérémonie, lui qui devroit » plûtôt remporter chez lui des offrandes. Vous permettez à vos femmes » de prendre chez vous tout ce qu'elles veulent pour donner aux Galiléens, & en nourrissant les pauvres » de cette secte, elles accréditent l'impiété. Un homme raisonnable ne » seroit point content d'un tel procédé, bien loin qu'il puisse être agréable aux Dieux. « Ainsi parla Julien auprès de l'autel & aux pieds de l'Idole ; mais ni le sénat ni le peuple

JULIEN. An de N.S. 363.

JULIEN. d'Antioche ne furent touchés de ce discours.

An de N.S. 363. XXIII. Persécution

Antioche toute chretienne devint l'objet de la haine de Julien. N'osant encore répandre le sang des fideles, il eut recours à un artifice qu'il crut devoir lui réussir. Il infecta les fontaines du bourg de Daphné, & y fit jetter quelques liqueurs offertes aux idoles, & prophanées par des enchantemens magiques. Il faisoit arroser de cette eau tout ce qui se vendoit au marché, le pain, la viande, les fruits, les légumes, en un mot, tous les vivres. Les chretiens ne pouvoient s'empêcher d'en gémir, & ne laissoient pas d'user de ces nourritures, en observant le précepte de l'Apôtre. Juventin & Maximin, deux Gardes de l'Empereur, indignez de ce pitoyable artifice, en parlerent avec mépris dans un repas, & leurs paroles furent rapportés à Julien. Il les fit venir, & leur demanda ce qu'ils avoient dit. Bien loin de le nier, ou de se défendre, ils déclarerent au Prince, qu'ayant été nourris dans la foi de J. C. sous l'Empereur Constantin & sous ses enfans, ils gémis-

ſoient de n'avoir ſous les yeux que des objets d'abomination, & d'être dans la cruelle néceſſité ou de mourir de faim, ou de manger des viandes ſoüillées de ſacrifices profanes. JULIEN. An de N.S. 363.

« Seigneur, ajouterent-ils, nous ſommes prêts à braver la mort pour faire » triompher votre nom, pour aſſurer » votre trône, reculer les bornes de » l'Empire, & confondre vos ennemis; mais nous ne pouvons ſouſcrire à l'abjuration de notre ſainte loi, » ni au culte des idoles. » Julien irrité de la liberté de ces deux Officiers, les fit fraper & tourmenter juſqu'à la mort, donnant pour cauſe de leur ſupplice, non leur religion, mais leur inſolence.

C'étoit le voile dont il couvroit ordinairement la fureur avec laquelle il vengeoit le mépris qu'on avoit pour ſes Dieux. Il ſuffiſoit de ne vouloir pas ſacrifier avec lui, dès-lors on étoit condamné à expirer dans les tourmens. Bonoſe & Maximilien ayant refuſé d'ôter du *Labarum* ou étendard la croix que Conſtantin y avoit fait peindre, furent accuſés de rébellion; on les fit fraper de balles de plomb à

JULIEN. An de N.S. 363.

differentes fois, & plonger dans des chaudieres de poix boüillantes, & l'empereur leur fit enſuite trancher la tête. On fit mourir de la même maniere Artunius duc d'Egypte, accuſé d'avoir briſé pluſieurs idoles ſous les regnes précédens, & d'avoir dépoüillé les temples d'Aléxandrie de leurs ornemens & de leurs richeſſes.

XXIV. Meurtres & crimes ſecrets.

S. Grégroire de Nazianze repreſente l'Oronte qui paſſe à Antioche, preſque comblé des corps de ceux que Julien avoit fait tuer ou noyer durant la nuit, ſans compter divers endroits écartés du palais, des foſſes, des caves, des puits, des étangs remplis des corps de ceux qu'il avoit fait martyriſer pour le nom de J. C. ou d'un grand nombre d'enfans & de jeunes filles, à qui il avoit fait ôter la vie, pour ſervir à ſes déteſtables myſteres, & à la curioſité qu'il avoit de connoître l'avenir par la nécromancie & les autres ſortes de magie. Une partie de ces abominations demeura cachée tant qu'il vécut; mais après ſa mort on trouva dans le Palais des coffres pleins de tête, & des puits remplis de cadavres.

JULIEN. An de N.S. 363.

XXV. Les Gouverneurs se déclarent pour l'idolatrie.

Le regne de Julien eſt un exemple frapant de ce que peut la religion du Prince ſur celle de ſes ſujets. Tant que les Empereurs offrirent leurs encens aux idoles, la religion des Chrétiens ne fut pas dominante dans l'empire; mais dès que Conſtantin eût mis la croix ſur les drapeaux, & qu'il en eût paré ſon diadême, on vit auſſi-tôt les peuples s'empreſſer pour ſe faire inſtruire & recevoir le batême. Conſtance ayant favoriſé l'Arianiſme, la plûpart des Evêques d'Orient devinrent Ariens. Julien renonce à l'Evangile, tous ſes officiers s'efforcent pour lui plaire, d'annéantir le nom de J. C. dans les provinces qui leur ſont confiées. Pour mériter les faveurs du prince, ils rallument le feu de la perſécution, qui avoit ravagé l'Egliſe ſous Néron, Domitien, Trajan, Marc-Auréle, Sévere, Dioclétien, & Maximien. Dans les Gaules, en Italie, dans la Thrace, en Egypte, en Syrie la terre fut couverte du ſang des Chrétiens; les Egliſes furent profanées, pillées, détruites; les Payens obtinrent des ordres pour faire relever leurs temples aux dépens des fideles; ils rouvrirent

& ils y placerent ſon idole. Comme l'Empereur avoit menacé Tite, evêque de Boſtre en Arabie, de s'en prendre à lui & à ſes clercs, ſi le peuple excitoit quelque ſédition, Tite lui envoya une requête, par laquelle il lui repreſentoit qu'il travailloit au contraire à contenir le peuple dans ſon devoir. Il ajoutoit entr'autres choſes, que les Chretiens étoient en auſſi grand nombre que les Payens; mais qu'il les retenoit par ſes exhortations, & empêchoit qu'il n'arrivât aucun deſordre. Julien ſe ſervit de ces paroles pour rendre Tite odieux aux citoyens de Boſtre, comme s'il les eût accuſés d'être portés d'eux-mêmes à la ſédition; & leur ordonna de le chaſſer de la ville par un Edit qu'il leur adreſſa d'Antioche le premier d'Août. Il ne pouvoit laiſſer un monument plus autentique à la poſtérité pour faire connoître ſon caractere & ſa fourberie. Après avoir eſſayé d'ébranler les fideles en leur vantant la douceur prétenduë de ſon regne, & l'empire tyrannique que leurs clercs vouloient uſurper ſur eux, à ce qu'il pretendoit; il s'adreſſa aux Boſtriens

JULIEN. An de N.S. 363.

pour les animer contre Tite, & leur dit, après avoir raporté malignement les paroles du saint Evêque. « Vous » voyez comme il déclare que votre » soumission ne vient point de vous, » mais de lui, qui vous retient par ses » exhortations. Chassez le donc de » la ville, comme votre accusateur; » & pour vous, vivez en paix les uns » avec les autres. Que ceux qui sont » dans l'erreur n'attaquent point ceux » qui servent les Dieux légitimement » suivant la tradition de tous les siè- » cles. Et vous, serviteurs des Dieux, » ne pillez point les maisons de ceux » qui s'égarent, plûtôt par ignorance, » que par choix. Il faut instruire les » hommes & les persuader par raison, » non par les injures & les tourmens » corporels. Je le dis encore, & je le » répéte plusieurs fois, que l'on ne » maltraite point le peuple des Gali- » léens; ceux qui se trompent en ma- » tiere importante sont plus dignes de » pitié que de haine. »

JULIEN. An de N.S. 363.

XXVII. Il se déchaîne contre S. Athanase.

Julien n'en imposoit par ses sophismes qu'à ceux qui vouloient bien être trompés, mais il ne falloit que se rappeller ce qui se passoit dans les Gau-

les, en Syrie, en Egypte & ailleurs, pour être convaincu qu'il ne cherchoit qu'à séduire les simples, en laissant aux peuples une prétenduë liberté de conscience, qui étoit une véritable contrainte d'embrasser le Paganisme. Quelque empressement qu'il eût pour le faire renaître, il voyoit bien qu'il lui étoit impossible de forcer des peuples entiers à sacrifier aux idoles. Le nombre des Chretiens étoit alors si grand, qu'à peine les Magistrats de chaque ville auroient pû les compter. Il n'osoit pas même leur défendre de s'assembler; mais il s'appliquoit à chasser des villes les évêques & les clercs, croyant faire tomber peu à peu une religion qui n'auroit plus ni chefs ni ministres. Ce fut par ce motif qu'il se déclara hautement contre S. Athanase, rentré depuis peu dans le siége d'Aléxandrie. Comme ce S. Prélat avoit un zele & une fermeté dignes du tems des Apôtres, Julien fut transporté de colere en aprenant qu'il étoit revenu dans son eglise. Il en écrivit dans les termes les plus amers aux Chrétiens de son dio-
« cèse. Il est étonnant, leur disoit-il,

JULIEN. An de N.S. 363.

JULIEN. An de N.S. 363.

» qu'ayant pour fondateur Aléxan-
» dre, & pour Dieu tutelaire le Dieu
» Serapis avec ſa compagne & Iſis la
» reine de toute l'Egypte, vous ne
» ſuiviez pas l'exemple de la plus
» ſaine partie de la ville. Oüi, par les
» Dieux ! J'ai honte qu'un Aléxan-
» drin ſe confeſſe Galiléen. Si vous
» voulez demeurer dans la doctrine
» de ces impoſteurs, vivez en paix ;
» mais ne me redemandez point Atha-
» naſe. Il n'y a dans vôtre ville que trop
» de ſes diſciples, capables de con-
» tenter par leurs leçons impies la dé-
» mangeaiſon de vos oreilles. Si votre
» affection pour lui eſt fondée ſur ſon
» habileté dans les autres choſes (car
» j'aprends que c'eſt un grand fourbe)
» ſçachez que c'eſt pour cette raiſon
» que je le chaſſe de votre ville. Un
» petit homme comme lui qui ſe mê-
» le de beaucoup d'affaires, & fait
» gloire d'expoſer ſa vie, n'eſt pro-
» pre qu'à cauſer du déſordre. » Il écrivit enſuite à Ecditius préfet d'Egypte, pour preſſer l'exécution de cet ordre, jurant par ſon Dieu Serapis, que ſi Athanaſe, l'ennemi des Dieux, n'étoit pas ſorti de l'Egypte avant le

mois de Décembre, il feroit payer à tous les officiers qui étoient en Egypte une amende de cent livres d'or. Dans un nouveau tranſport de colere il donna des ordres ſecrets pour le faire mourir. JULIEN. AndeN.S. 363.

XXVIII. Il s'abandonne à la magie.

Julien joignoit à l'autorité dont il abuſoit, l'exemple & la pratique de tout ce que le Paganiſme avoit de plus ridicule & de plus odieux. A peine pouvoit-il ſuffire à la multitude des ſacrifices qu'il offroit; ſouvent il immoloit cent bœufs dans un jour, outre un grand nombre d'autres animaux. Il faiſoit chercher à grands frais des oiſeaux très-rares, pour en conſulter les entrailles, & bruloit tous les jours ſur les autels les plus précieux aromates de l'orient. On n'imagine pas juſqu'à quel point il étoit ſuperſtitieux, & juſqu'où il portoit le deſir de pénétrer dans l'avenir. Tout ce qu'il y avoit de magiciens & d'augures ſe raſſembloit auprès de lui, & tout à coup érigés en pontifes, ils obtenoient les grades, les charges & les dignités. Sa cour étoit le rendez-vous des perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, décriées par les vices les

JULIEN. An de N.S. 363.

plus honteux ; c'étoit à de telles gens qu'étoit reſervé l'honneur de lui plaire, il les admettoit dans ſa familiarité, & payoit libéralement tous les vains preſtiges dont ils avoient le talent de l'amuſer.

Le récit qu'en fait S. Jean-Chriſoſtome eſt rempli de choſes ſi étranges, qu'elles ſont incroyables ; mais il prend à témoins de ce qu'il avance tous ceux qui en avoient été les ſpectateurs & qui vivoient encore alors, voulant bien qu'ils le démentiſſent, s'il enchériſſoit ſur la vérité, & ſi au contraire il ne taiſoit pas pluſieurs circonſtances qu'il ne convenoit pas à ſon caractere de relever. « Auſſi-» tôt, dit le S. Evêque, que Julien » eût publié ſon édit pour le rétabliſ-» ſement de l'idolatrie, on vit accou-» rir de toutes les parties du monde » les magiciens, les enchanteurs, les » devins, les augures, & tous ceux » qui faiſoient métier d'impoſture & » d'illuſion. Tout le palais fut rempli » de gens ſans honneur & ſans probi-» té. Ceux qui depuis long-tems » étoient réduits à la derniere miſere, » ceux qui pour leurs maléfices avoient

» langui dans les prisons & dans les
» mines, ceux qui trainoient à peine
» une misérable vie dans les emplois
» les plus honteux, se trouvoient tout
» à coup élevés aux premiers rangs.
» L'empereur abandonnant les géné-
» raux & les magistrats, ne daignant
» pas même leur parler, menoit avec
» lui par toute la ville un honteux
» cortége de libertins & de femmes
» débauchées, qui ne se cachoient
» pas des vices les plus infames. Le
» cheval du prince & ses gardes ne le
» suivoient que de fort loin, pendant
» que cette troupe dissoluë environ-
» noit sa personne & paroissoit au
» premier rang dans les places publi-
» ques, disant & faisant tout ce qu'on
» peut attendre de gens de telle sorte.

JULIEN. An de N.S. 363.

XXIX. Temple de Daphné frappé du feu au ciel.

A Daphné près d'Antioche étoit un bois planté de cyprès & de lauriers, dont l'épais feüillage formoit une ombre impénétrable aux rayons du soleil; des ruisseaux d'un eau pure conservoient en ce lieu, malgré les ardeurs de l'été, une agréable fraicheur, & après plusieurs détours alloient se perdre dans l'Oronte. Les fleurs dont la terre y étoit émaillée, répandoient par

JULIEN. An de N.S 363.

tout un agréable parfum, & l'on y reſpiroit un air doux, qui portoit à la langueur & à la moleſſe; c'étoit un ſéjour fait pour la volupté. Selon les fables Syriennes, Apollon toujours inconſolable de la mort de Daphné métamorphoſée en laurier, venoit ſous cet ombrage entretenir ſa douleur, & faire retentir les échos des accens plaintifs de ſa lire. On y voyoit la fontaine Caſtalie, dont l'eau avoit la vertu de faire prophétiſer ceux qui en buvoient. Adrien, diſoit-on, y avoit apris qu'il devoit regner; & de peur qu'un autre n'eût la même ſatisfaction, il en avoit fait fermer la ſource avec de groſſes pierres. Julien ordonna qu'on l'ouvrît, & but à longs traits de cette eau prophétique, ſans néanmois prévoir l'accident qui arriva bien-tôt après, & qui auroit dû confondre ſa ſuperſtitieuſe crédulité.

Dans le milieu de la forêt étoit un temple fameux qu'Antiochus Epiphane avoit conſacré à la divinité tutélaire du lieu. La Syrie n'avoit point d'aſile plus inviolable. Le peuple d'Antioche s'y raſſembloit toutes les années

années au mois d'Aout, pour célébrer une fête ſolemnelle, qui duroit ſept jours. Là, parmi les danſes & les feſtins, les Payens ſe livroient à une joye inſenſée. La retenuë & la pudeur en étoient bannies; on y fuyoit un homme vertueux, comme un impie, dont la rencontre étoit de mauvais augure. Ceux que le libertinage y amenoit ſe faiſoient un devoir de religion de ſe plonger dans toutes ſortes d'abominations. JULIEN. An de N.S. 363.

Lorſque Julien ſe préparoit à offrir de nombreux ſacrifices pour ſignaler ſon zele & obtenir la faveur d'Apollon, le feu du ciel tomba ſur le temple, réduiſit en cendres l'idole & tous les ſimulacres qui ſervoient d'ornemens à ce ſuperbe édifice. Tout fut conſumé, à la reſerve des murailles & des colomnes qui demeurerent ſi entieres, qu'il ſembloit que ce fût une démolition faite de main d'homme, plûtôt que l'effet d'un embraſement. L'empereur perſuadé que cet incendie avoit été cauſé par les Chretiens, ne fut plus maître de ſa colere. Il fit fermer la grande égliſe d'Antioche, après en avoir enlevé les vaſes

sacrés qu'il profana indignement.
JULIEN. « Voyez, dit-il, quand on lui aporta
An de N.S. « les saintes coupes & les patenes,
363. » avec quelle magnificence les Gali-
» léens servent le fils de Marie. »

XXX. L'Empereur veut relever le Temple de Jérusalem.

Comme le Christianisme s'étoit élevé sur les ruines du culte Judaïque, il crut qu'en rétablissant les cérémonies & les sacrifices de l'anciene loi, il arrêteroit les progrès de la religion Chrétienne. Il assembla donc les chefs de la nation Juive, & leur offrit de faire rebâtir à ses dépens le temple de Jérusalem, esperant par là annéantir la vérité des oracles éternels, qui avoient prédit que ce temple ne se releveroit jamais. Il fit venir de toutes parts les plus excellens ouvriers, & donna l'intendance de ce grand ouvrage au Comte Alype, qui avoit été Vicaire du prétoire en Angleterre, le chargeant d'y faire travailler incessamment, sans épargner la dépense, & donnant ordre à ses tréſoriers de fournir tout l'argent néceſſaire. En même tems il écrivit aux Juifs dispersés, pour les exhorter à signaler leur zele en cette occasion; les conjurant de prier le Dieu de l'univers

pour la prospérité de son regne, & leur promettant qu'à son retour de la guerre de Perse, il viendroit adorer l'Eternel dans son temple, & lui rendre gloire avec eux du succès de son expédition. Pour encourager les Juifs, il les exemta des tributs qu'on avoit coutume d'exiger, & leur fit entrevoir une constante félicité. On vit alors cette nation accourir de tous côtés à Jérusalem : hommes, femmes, vieillards, enfans, tous vouloient partager l'honneur de cette fameuse entreprise. Alype exécutoit sa commission avec beaucoup d'ardeur ; le Gouverneur de la Province l'aidoit de toute son autorité & de ses soins, & donnoit de bons ordres pour faire venir promtement les matériaux nécessaires à la construction de l'édifice.

JULIEN. An de N.S. 363.

L'ouvrage étoit déja avancé, lorsque des globes de flammes sortis, dit-on, des entrailles de la terre, dévorerent les ouvriers, & rendirent inaccessible le lieu où ils travailloient. Les secousses d'un violent tremblement de terre dispersérent toutes les pierres des fondemens. Les galeries où se re-

tiroient les travailleurs, & les maiſons bâties pour la commodité des habitans, furent renverſées, & un grand nombre de Juifs ſe vit accablé ſous les ruines.

JULIEN. An de N.S. 363.

XXXI. Autre punition

Dans le même tems Conſtantinople fut ébranlé par un tremblement de terre; la moitié de Nicée fut abîmée; Nicomédie, qu'on faiſoit rebâtir, fut une ſeconde fois renverſé. Julien, oncle de l'empereur, qui avoit fermé l'égliſe d'Antioche, & qui par dériſion avoit fait ſervir les vaſes ſacrés aux plus vils uſages, mourut dans les plus vives douleurs. Felix ſurintendant des finances, qui avoit prêté ſon miniſtere à la profanation, fut auſſi frappé d'une mort imprévuë. Tant d'événemens funeſtes troublerent le ſuperſtitieux empereur, mais n'amolirent point ſon cœur endurci.

XXXII. Il eſt haï & mépriſé à Antioche.

On regarda comme un autre fleau, dont le ciel frappoit l'empire, cette affreuſe ſtérilité qui affligea une partie de l'Orient. La peſte, compagne ordinaire de la famine, commençoit à paſſer de province en province, & menaçoit le riche comme le pauvre. Antioche ſouffrit de la diſette plus

qu'aucune autre ville, par la grande consommation que faisoient les troupes de l'empereur; & pour comble d'affliction on n'osoit murmurer contre celui qu'on regardoit comme la cause de tous ces maux. Le peuple s'en prit aux riches, qui voulant profiter de sa misere, resserroient les grains. Julien les exhorta à soulager leurs concitoyens; ils le lui promirent, mais ils ne tinrent point parole. Voulant les punir, & en même tems gagner les bonnes graces du peuple, il taxa les vivres à un prix médiocre, sans réfléchir que ces coups d'autorité, quand ils ne sont pas faits à propos, augmentent plûtôt la disette, qu'ils ne la diminuent. Les magistrats plus éclairés s'opposerent à ce vain projet; tout ce qu'ils avoient apprehendé arriva. Au lieu qu'auparavant la ville ne manquoit que de blé, après cet édit on manqua de tout. Les marchands voyant qu'ils se ruineroient, s'ils vendoient leurs marchandises suivant le tarif, abandonnerent la ville, & resserrerent leurs denrées. Ainsi la conduite de Julien à l'égard de ses sujets ne servit qu'à les irriter en les rendant plus malheureux.

JULIEN. An de N.S. 363.

JULIEN. An de N.S. 363.

Ce contretems mit le comble à la haine qu'on avoit déja pour lui. Les Antiochiens naturellement ſatyriques répandirent differentes piéces de vers, qui ſe liſoient d'autant plus volontiers, qu'elles étoient remplies d'un ſel mordant, & compoſées ſur des airs très-connus, qui avoient autrefois ſervi à chanter des ſujets riſibles & populaires. On ſe moquoit de la mauvaiſe mine de l'Empereur, on le traitoit de *cecrops*, ou de nain, de barbe de bouc, de *victimarius* ou *boucher*, à cauſe du grand nombre de bêtes qu'il ſacrifioit; on le tournoit en ridicule de ce que, malgré ſa petite taille, il marchoit quelquefois à grands pas, & quelquefois avec une gravité qui ne lui convenoit point, au milieu d'un cortege diſſolu qui l'accompagnoit dans les cérémonies idolâtres. Foible reſſource à des maux réels, mais qui flattent & vangent le peuple.

Julien ſentoit toute la malignité de ces chanſons. Dans les premiers mouvemens de ſon reſſentiment il menaça la ville de lui faire porter tous le poids de ſa colere; cependant il ſe

contenta d'une vengence philoſophique. Il compoſa une ſatyre ſous le titre de *Miſopogon*, c'eſt-à-dire, *ennemi de la barbe*, où regnent une raillerie amére, & une deſcription piquante de tous les vices qui étoient communs dans la ville, & où Julien ſemble convenir des ſiens. L'ouvrage eſt écrit avec aſſez de légéreté; mais la paſſion & la petiteſſe des défauts qu'il reléve, diminuent le mérite que cette critique peut avoir.

JULIEN. An de N.S. 363.

XXXIII. Il ſe prepare à la guerre des Perſes.

Cependant la ſaiſon s'avançoit, & il falloit marcher contre les Perſes, pour venger l'empire Romain des pertes qu'ils lui faiſoient ſouffrir depuis ſoixante ans. Pendant l'hyver Julien avoit raſſemblé des troupes de toutes parts: & autant pour groſſir ſes légions, que pour ruiner le Chriſtianiſme, il enrôlloit les clercs, & tous les miniſtres du culte évangélique; il goûtoit d'avance la joye de ſe voir honoré du glorieux ſurnom de Parthique. Il ſe tenoit tellement aſſuré de la victoire, que le roi de Perſe lui ayant propoſé par lettres de faire la paix, à des conditions très-avantageuſes pour l'empire Romain, & de

JULIEN. An de N.S. 363.

lui envoyer des Ambaſſadeurs pou la ſigner, il déchira la lettre devan ceux qui la lui avoient preſentée donnant pour toute réponſe, qu'ils ſ verroient bien-tôt, & qu'ils termine roient leurs differends en perſonne Par une fierté contraire à toutes le régles de la politique, il fut cauſe qu les Sarazins ſe retirerent, & firent dan la ſuite de grands maux à l'Empir Romain. Comme ils ſe plaignoien qu'on ne leur payoit pas les ſomme ordinaires pour leſquelles ils avoien toujours ſervi fidellement l'empire, i leur répondit qu'un empereur belli queux n'avoit point d'or, mais ſeule ment de fer.

XXXIV. Il part d'Antioche pour la Perſe.

Auſſi-tôt que les préparatifs de l guerre furent achevés, Julien envoy ordre à ſes troupes de s'avancer ver l'Euphrate. Il vouloit ſurprendre le ennemis, accoutumés à ſe mettr tard en campagne, & prévenir mê me le bruit de ſa marche. Il parti d'Antioche au commencement d printems ; après avoir laiſſé pou gouverneur de la ville un nomm Abaandre, homme cruel & brutal diſant qu'Abaandre ne méritoit p

u

un tel gouvernement, mais qu'Antioche méritoit un tel gouverneur. La plus grande partie du Sénat l'accompagna jusqu'à Litarbe, bourg à quinze lieües d'Antioche. Les Sénateurs en le quittant lui souhaiterent un retour glorieux, le conjurant de les traiter à l'avenir avec plus de douceur & de bonté. Il répondit amérement, & protesta qu'il ne les reverroit jamais, ayant résolu d'aller passer l'hiver suivant à Tarse en Cilicie.

JULIEN. An de N.S. 363.

XXXV. Belle action d'un Sénateur de Berée.

De Litarbe Julien vint à Berée, où il fit un long discours pour engager les citoyens à adorer les Dieux; mais il eut le chagrin de voir que chacun, en louant son éloquence, détestoit l'abus qu'il en venoit de faire; il fut même confondu par la sainte fermeté d'un homme illustre par sa naissance, & plus encore par sa piété. Ayant le malheur d'avoir un fils qui s'étoit laissé entraîner à l'idolâtrie, il l'avoit chassé de sa maison, & déshérité. Le jeune homme supplia l'Empereur de le faire rétablir dans les droits de sa naissance. Julien le lui promit, ne croyant pas qu'un homme qu'il pouvoit perdre d'un mot,

oſât manquer de déférence à ſes vo-
JULIEN. lontés. Ayant invité à un feſtin les
An de N.S. principaux de Berée, il fit aſſeoir le
363. pere & le fils ſur le lit où il étoit aſſis lui-même, & vers le milieu du repas adreſſant la parole au pere. « Il me » ſemble, dit-il, qu'il n'eſt pas juſte » de contraindre l'inclination de per » ſonne ; laiſſez à votre fils la liberté » de ſuivre une autre religion que la » vôtre, comme je vous laiſſe la li » berté d'en ſuivre une autre que l » mienne ; quoiqu'il me fût fort aiſ » de vous l'ôter avec la vie. » Le per animé du zele de la foi, répondit « Vous me parlez, Seigneur, en fa » veur d'un jeune homme qui s'e rendu digne de la haine de Dieu » & qui a préféré le menſonge à la » vérité. » Julien l'interrompit, & ſo par admiration pour le courage de ce généreux Chrétien, ſoit par une vai affectation de clémence, il lui di » Laiſſons là les invectives. » Puis tournant vers le fils, il ajouta : « » vous ſervirai de pere. »

XXXVI. Il paſſe l'Euphrate.

Cinq jours aprés ſon départ d'A tioche, Julien arriva le 9. de Mars Hieraple, où le peuple vint au-deva

de lui; mais comme il entroit dans cette grande ville, un portique qui tomba tout à coup écrasa 50. soldats, & plusieurs autres furent blessés. Après avoir demeuré trois jours à Hieraple, il passa l'Euphrate sur un pont de batteaux avec son armée & quelques troupes auxiliaires des Gaules. Il alla à Batnes, petite ville de l'Osroïne; de-là il se rendit en grande diligence à Carres dans la Mésopotamie, & il s'y arrêta quelques jours pour faire rafraîchir son armée.

JULIEN. An de N.S. 363.

Il y avoit dans cette ville un temple fameux dédié à la Lune, divinité particulierement adorée des Cariens. On dit que Julien y étant entré avec les compagnons de ses sacriléges, immola une femme pour chercher dans son foye des présages de sa victoire; que les ayant trouvés peu favorables, il fit retirer tout le monde, à la reserve de Procope son parent, & que l'ayant fait approcher de l'autel, il le revêtit de sa pourpre, & lui ordonna de s'emparer de l'Empire, s'il apprenoit qu'il fût mort en Perse; qu'étant ensuite sorti du temple, il en fit fermer & sceller les

XXI Il immole une femme pour en consulter les entrailles.

portes, & y mit des gardes, avec
JULIEN. défenſe d'y laiſſer entrer perſonne
An de N.S. juſqu'à ſon retour; qu'après ſa mort
160. le temple ayant été ouvert, on y
trouva une femme penduë par les
cheveux, ayant les bras étendus, &
le ventre ouvert. Il fut encore in-
quiété par des ſonges pendant la nuit
& fit appeller les magiciens, qui lui
prédirent que le lendemain dix-neu-
vieme de Mars, il arriveroit un grand
malheur. Cependant rien ne parut;
mais l'on apprit depuis que le temple
d'Apollon Palatin avoit été brûlé à
Rome.

Pendant qu'il étoit occupé à régler
la marche de ſon armée, il eut avis
qu'un détachement de cavalerie ene-
nemie avoit fait quelques dégats ſur
les terres de l'empire. Cette nouvelle
le confirma dans la réſolution qu'il
avoit déja priſe de laiſſer une armée
dans la Méſopotamie, pour garder
les paſſages du Tygre, & empêcher
la diverſion que les Perſes pourroient
faire de ce côté-là. Elle étoit com-
poſée, ſelon Ammien, de trente mille
hommes, & ſelon d'autres, de vingt
ſeulement, il en donna le comman-

dement à Procope & au Comte Sebaſtien, qui avoit été gouverneur d'Egypte. Il leur ordonna de ſe joindre à Arſace Roi d'Arménie, de ravager la Province des Medes, & de venir enſuite le trouver dans l'Aſſyrie, où il les attendroit. JULIEN. An de N.S. 360.

Après avoir donné cet ordre, il continua ſa marche, & arriva le jour ſuivant à Eulliniſe, où il célébra la fête de la mere des Dieux. Il en partit le 28. & vint camper ſur les bords de l'Euphrate, où il paſſa la nuit ſous ſes tentes. Le lendemain il vit arriver ſa flotte compoſée de ſept cens galeres, & de quatre cens vaiſſeaux de charge, ſous les ordres du Comte Lucien, & du tribun Conſtantien. Il décampa enſuite pour ſe rendre à Cereuſe, ville ſituée à l'endroit où la riviere d'Abore tombe dans l'Euphrate. Dioclétien l'avoit extrémement fortifiée, pour mettre la Syrie à couvert des fréquentes incurſions des Perſes. Tandis qu'il étoit occupé à faire paſſer l'Abore à ſon armée, il reçut des lettres de Saluſte préfet des Gaules, qui le conjuroit de ſuſpendre ſon expédition contre les Perſes, XXVIII. Arrivée de ſa flotte.

JULIEN. An de N. S. 363.

l'assurant qu'elle lui seroit fatale, & qu'auparavant il falloit appaiser les Dieux irrités. Ces frayeurs furent regardées par l'Empereur comme des preuves d'une amitié trop facile à s'allarmer, & ne firent aucune impression sur son esprit. Après que l'armée fut passée, il fit rompre le pont, pour fermer le chemin de la retraite aux soldats que le péril pourroit intimider.

XXXIX. Présages & disputes des augures.

Comme l'armée s'avançoit vers Dura, un lion d'une prodigieuse grandeur, qui se jetta au milieu des bataillons, & qui fut percé de mille traits, parut un présage heureux. Julien en conçut les plus belles espérances, dans lesquelles les Philosophes empressés à lui plaire prirent grand soin de l'entretenir. Ils étoient cependant contredits par les augures Etrusques, plus versés dans la science de la divination. Un soldat tué le lendemain d'un coup de tonnerre confirma ces devins dans leur opinion ; ils conseillerent à Julien de retourner sur ses pas, & de s'éloigner d'un pays, où les Dieux avoient marqué son tombeau ; mais il ne voulu

point les écouter, ajoutant uniquement foi aux promeſſes des Philoſophes, qui avoient une ſouveraine autorité ſur lui, & qui ſçavoient donner des raiſons naturelles de tous les préſages ſiniſtres, ou les interpréter habilement dans un ſens favorable. Ainſi, convaincu que le ciel ſe déclareroit en ſa faveur, il ne ſongea plus qu'à le perſuader à ſes ſoldats.

JULIEN. An de N.S. 363.

XL. Il anime ſes troupes.

Il les fit aſſembler & leur dit, qu'il les menoit à une victoire certaine; que des Romains ne pouvoient s'égarer ſur les traces de Luculle, de Pompée, de Trajan, de Sévére, qui avoient parcouru l'Aſie en conquérans; que l'amour ſeul de la gloire, & le déſir de donner un nouvel éclat à leur patrie, avoient conduit ces héros dans des climats ſi reculés, pour y combattre des peuples qui ne les connoiſſoient point, mais qui devoient être ſujets de l'Empire Romain, puiſqu'ils étoient habitans de la terre. Que pour eux ils avoient à venger les maux que les Perſes, tant de fois ſoumis, & toujours rebelles, avoient faits à l'Empire depuis ſoixante ans; que pour de moindres

offenſes Veyes, Fidenes, Cartage & Numance avoient été ruinées de fond en comble; qu'il falloit donc exterminer une nation perfide, & faire d'un ſi bel état une Province Romaine; que cette conquête les alloit tous enrichir; que ſi, pour leur aſſurer la victoire, le ciel demandoit ſon ſang, il étoit prêt d'imiter le généreux dévoüement des Mutius & des Decius, ces victimes volontaires du bien public; qu'au reſte il les prioit de faire attention, qu'ils alloient s'engager dans un pays qui leur étoit inconnu; qu'ils auroient à faire à un ennemi ruſé; qu'ainſi il feroit obſerver rigoureuſement la diſcipline militaire; qu'après tout, il ne leur commanderoit rien dont il ne leur donnât l'exemple; qu'ils le verroient toujours à la tête des enſeignes, & qu'il partageroit avec eux les fatigues des marches & les perils des combats; qu'enfin ils ſe reſouvinſſent que la gloire & les richeſſes ſont le partage des hommes courageux, & que les Dieux favoriſent les entrepriſes équitables.

JULIEN. An de N. S. 363.

XLI. Comment il diſpoſe ſes troupes.

Les ſoldats encouragés par ce diſcours promirent de lui obéir, & de

seconder la valeur d'un si digne chef. Julien pour les animer davantage, fit distribuer à chaque soldat cent trente pieces d'argent, & entra sur les frontieres de la Syrie. Voyant défiler ses troupes, il apperçut à la suite de l'armée une grande troupe de chameaux chargés des vins les plus exquis; il les fit renvoyer, disant que ces liqueurs délicieuses ne convenoient point à ses soldats, & que pour lui, il ne vouloit pas vivre autrement qu'eux. Comme il ne connoissoit point le pays, dans la crainte de quelques embuscades, il partagea son armée en quatre corps qui devoient marcher sur autant de lignes. Chacun avoit un certain nombre de coureurs, qui alloient tantôt devant, tantôt derriere, tantôt sur les côtés, pour empêcher toute attaque imprévuë, & donner les avis necessaires. L'infanterie étant sa principale force, il en fit le corps de bataille, où il étoit lui-même. Nérive commandoit l'aîle droite le long de l'Euphrate; l'aîle gauche, presque toute composée de cavalerie, étoit conduite par Arinthée & par Hormisda, Prince

JULIEN. An de N. S. 363.

de Perſe, qui maltraité par le roi ſon
JULIEN. frere, s'étoit refugié auprès de Conſ-
An de N S. tantin le grand, & avoit merité par
363. ſa fidelité pluſieurs emplois importans. Ils devoient marcher par les plaines & les lieux les plus fertiles. Les troupes que commandoient Dagalaïphe, Victor & Secondin formoient l'arriere-garde. Il avoit donné ordre à ſa flotte, de ſuivre l'armée le plus près qu'il ſeroit poſſible, afin que dans le beſoin elle pût apporter du ſecours.

XLII. Ses premiers ſuccès.

Julien commença cette guerre fort heureuſement & avec beaucoup de gloire. Il prit pluſieurs villes le long de l'Euphrate, les uns par force, les autres par compoſition. La premiere place qu'il attaqua fut le fort d'Annatham, qui ſe rendit ſans réſiſtance, & qui fut brûlé par ſon ordre. Puſée, qui en étoit commandant, fut fait tribun, & devint depuis duc d'Egypte. On y trouva un ſoldat Romain qui y étoit reſté malade à la fleur de ſon âge, dans l'expédition de Maximien Galere contre les Perſes, en 297. Il avoit épouſé, ſuivant la coutume du païs, pluſieurs femmes, dont

il avoit eu beaucoup d'enfans. Ayant été amené à l'empereur, il déclara en ſa préſence qu'on lui avoit prédit qu'il vivroit près d'un ſiécle, & qu'il ſeroit enfin enterré ſur les terres des Romains; ce récit fut confirmé par le témoignage de quelques vieux ſoldats qui le reconnurent. Le lendemain l'armée ſouffrit beaucoup d'un affreux ouragan qui briſa toutes les tentes. Les ſoldats malgré tous leurs efforts, ne pouvoient ſe ſoutenir; l'Euphrate ſe déborda conſiderablement, & pluſieurs vaiſſeaux furent ſubmergés. Le ciel étant devenu ſerain, on s'avança ſans obſtacle juſqu'à Ozogardana, que les habitans avoient abandonnée. On fit partir Hormiſda pour reconnoître le païs; il ſeroit infailliblement tombé entre les mains des ennemis, ſi l'Euphrate plus enflé qu'à l'ordinaire ne l'eût empêché d'arriver à l'endroit, où les Perſes, qui parurent pour la premiere fois, l'attendoient en embuſcade. Les Romains, qui brûloient d'en venir aux mains avec les Perſes, les attaquerent malgré l'avantage du poſte, & les obligerent à ſe retirer avec perte.

JULIEN. An de N.S 363.

JULIEN. An de N.S. 363

La premiere place importante qu'on rencontra, fut Pyriſabore. Elle étoit fortifiée d'une double muraille; Julien l'emporta néanmoins en deux jours d'aſſaut, malgré la vigoureuſe réſiſtance des habitans. Il attaqua enſuite la citadelle bâtie ſur une montagne eſcarpée, & il remplit en cette occaſion tous les devoirs de général & de ſoldat. Mais les aſſiégés lancerent ſur lui une grêle de traits ſi prodigieuſe, qu'il fut obligé d'abandonner l'entrepriſe. Sa bonne fortune le ſervit encore plus que ſon courage. Les citoyens intimidés à la vûë des énormes machines qu'il avoit élevées autour de leurs remparts, & qui dominoient ſur leurs têtes, implorerent ſa clémence. La priſe de cette ville, qui étoit la plus grande de l'Aſſyrie, donna beaucoup de réputation aux armes de l'empereur. On y trouva heureuſement une grande quantité de vivres & de munitions, qui commençoient à manquer aux troupes

XLIII. Priſe de Pyriſabore.

XLIV. Il ſurprend Maozamalque.

Julien qui vouloit attaquer les Perſes avec toutes ſes forces, ruinoit les villes dont il ſe rendoit maître, pour

n'être pas obligé d'y laiſſer des garniſons qui euſſent affoibli ſon armée. Après avoir fait mettre le feu à ſa nouvelle conquête, & appaiſé quelques murmures qui s'étoient élevés parmi les ſoldats, il continua ſa route, & vint en un jour de marche, dans un pays plat, fertile & planté de palmiers. Dès qu'il s'y fut engagé, ſes ennemis l'envelopperent. Ce ne fut qu'après pluſieurs jours, & avec des peines incroyables, que l'armée put s'en retirer. Cependant animée par l'exemple de ſon chef, elle ſouffrit ces incommodités ſans ſe plaindre. Elle parut enfin devant Maozamalque ville très-grande, très-forte, & bien peuplée. L'empereur, pour ne laiſſer rien derriere ſoi qui pût lui nuire, réſolut d'aſſiéger cette place. Les citoyens ſe confiant en la force de leurs remparts, & déterminés à vaincre ou à perir, ſe défendirent avec valeur, & tuerent grand nombre de Romains dans la premiere attaque. JULIEN. An de N.S. 363.

Inconſolable du mauvais ſuccès de cette journée, l'empereur ordonna de creuſer un chemin ſouterrain

JULIEN. An de N.S. 363.

qui allât juſqu'au milieu de la place. Lorſqu'il fût achevé il fit reprendre les armes à ſes ſoldats, donna un aſſaut vigoureux, afin que les aſſiégés accourant pour défendre leurs remparts, abandonnaſſent le centre de la ville. Les ſoldats commandés pour entrer dans la mine, parurent ſubitement au milieu de la place, & firent main baſſe ſur tous les habitans. On n'épargna ni ſexe, ni âge; tout fut paſſé au fil de l'épée, à la reſerve du gouverneur, & d'un très-petit nombre d'autres perſonnes. On abandonna la ville au pillage, & le ſoldat y mit le feu. Parmi les priſonniers ſe trouverent des filles d'une rare beauté. Julien ne voulut pas même les voir, faiſant gloire d'imiter la continence d'Alexandre & de Scipion l'Afriquain, qui ne s'étoient jamais laiſſé vaincre par la volupté.

LXV. Il ſe rend maître de Cteſiphon.

Il n'y avoit que cinq lieuës de Maozamalque à Ctéſiphon, & le général Victor qui avoit viſité tous les chemins, aſſuroit qu'il n'y avoit rien à craindre. Julien y fit avancer ſes troupes. Victor qui conduiſoit l'avantgarde, fut attaqué au paſſage d'un

bras de l'Euphrate par un détachement que commandoit le fils du Roy de Perſe ; mais qui, à la vûë de l'armée, ſe retira, & laiſſa les Romains maîtres d'un beau pays plein de bois, & abondant en toutes ſortes de fruits. Julien s'étant un peu éloigné du bord de la riviere, perdit une partie de ſon bagage par une ruſe qu'il auroit dû prévoir. Les Perſes ayant commencé une eſcarmouche pour amuſer les Romains à l'avant-garde, envoyerent un détachement, qui après un long circuit, vint, en ſe gliſſant le long du bord de la riviere, fondre ſur l'arriere-garde, la ſurprit, & la mit en fuite.

JULIEN. An de N.S. 360.

XLVI. Il paſſe le Tygre.

Après quelques jours de repos, il occupa ſon armée à nettoyer le canal que Trajan avoit fait creuſer pour joindre l'Euphrate au Tygre au-deſſous de Cteſiphon. Par ce canal appellé Naarmalca, ou *fleuve royal*, Julien fit entrer ſes vaiſſeaux dans le Tygre, ſans paſſer devant Séleucie, ſituée à l'endroit où le canal de l'Euphrate que Julien avoit ſuivi juſqu'alors, ſe joint au Tygre. Enſuite par une entrepriſe qui tenoit de la

JULIEN. An de N.S. 363.

temerité, il fit traverſer ce fleuve à à ſon armée de terre, à la vûe des ennemis campés ſur l'autre bord. Après ſon paſſage, il chargea les Perſes, les mit en déroute, & les pourſuivit juſqu'à Ctéſiphon. La perte du côté des ennemis fut de deux mille cinq cens cinquante hommes; les Romains ne perdirent qu'un très-petit nombre de ſoldats.

XLVII. Il refuſe la paix.

En action de graces d'un ſuccès ſi heureux, Julien offrit un ſacrifice au Dieu Mars; mais les entrailles de la victime, dit-on, n'annoncerent rien que de funeſte, & dès ce jour la fortune commença à l'abandonner. C'eſt Ammien qui parle ainſi, comme ayant foi aux préſages des augures. Ctéſiphon fut le terme de ſes victoires. S'étant approché de cette ville, il la trouva ſi forte d'aſſiete, & elle étoit d'ailleurs ſi bien munie de toutes choſes, que prévoyant combien ce ſiége ſeroit long & peut-être peu glorieux pour lui, il n'oſa l'entreprendre; aimant mieux, pour ſatisfaire ſon impatience, aller trouver Sapor, & l'engager s'il étoit poſſible à une bataille déciſive. Le Roi de Perſe ne lui

lui avoit encore opposé aucune armée considérable, soit parce qu'il avoit été surpris, soit parce qu'il vouloit attirer Julien plus avant dans le pays, espérant le défaire plus aisément dans sa retraite. On ne sçait si ce fut par crainte, ou seulement par envie de l'amuser & de gagner du tems pour pouvoir rassembler toutes ses forces, qu'il lui fit demander la paix à des conditions glorieuses pour l'empire. Le Prince Hormisda, à qui les Ambassadeurs avoient eu ordre de s'adresser, courut aussitôt à la tente de l'empereur, croyant lui annoncer une agreable nouvelle. Sa surprise fut extrême quand il vit Julien désaprouver son empressement, & par un aveuglement incomprehensible, rejetter avec fierté des offres si avantageuses. Pour empêcher que le bruit de cette ambassade ne se divulguât, il pria Hormisda de renvoyer secretement les députés, & de les faire passer pour des amis qui étoient venu le voir. Il craignoit qu'en refusant la paix, il ne ralentît le courage des soldats, ou qu'ils ne se soulevassent. JULIEN. An de N. S. 393.

XLVIII. Il remonte le Tygre.

Il s'étoit tellement persuadé, par le

bonheur de ſes premiers exploits ; que les oracles l'appelloient à la conquête de la Perſe, qu'il réſolut contre l'avis de tous ſes capitaines, de marcher vers Ecbatane. Après avoir fait ravager la campagne par Arinthée, il remonta le long du Tygre qu'il avoit à gauche, ſoit par envie de voir les plaines d'Arbelles où Darius avoit été vaincu, ſoit dans l'eſperance de rencontrer par cette route l'armée que lui devoient amener Arſace & les généraux Procope & Sébaſtien.

JULIEN. An de N.S. 363.

XLIX. Il fait brûler ſa flotte.

Sur le conſeil de quelques faux transfuges il s'éloigna des bords du fleuve pour entrer dans le pays plat, & éviter la ſurpriſe des Perſes qui le harceloient dans les montagnes. Mais en quittant le Tygre il falloit abandonner la flotte qui demeuroit expoſée aux ennemis. Cet inconvenient n'arrêta pas Julien. Eſperant de livrer le combat aux Perſes, il regardoit comme un grand avantage de groſſir ſon armée des vingt mille hommes qui la compoſoient. D'ailleurs comme il s'agiſſoit de remonter le fleuve, il eût fallu plus de la moitié de l'ar-

mée pour tirer les batteaux. Quelques-uns des transfuges ajoûtoient que la trop grande abondance, dont on joüiſſoit dans le camp, nourriſſoit l'indolence, & amoliſſoit le courage du ſoldat, qui ne devoit rien attendre que de ſon épée, & qu'il comptoit trop ſur les proviſions dont la flotte étoit chargée. Julien ſéduit par ces raiſons frivoles, ordonna de prendre des vivres pour vingt jours, & de mettre le feu à tous les vaiſſeaux, à la reſerve de douze petits qu'il fit tranſporter par piéces ſur des chariots, pour faire des ponts dans le beſoin. A la vûë de cet embraſement l'armée éclata en murmures. Julien ouvrant les yeux fit appliquer les transfuges à la queſtion. Leur chef s'étoit dejà échappé, & les autres avouerent qu'ils n'avoient donné ce conſeil, que pour perdre les Romains. Alors on ordonna d'éteindre le feu, mais on ne put ſauver que les douze vaiſſeaux qu'on avoit ſeparés des autres.

JULIEN. An de N.S. 363.

L. La famine le fait revenir ſur ſes pas.

Julien continuant ſa marche à travers un pays que les Perſes avoient ravagé à deſſein, ne trouva ni grains

JULIEN. An de N.S. 363.

ni fourages, & ſon armée fut bientôt réduite à la derniere extrémité, ſans pain, ſans eau, & ſans pouvoir avancer ni reculer. Ce n'étoit pas aſſez d'avoir à combattre la faim & la ſoif, il falloit encore être ſans ceſſe ſous les armes, pour repouſſer les Perſes qui fondoient de tous côtés ſur les Romains. Cependant les troupes qu'Arſace, Procope, & Sebaſtien devoient amener, ne paroiſſoient point. Les deux généraux Romains s'étoient brouillés, & Arſace n'avoit pas oſé dégarnir ſes frontieres. Dans un ſi grand embarras l'armée, quoiqu'environnée des ennemis, demandoit qu'on regagnât le Tygre. Quelqu'impoſſible que parût l'entrepriſe, Julien après pluſieurs délibérations, condamnant ſon imprudence, & s'en prenant aux Dieux qui l'avoient trompé, ordonna de tourner à gauche, pour gagner la Cardiene qui appartenoit aux Romains.

LI. Il a quelques avantages ſur les Perſes.

Il fut ſouvent arrêté dans ſa marche par les Perſes qui le harceloient ſans ceſſe, dans ces differens combats : il eut toujours de l'avantage, payant de ſa perſonne, & animant les ſiens

par ſon exemple. Il fit ſur tout des prodiges de valeur dans la bataille qui ſe donna le 22. de Juin dans une plaine, où les Perſes qui étoient plus forts en cavalerie, & qui avoient grand nombre d'éléphans, devoient remporter la victoire. Ayant à leur tête les deux fils de Sapor, & Merenés, général de la cavalerie, ils vinrent fondre ſur les Romains avec impetuoſité. Ceux-ci, quoiqu'extenués de faim & de fatigue, ſoûtinrent ce choc, ſans s'ébranler. Après un grand carnage, les Perſes contraints de plier, ſe retirerent en déſordre, & laiſſerent les Romains maîtres du champ de bataille. Cependant cette victoire ne ramena pas l'abondance dans le camp; la diſette y étoit ſi grande, qu'on étoit obligé de manger les chevaux

JULIEN. An de N.S. 363.

LII. Son génie lui apparoît.

On convint réciproquement d'une armiſtice de trois jours, qui furent employés à enterrer les morts, & à ſe remettre des fatigues du combat. Pendant ce tems-là, Julien cherchoit tous les moyens de remédier aux maux de ſon armée; il n'en trouvoit point de plus efficace, ni de plus

JULIEN. An de N.S. 363.

prompt, qu'une bataille décisive; mais les Perses l'évitoient avec soin, prévoyant bien que la famine feroit bientôt perir les ennemis. La nuit du 26. de Juin l'empereur s'étant levé après un sommeil très-court & très inquiet, à dessein de lire ou d'écrire, il vit dans sa tente le même genie qui, dit-on, lui étoit apparu quand il fut proclamé Auguste à Paris. Sa tête & sa corne d'abondance étoient couvertes d'un voile; son air étoit morne & triste, son visage pale & livide. Le prince fut effrayé; mais supérieur à la crainte, & se flattant que les Dieux, quelque courroucés qu'ils fussent, pourroient s'appaiser par des sacrifices; il alloit chercher du repos au pied de leurs autels, quand il vit dans l'air de ces feux qui semblent quelquefois tomber du ciel. Sa frayeur lui fit croire que c'étoit le Dieu Mars, qui, porté sur un globe de feu, venoit lui déclarer qu'il refusoit ses offrandes, & qu'il retiroit sa protection. A l'heure même il fit venir les augures Etrusques, qui lui défendirent de rien entreprendre ce jour-là; mais le voyant peu

disposé à suivre leurs avis ; ils le conjurerent au moins de differer son départ de quelques heures. Sans avoir aucun égard à leurs prédictions, qu'il commençoit à mépriser, dès l'aurore il fit donner le signal pour marcher.

JULIEN. An de N.S. 363.

LIII. Grand combat où Julien est blessé.

Il s'avançoit à la tête de ses troupes, en ordre de bataille, quand on l'avertit que les Perses, qui avoient paru sur les hauteurs, venoient d'attaquer l'arriere-garde. Il y courut aussitôt, sans se donner le loisir de prendre sa cuirasse qu'il avoit quittée, parce que la chaleur étoit extrême. Un autre avis le rappella bientôt à l'avant-garde, où sa présence rétablit le combat. Un moment après, on lui annonça qu'un gros de Parthes avoit pris ses troupes en flanc, & que tout plioit devant eux. Sans perdre de tems, il se mit à la tête de quelques escadrons, & plein d'une nouvelle ardeur, il chargea l'ennemi avec tant de furie, & si à propos, qu'il le mit en désordre, & l'obligea à prendre la fuite. Comme il le poursuivoit de trop près, au moment qu'il levoit le bras pour animer

JULIEN. An de N.S. 363.

les ſiens, en criant à haute voix : *tout à nous*, un dard lancé par un cavalier Perſan, le frappa au côté, & lui entra bien avant dans le foye. Le bruit de ſa mort ranima le courage des Perſes qui firent ferme, quoique les Romains, devenus furieux par le déſir de venger leur prince, ſe battiſſent avec acharnement juſqu'à la nuit qui ſepara les deux armées. La victoire coûta peu de monde aux Romains ; Anatole fut le ſeul officier de marque qui périt dans le combat : mais les Perſes, outre un très-grand nombre de ſoldats, perdirent cinquante Satrapes & Merenés général de l'armée.

LIV. Ses dernieres paroles.

Julien fut emporté dans ſa tente ſur un bouclier. Après le premier appareil ſe ſentant ſoulagé, il demanda ſes armes pour retourner au champ de bataille, & ranimer par ſa préſence les ſoldats qu'il croyoit découragés par ſa bleſſure ; mais ſentant que ſes forces ne répondoient pas à ſon ardeur, il reſta quelque tems, comme immobile, & déſeſpera de guerir, dès qu'on lui eut dit que le lieu où il étoit s'appelloit Phrygie ; ayant appris

appris disoit-il, par les oracles que c'étoit l'endroit où il devoit mourir. Ses officiers entrerent alors dans sa tente pour lui annoncer que ses troupes avoient taillé en piéces les ennemis. Il les félicita de leur victoire, & les voyant fondre en larmes, & témoigner le regret qu'ils avoient de le perdre, il les consola en philosophe, & leur dit : » Le moment appro- » che où je vais payer le tribut à la na- » ture ; c'est une dette dont il faut » qu'un homme sage s'acquite sans » murmurer. Ma vie a été courte, » mais mes jours ont été pleins. On » a toujours assez vêcu, quand on a » vêcu glorieusement. Qui recherche » la mort sans nécessité est un témé- » raire ; mais c'est être lâche que de » regretter la vie, lorsque les Dieux » la redemandent. La philosophie, » dont j'ai fait mes délices, m'a ap- » pris que la mort, loin d'être un » mal, est au contraire un bien pour » les hommes vertueux. Tant qu'ils » sont sur la terre, joüets infortunés » du hazard & de leurs passions, ils » courent risque de ternir, par une » faute, l'éclat de leur vie passée ;

JULIEN. An de N.S. 363.

JULIEN. An de N.S. 363.

» le trépas ſeul, en les enlevant à
» leur propre foibleſſe, met le ſceau
» à leur réputation, & leur aſſure
» l'immortalité. L'éternité s'ouvre
» pour moi; je vois mon nom paſ-
» ſer de bouche en bouche juſqu'aux
» ſiécles les plus reculés, & mon
» ame ſent déjà un avant-goût de la
» felicité que les Dieux réſervent à
» ceux dont toutes les actions ont été
» reglées par la juſtice & la pieté.
» J'ai été particulier & empereur;
» dans la vie privée, & ſur le trône,
» je penſe n'avoir rien fait dont j'aye
» lieu de me repentir; pour comble
» de bonheur, une mort glorieuſe
» vient terminer une vie irreprocha-
» ble. J'en rends graces aux Dieux,
» dont la protection a ſauvé ma foi-
» ble vertu des périls qui l'environ-
» noient; par quels bienfaits plus ſi-
» gnalés leur bonté pouvoit-elle écla-
» ter à mon égard? Je meurs les ar-
» mes à la main, en pourſuivant les
» plus implacables ennemis de l'em-
» pire; que ma valeur force à prendre
» la fuite. Quel ſort plus digne d'en-
» vie! gardez-vous donc de desho-
» norer ma mémoire par d'indignes

» pleurs. J'attends de votre affection
» d'autres ſentimens que ceux de la
» pitié. Je n'oſe toutefois condam-
» ner vos larmes, & j'avoüe que je
» reſſens quelque plaiſir à les voir
» couler, puiſqu'elles m'aſſurent que
» j'ai été moins votre empereur que
» votre ami. Je ne déſigne point mon
» ſucceſſeur ; l'amitié pourroit me ſé-
» duire, & je craindrois qu'un choix
» indiſcret & téméraire ne privât de
» l'empire celui qui en eſt le plus di-
» gne, ou n'exposât à l'envie celui à
« qui j'aurois donné la préference.
» Que la Patrie déclare elle-même
» celui qui mérite mieux de regner ;
» je ne veux point gêner ſon élection,
» je la ſupplie ſeulement de ſe ſouve-
» nir que mon amour pour elle fut
» ſans bornes, & que mes derniers
» ſoupirs ont été des vœux pour ſa
» félicité.

JULIEN. An de N.S. 363.

Après avoir ainſi conſolé ſes amis, il leur recommanda de faire porter ſon corps à Tarſe en Cilicie, & leur diſtribua des préſens. Il s'entretint encore quelque tems avec les philoſophes Maxime & Priſque, de l'excellence & de l'immortalité de l'ame.

JULIEN. An de N.S. 363.

Sa playe s'étant r'ouverte, il demanda un verre d'eau qu'il but, & mourut vers le milieu de la nuit du 26. au 27. de Juin, l'an de N. S. 363. pendant ſon quatriéme conſulat, ayant pour collegue Salluſte préfet des Gaules, dans la trente-deuxiéme année de ſon âge, après avoir regné ſept ans & demi, depuis qu'il avoit été créé Céſar, trois ans, ou environ, depuis qu'il avoit pris le titre d'Auguſte ; & environ vingt mois depuis que la mort de Conſtance l'avoit rendu paiſible poſſeſſeur de l'empire.

Theodoret & la plûpart des écrivains chrétiens, rapportent que quand il ſe vit bleſſé, il reçut dans ſes mains le ſang qui couloit de ſa playe, & que le jettant en l'air, il s'écria : *Tu as vaincu Galiléen.* D'autres diſent que ce fut contre le ſoleil qu'il jetta ſon ſang, voulant lui reprocher ſon ingratitude, de ce qu'après avoir préſidé à ſa naiſſance, il avoit favoriſé les Perſes, quoiqu'il eût toujours eû ſoin de l'honorer par de pompeux ſacrifices. On rapporte auſſi que peu de jours avant ſa mort,

le Sophiſte Libanius dit à un Chrétien qui enſeignoit les lettres à Antioche : « Eh bien, que fait maintenant le fils du charpentier ? Sophiſte, répondit le Chrétien, ce Dieu créateur de l'univers, que tu appelles par mépris le Fils du charpentier, fait préſentement une biere pour Julien. »

JULIEN. An de N S. 363.

LVI. Affoibliſſement de l'Empire.

A la mort de ce Prince, s'éteignit la famille du grand Conſtantin, dont le gouvernement ſage & vigoureux avoit ſi bien affermi les fondemens de l'Empire, qu'il ſembloit ne pouvoir plus être renverſé. Les loix le maintenoient au-dedans, & la terreur de ſes armes le garantiſſoit au-dehors. Si quelque Roi barbare étoit aſſez téméraire ou aſſez inſenſé pour vouloir eſſayer ſes forces contre les Romains, il apprenoit bientôt par ſa défaite, qu'il étoit plus facile de les attaquer que de les affoiblir. Mais après ce tems, l'Empire qui avoit coûtume de protéger les peuples qui imploroient ſon ſecours, tomba dans une langueur mortelle, & devint la proye de toutes les nations étrangeres.

JULIEN. An de N.S. 363.

LVII. Caractere de Julien.

L'Apoſtaſie ſi juſtement reprochée à Julien, n'a pas empêché les écrivains Chrétiens de rendre juſtice aux vertus qu'il fit briller ſur le trône. S'ils lui reprochent ſon imprudence, ſa vanité, ſon orgueil, ſon attachement à ſes propres lumieres, & ſon avidité inſatiable de loüanges, ils relévent ſa liberalité, ſa clémence, ſa frugalité, ſon amour pour les lettres, ſa continence, ſes travaux & ſon courage. Des écoles de la philoſophie où il avoit paſſé la plus grande partie de ſa jeuneſſe, il ſe vit tout-à-coup tranſporté au champ de Mars, & il n'y parut pas étranger. La ſupériorité de ſon génie ſuppléa à ce qui lui manquoit du côté de l'éducation & de l'expérience. Il fut général avant que d'avoir été ſoldat, & les premiers eſſais de ſa bravoure furent des victoires éclatantes. Sa valeur néanmoins tenoit de la témérité, & ſouvent il s'expoſoit mal-à-propos ; afin, peut-être, d'effacer la mauvaiſe opinion qu'on pouvoit avoir d'un philoſophe guerrier. Son application à rendre la juſtice, à ſoulager les peuples, à

gagner le cœur de ſes ſoldats, avec leſquels il partageoit la faim, la ſoif, & les fatigues l'éleva à l'Empire; quand il fut le maître, il ſe montra deſintéreſſé, ſévére à punir l'injuſtice, attentif à réprimer l'avarice des magiſtrats, & uniquement occupé du bonheur de ſes ſujets. Mais de l'aveu même de ſon panégyriſte, il fut colere, grand parleur, crédule, ridiculement ſuperſtitieux, baſſement populaire, entraîné par un affreux libertinage d'eſprit, il tourna nos myſteres en ridicule; & ſe refuſant à l'autorité de la révélation, il attaqua le chriſtianiſme avec les mêmes armes, dont il ſe ſeroit ſervi contre une ſecte de philoſophes. L'ingénieuſe, mais déteſtable malice qu'il employa d'abord pour ruiner la religion Chrétienne annonçoit les plus grands malheurs à l'Egliſe. Quels dangereux progrès n'eût pas fait l'impiété d'un philoſophe revêtuë de l'autorité ſouveraine, qui, pendant qu'elle ſe vantoit de vouloir éclairer l'eſprit, préſentoit en même tems aux paſſions humaines les objets les plus ſéduiſans, les honneurs

JULIEN. An de N.S. 363.

& les richeſſes ? Un tel maître eût eû bientôt à ſa ſuite un grand nombre de diſciples.

JULIEN. An de N.S. 363.

Julien tient le premier rang parmi les écrivains qui ont fleuri ſous ſon regne. Le plus célebre de ſes ouvrages eſt celui qu'on appelle les *Céſars*. C'eſt une ſatyre fine & ingénieuſe contre tous les Empereurs, depuis Jule-Céſar juſqu'à Conſtantin & ſes enfans : on y trouve l'utilité de l'inſtruction, & les agrémens du ſtile. En général on apperçoit dans tous les écrits de ce prince un beau génie, un eſprit vif, aiſé, fecond, nourri de la lecture de Platon & d'Ariſtote, une connoiſſance exquiſe & profonde de l'antiquité, l'éloquence mâle & nerveuſe de Démoſthéne, enfin une pureté d'élocution digne des plus beaux jours d'Athénes.

LVIII. Ecrivains ſous ſon regne.

Oribaſe fut ſon médecin & ſon confident. Il compoſa à la priere de ce prince, un abrégé de tout ce qu'il y avoit de meilleur dans les écrits des plus habiles médecins. Une partie de cet ouvrage eſt parvenuë juſqu'à nous. Photius dit, qu'il peut

être utile à ceux qui ſçavent déjà la médecine. Quoique Libanius ne ſoit mort que l'an de N. S. 390. ayant été comme le maître de Julien, il peut trouver ici ſa place. C'étoit un homme de beaucoup d'eſprit, enjoüé, & fort poli. Il a laiſſé des panegyriques, des déclamations & des lettres. Photius eſtime peu ſes panegyriques, parce qu'à force d'être tournés & travaillés, ils ſont ſans vigueur, & n'ont ni la beauté, ni l'agrément du ſtile naturel. Ses déclamations ſur des ſujets imaginés, ſe reſſentent un peu moins de cette affectation. Ses lettres ſont le meilleur de ſes ouvrages.

JULIEN. An de N.S. 363.

JOVIEN.

An de N.S. 363.

CHAPITRE IV.

Depuis l'élection de Jovien, juſqu'à la mort de Valens.

Eſpace de 15. ans.

JOVIEN XLIV. Empereur.

I. Troubles de l'armée.

ON ne peut exprimer la douleur & la conſternation de l'armée, quand elle apprit que l'Empereur venoit d'expirer. Tout ce que l'image des malheurs a de plus affreux ſe peignit à l'imagination des ſoldats. L'armée ſe trouvoit ſans chef au milieu d'un pays ravagé & inconnu, ſans vivres, ſans munitions, environnée d'ennemis, & réduite à n'avoir pour toute reſſource que ſon déſeſpoir. D'abord tout le camp retentit de cris, & de gémiſſemens ; puis tout-à-coup ce fut un ſilence morne, dont les ténebres de la nuit augmentoient encore l'horreur. Cependant la douleur faiſant place aux ſoins des affaires, dès que le jour

parut, les officiers & les ſoldats s'aſſemblérent pour choiſir un Empereur. Jamais aſſemblée ne fut plus tumultueuſe, l'ambition y ſouffla le trouble & le déſordre. Chacun vouloit régner, & ſe placer ſur le trône chancellant, dans l'eſpérance de l'affermir.

JOVIEN. An de N.S. 363.

II. Jovien élû Empereur.

Tout paroiſſoit annoncer une révolte ouverte, quand l'armée, par une eſpéce d'inſpiration proclama Jovien Empereur. C'étoit un homme de grande qualité, de bonne mine, d'une taille majeſtueuſe, & d'une valeur diſtinguée. Le comte Varronien ſon pere, originaire de Singidon dans la Méſie, après avoir dignement rempli les premiers poſtes dans les armées, s'étoit depuis peu rendu aux douceurs de la vie privée, & malgré ſa retraite, il conſervoit encore beaucoup de crédit parmi les gens de guerre; ce qui ne contribua pas peu à l'élévation de ſon fils, qui n'étoit ni général, ni du premier rang après les généraux. Mais au défaut de l'âge & des dignités, Jovien avoit toutes les vertus qui pouvoient lui mériter l'Empire,

JOVIEN
An de N.S. 363.

ſurtout beaucoup de piété & de zéle pour la religion Chrétienne, dont il avoit fait une profeſſion publique ſous le regne de ſon prédéceſſeur.

III. Sa religion.

Julien ayant ordonné à tous ſes officiers de renoncer J. C. ou de quitter l'épée. Jovien, qui étoit alors tribun, choiſit le dernier parti. Mais Julien témoin de ſa valeur & de ſon courage, le fit rentrer dans le ſervice, & l'employa dans la guerre des Perſes. Ainſi avant que de recevoir le titre d'Empereur, il avoit déjà mérité celui de Confeſſeur par ſon attachement au chriſtianiſme. Les Payens allarmés de ſon élection, furent obligés de ſe conformer au tems, & l'Empire lui fut déféré d'un conſentement unanime. On lui donna les titres de Céſar & d'Auguſte, on le revêtit des ornemens Imperiaux; on dreſſa à la hâte un tribunal, d'où il pût ſe montrer à toute l'armée, & recevoir ſes hommages.

IV. Il n'accepte la couronne qu'à condition que les troupes adoreront J. C.

Comme on le forçoit d'y monter, il déclara avec la généroſité d'un prince Chrétien, qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à accepter l'Empire, ni à commander à des Payens; qu'une

armée, ſans le ſecours de Dieu, ne pouvoit manquer d'être la proye des ennemis. Alors les ſoldats s'écriérent tout d'une voix : « Vous » commanderez à des Chrétiens ; les » plus vieux d'entre nous ont été inſ- » truits par Conſtantin ; les autres » par Conſtance, & le regne de » Julien a été trop court, pour que » l'impiété ait pris racine dans le » cœur de ceux qu'il a ſéduits. » Jovien charmé de cette réponſe ſe rendit à leurs deſirs, monta ſur le tribunal, reçut leur ſerment, & ſe mit à la tête de l'armée pour continuer la marche vers les frontieres de l'Empire.

JOVIEN. An de N. S. 363.

V. Divers combats contre les Perſes.

Pendant qu'on étoit occupé dans le camp à ſaluer le nouvel Empereur, un officier, qui lui avoit autrefois manqué de reſpect, ſe ſauva chez les Perſes, craignant qu'il n'en tirât vengeance ; il courut annoncer à Sapor la mort de Julien, & l'élection précipitée de Jovien, qu'il traita d'inſigne poltron. A cette nouvelle, le roi de Perſe tranſporté de joye s'avance à la tête de ſes eſcadrons, & vient fondre ſur l'arriere-

JOVIEN. An de N.S. 363.

garde de l'armée Romaine, qui ſortoit de ſon camp. Le combat dura peu, mais il fut vif & ſanglant. Après la perte de deux éléphans & d'un grand nombre de ſoldats, les Perſes furent obligés de reculer. Du côté des Romains trois principaux officiers & quelques ſoldats demeurérent ſur la place. Ils s'avancérent pendant la nuit vers la forteresſe de Sumere, & campérent le lendemain dans un vallon entouré de montagnes. Les ennemis qui les ſuivoient toujours, les attaquoient de deſſus les hauteurs, & les accabloient de traits. Un détachement de cavalerie tenta une vigoureuſe ſortie ſur le camp des Romains, & pénétra preſque juſqu'à la tente de l'Empereur; mais il fut repouſſé avec perte. Les Romains décampérent la nuit ſuivante, & vinrent à Charcha, & de là à Dara, où ils eurent beaucoup à ſouffrir pendant quatre jours. Dès qu'ils marchoient, les Perſes attaquoient l'arriere-garde; & leur tuoient beaucoup de monde, & dès que les Romains faiſoient ferme pour ſe défendre, ils prenoient la fuite,

ne cherchant qu'à les faire périr de faim en les obligeant de s'arrêter.

JOVIEN. An de N.S. 363.

Rien ne paroît impoſſible aux malheureux, pour ſe dérober à leur infortune. Les ſoldats preſſés par l'ennemi & par la diſette, demandérent qu'on les menât vers le Tygre, & qu'on le leur fît paſſer. L'Empereur & les autres officiers s'y oppoſérent, aſſûrant qu'en cette ſaiſon le fleuve étoit plus enflé qu'à l'ordinaire, que la plûpart ne ſçavoient pas nager, que les ennemis étant maîtres de l'une & de l'autre rive les accableroient au paſſage, & que c'étoit courir à une mort certaine. Ces remontrances ne furent pas capables d'arrêter des gens que la miſere avoit rendus furieux; ils perſiſtérent dans leur réſolution, & d'un air menaçant forcérent l'Empereur de condeſcendre à leur volonté. Il ordonna aux Allemands & aux Gaulois de paſſer les premiers, eſpérant que s'ils périſſoient dans les vagues, les autres deviendroient plus dociles, & que s'ils paſſoient ſans danger, toute l'armée pourroit les ſuivre avec plus de hardieſſe. On choiſit pour cet

VI. Une partie des Impériaux repaſſe le Tygre.

JOVIEN. An de N.S. 363.

effet les plus habiles nageurs, qui étoient accoûtumés dès leur enfance à traverſer dans leur pays de grandes rivieres : à la faveur de la nuit, ils gagnérent l'autre bord plus promtement qu'on auroit oſé l'eſpérer. Ayant ſurpris un gros de Perſes, commandé pour garder le paſſage, mais qui croyant les Romains bien éloignés s'étoit endormi, ils en égorgérent la plus grande partie, mirent le reſte en fuite, & annoncérent par un ſignal à leurs compagnons l'heureux ſuccès qu'ils avoient eu. L'armée impatiente de ſe voir à l'autre rive, murmura contre la lenteur des ingénieurs, qui promettoient de faire une ſorte de pont avec des outres.

VII. Sapor propoſe la paix.

Lorſqu'on y travailloit avec ardeur, on vit arriver des ambaſſadeurs du roi de Perſe, qui envoyoit offrir la paix aûx Romains. Ce prince avoit été témoin de l'intrépidité avec laquelle les Romains, dans un pays inconnu, & malgré toute la réſiſtance de ſes troupes, s'étoient frayés un chemin juſqu'au Tygre, qu'ils étoient ſur le point de paſſer. Il ne pouvoit aſſez s'étonner de ce que, bien

bien loin d'être abattus par la mort de leur Empereur, & de chercher à sauver leur vie en implorant sa clemence, ils ne respiroient au contraire que la vengeance, préférant la mort à la honte de paroître supplians. Il considéroit combien il lui seroit honteux de les laisser échapper, & s'il les accabloit sous la multitude de ses troupes, combien il lui seroit peu glorieux d'avoir vaincu des gens exténués de faim & de fatigue, que le désespoir porteroit à vendre cherement leur vie. D'ailleurs ses soldats étoient rebutés, son pays désolé, & tous ses sujets ne respiroient qu'après le repos; il résolut donc de proposer la paix aux Romains, prévoyant qu'un traité lui seroit plus avantageux que la victoire même. L'auteur de la cronique d'Alexandrie dit, qu'il en fit les premieres propositions avant même qu'il eût appris la mort de Julien. D'autres assûrent que ce fut un stratagême pour épier les Romains, & pour connoître les desseins de leur nouveau Prince; & qu'ayant sçû que l'Empereur & ses sujets souhaitoient ardemment la paix, il pro-

JOVIEN. An de N.S. 363.

JOVIEN. An de N. S. 363.

longea les négociations afin de faire consumer aux ennemis le reste de leurs vivres, & de les obliger par la faim d'acquiescer à ses demandes. Ce récit paroît vraisemblable pour peu qu'on refléchisse sur la situation de l'armée, & sur les articles du traité. La famine étoit si grande dans le camp, qu'on y étoit sur le point de s'égorger les uns les autres, pour se dérober aux horreurs d'une mort lente. Cependant Sapor qui affectoit de la compassion pour des gens épuisés ne relâchoit rien de ses prétentions, & demandoit cinq provinces sur le Tigre qu'il disoit lui appartenir, avec quinze places outre Nizibe, Singare, & *Castra Maurorum*, forteresse très-importante.

VIII. Jovien l'accepte.

L'Empereur ne croyant pas devoir se piquer d'une inflexibilité mal entenduë, & jugeant qu'il ne pouvoit jamais être honteux à l'Empire de sauver à quelque prix que ce fût tant de braves soldats, qui pouvoient un jour le dédommager des pertes qu'il alloit faire, craignant d'un autre côté la révolte de Procope, parent de Julien, il souscrivit à de si

dures conditions. Il obtint cependant que les habitans de Nizibe & de Singare pourroient ſe retirer ſur les terres des Romains. Arſace roi d'Armenie fut compris pour cette fois dans le traité comme allié des Romains. Sapor s'engagea à ne le point troubler dans la poſſeſſion de ſes états, & Jovien fut obligé de promettre qu'il ne lui donneroit point de ſecours contre les Perſes, ſi dans la ſuite il arrivoit quelque nouveau ſujet de rupture entre les deux Princes. La paix fut concluë à ces conditions pour trente ans. Les Romains donnérent Nevite, Victor & Mellebaudes pour ôtages; & les Perſes envoyérent Bénéſe avec trois autres perſonnes de la premiere nobleſſe.

JOVIEN. An de N.S. 363.

IX. Jovien paſſe le Tygre.

Après ce traité, les Romains paſſérent le Tygre, & vinrent à Atre ville ancienne, ſituée au milieu d'une vaſte ſolitude. Là, on leur dit, qu'il falloit faire une traite de ſoixante & dix milles, à travers un pays aride & ſtérile, où il n'y avoit que de l'eau ſalée, & qui ne produiſoit que des herbes ameres & mal-ſaines.

JOVIEN. An de N.S. 363.

L'Empereur ordonna qu'on fît proviſion d'eau douce, & qu'on tuât quelques chevaux. Après une pénible & dangereuſe marche de ſix jours, ils arrivérent au château d'Ur, où ils rencontrérent Caſſien, gouverneur de Méſopotamie & le tribun Maurice, qui leur apportoient des vivres.

X. Il fait ſonder les peuples de l'Europe.

Jovien envoya de-là en Italie, en Illyrie & dans les Gaules porter la nouvelle de ſon élévation à l'Empire & de la mort de Julien; il donna la charge de général de la cavalerie & de l'infanterie dans l'Illyrie & dans l'Italie à Lucillien ſon beaupere, qui après avoir ſervi avec diſtinction ſous Conſtance s'étoit alors retiré à Sirmic, où il joüiſſoit d'un repos glorieux. Jovin général dans les Gaules, dont l'ambition & le pouvoir exceſſif donnoient de l'ombrage, fut dépoſé, & Malaric mis en ſa place. Les émiſſaires que l'Empereur envoya avoient ordre de faire une extrême diligence, de répandre par tout ſur leur paſſage des bruits avantageux au nouveau gouvernement, afin de ſonder l'eſprit des peuples, &

de revenir enſuite promtement lui rendre compte de leurs diſpoſitions. Mais la renommée les précéda. Le traité fait avec les Perſes répandit l'allarme dans les provinces ; les habitans de Nizibe furent conſternés, quand ils ſçûrent que leur ville devoit être renduë à Sapor. Ignorans les conditions du traité, ils s'attendoient à être les victimes du reſſentiment de ce Prince, qui ne leur pardonneroit jamais la honte de ſes défaites paſſées, & l'intrépidité avec laquelle ils avoient ſoûtenu contre lui pluſieurs ſiéges, qu'ils l'avoient contraints de lever, après avoir taillé ſes armées en piéces.

JOVIEN. An de N.S. 363.

XI. Funerailles de Julien.

Jovien rentra ſur les terres de l'Empire au lieu appellé Tiſalphate, où il trouva Procope & Sebaſtien généraux de l'armée, que Julien avoit laiſſés dans la Méſopotamie. Comme Procope étoit parent du Julien, il le chargea de conduire ſon corps à Tarſe, où il avoit choiſi ſa ſépulture. Il fut enterré près de la ville, vis-à-vis le ſépulchre de l'empereur Maximin, & ſes funerailles furent célébrées à la maniere des Payens ;

JOVIEN. An de N.S. 363.

mais avec peu de cérémonie. Procope, après s'être acquitté de cette commiſſion ſe cacha, dans la crainte que Jovien ne le fît périr, on l'avoit informé que ce Prince le ſoupçonnoit de prétendre à l'Empire, & l'événement fit voir que ſes ſoupçons n'étoient pas ſans fondement ; car deux ans après il ſortit de ſa retraite pour prendre la pourpre.

XII. Les Perſes prennent poſſeſſion de Niſibe.

De Tiſaphalte Jovien ſe hâta de ſe rendre à Niſibe. Il campa hors de la ville, malgré les inſtances des habitans, qui le priérent de venir loger dans le palais, ſelon la coûtume de ſes prédéceſſeurs. Il ne put ſe réſoudre à accepter leurs offres, ayant honte d'entrer dans une ville qu'il étoit obligé de livrer à ces mêmes ennemis, dont les forces s'étoient ſi ſouvent briſées contre ſes remparts. Dès le lendemain l'étendart de Perſe fut arboré ſur les murailles ; Bénéſe l'un des principaux ſeigneurs Perſans, que Sapor avoit donnés comme ôtages de la paix, & pour en preſſer l'exécution, prit poſſeſſion de Niſibe au nom de ſon maître, & commanda aux citoyens d'en

sortir. Dans leur déſeſpoir ils conjurérent l'Empereur de ne les point forcer d'abandonner le lieu de leur naiſſance, pour aller vivre ſous des climats éloignés, s'offrant de défendre eux-mêmes leur ville ſans autre garniſon, ni ſans cauſer aucune dépenſe à l'Empire. Toutes ces repréſentations furent inutiles ; l'Empereur inſiſta toujours ſur ce que ſa parole y étoit engagée, leur dit qu'il ne la pouvoit violer ſans ſe rendre coupable de parjure.

JOVIEN. An de N.S. 363.

XIII. Réſiſtance & expulſion des Niſibiens.

Comme il perſiſtoit dans ſes refus, Sabinus un des principaux de la ville, eut la hardieſſe de dire hautement : « Eh, quoi ! Conſtance durant le » cours de la guerre contre les Per- » ſes, après avoir éprouvé les plus » affreux revers, vaincu, fugitif, & « réduit aux dernieres extrémités, » juſqu'à être obligé de demander par » grace à une vieille femme un mor- » ceau de pain pour ſoulager ſa faim, » Conſtance n'a cependant jamais » trahi la gloire du nom Romain, & » a dédaigné de faire des traités » avec ſes ennemis victorieux ; & » Jovien à peine ſalué Empereur,

JOVIEN. An de N.S. 363.

» démembre l'Empire, & livre aux » Perſes des places qui en ont été les » boulevards. » Ces reproches n'eûrent pas un meilleur ſuccès que les remontrances; l'Empereur s'excuſa ſur la ſainteté du ſerment. On le preſſa d'accepter une couronne d'or, les villes ayant accoutumé d'en préſenter une à tous les Empereurs à leur avénement au trône, & ce ne fut qu'après des inſtances réitérées, qu'il conſentit à ne la pas refuſer. Alors un avocat nommé Sylvain, s'écria d'une voix inſolente : « Puiſ» ſes-tu, lâche Empereur, être ainſi » couronné par les autres villes. » Il fut ſi piqué de cette inſulte, qu'il ordonna aux citoyens de ſortir de Niſibe dans trois jours, & y fit entrer des troupes pour en chaſſer les habitans, avec ordre de menacer les plus opiniâtres, & de les faire mourir s'ils differoient à obéir. Auſſi-tôt toute la ville retentit de cris & de gémiſſemens. On voyoit ces malheureux s'atrouper dans les places publiques pour y déplorer leurs miſéres. L'affliction générale augmentoit celle des particuliers. Une pâleur mortelle étoit

étoit répanduë ſur leurs viſages ; leur voix étoit entre-coupée de ſanglots ; on eût dit qu'ils alloient au ſupplice, & qu'on les forçoit d'être eux-mêmes leurs bourreaux. Les femmes couroient par les ruës, s'arrachant les cheveux, pouſſant d'affreux hurlemens, & jettant des regards languiſſans ſur les maiſons où elles avoient pris naiſſance, & où elles l'avoient donnée à leurs enfans. Elles en baiſoient les portes, & leur parloient comme ſi elles euſſent été ſenſibles à leur douleur. Les hommes ſe reprochoient de s'être expoſés aux dangers d'une guerre ſanglante & obſtinée, & d'avoir tant de fois prodigué leurs vies pour défendre leurs murailles. Ils déteſtoient une paix qui les privoit de leurs foyers qu'ils avoient conſervés par leur valeur. Les chemins étoient couverts de ces infortunés, qui paroiſſoient inconſolables d'abandonner leur patrie, & qui gémiſſoient ſous de péſans fardeaux, voulant dérober le plus qu'ils pouvoient de leurs richeſſes à l'avarice du ſoldat. Preſque tous ſe retirérent à Amide, où Jovien leur fit

JOVIEN. An de N S. 363.

JOVIEN. An de N.S. 363.

bâtir un bourg, dont l'enceinte étoit jointe à celle de la ville, & il le fit appeller le bourg de Nisibe. Amide répara par ce moyen les pertes qu'elle avoit souffertes sous Constance, & se rendit dans la suite si puissante, qu'elle devint la métropole de la Mésopotamie.

XIV. Marche de Jovien.

L'Empereur vint de Nisibe à Antioche, où il ne fit pas un long séjour. Pressé de gagner Constantinople, & de s'approcher de l'Occident pour prévenir les troubles qui pouvoient s'y élever, il passa à Tarse en Cilicie, d'où il fit partir plusieurs officiers chargés de nouveaux ordres, pour entretenir la tranquilité & l'abondance dans les provinces. En partant il donna ses ordres pour faire orner le tombeau de son prédécesseur, voulant honorer en sa personne la qualité de prince. De Tarse il se rendit à Tyanes en Cappadoce, où il reçut de fâcheuses nouvelles de l'Occident. Malaric, qu'il avoit nommé général de ses armées dans les Gaules, ayant refusé cette place, Lucien, qui étoit revêtu d'une pareille charge en Illyrie, passa dans les

Gaules, pour y commander. Le premier se sentant coupable, engagea les soldats Bataves à se révolter, leur faisant entendre que Julien n'étoit pas mort, comme le nouveau général affectoit de le publier. Alors les soldats se souleverent, tuerent Lucilien, & un Tribun qu'il avoit amené; Valentinien aussi tribun se mit à couvert par la fuite. Cette émotion fut bien-tôt dissipée. Les troupes des Gaules & Jovin leur ancien général, se soumirent avec joie à l'autorité de l'empereur, & lui envoyerent des députés à Aspunes dans la Galatie, pour l'assurer de leur fidélité. Jovien leur fit un accueïl favorable, & confirma à Jovin la charge de général, lui recommandant expressément de venger la mort de Lucilien.

JOVIEN. An de N.S. 363.

Jovien arriva peu de jours après à Ancyre, métropole de la Galatie, où il prit possession du Consulat. Il avoit eu dessein de se donner son pere pour collegue; mais ayant appris sa mort, il s'associa son fils Varronien encore enfant, à qui il venoit de donner le titre de Nobilissime. Son entrée au consulat fut célébrée par de

An de N.S. 363. XV. Sa mort.

JOVIEN. An de N.S. 364.

grandes réjoüiſſances ; mais la pompe de cette fête fut bien-tôt ſuivie de celle de ſes funérailles. Il avoit tant d'empreſſement d'arriver à Conſtantinople, qu'il ne put être retenu à Ancyre par l'hyver, qui étoit ſi rude, que pluſieurs de ſa ſuite moururent en chemin. Etant arrivé à Dadaſtane, petite ville ſur les confins de la Galatie & de la Bithynie, on le trouva expiré dans ſon lit le matin du 17. de Fevrier. Il courut divers bruits ſur cette mort. Les uns l'attribuerent à la vapeur de la chaux dont les murailles de ſa chambre étoient nouvellement enduites; d'autres crurent qu'il avoit été étouffé par la fumée du charbon qu'on avoit fait allumer pour échauffer ſa chambre. Quelques-uns prétendirent qu'il étoit mort d'une indigeſtion, & ſelon Zonare, d'avoir mangé de mauvais champignons. Ammien ſemble être perſuadé qu'on lui avoit ſecrétement ôté la vie. Il compare cette mort à celle Scipion Emilien étranglé dans ſon lit, & il ajoute qu'à la honte de la probité Romaine, on n'avoit point recherché les auteurs de la mort de ces deux illuſtres perſonnages.

Le regne de Jovien fut court, mais il fut glorieux pour lui, & très avantageux à la religion, pour laquelle il fit toujours paroître un zele auſſi ardent, qu'il étoit éclairé & ſincere. Il ne voulut commander qu'à des ſoldats chrétiens, ni combattre que ſous l'étendart de la croix; il fit reparoître ce ſigne reſpectable ſur les drapeaux d'où Julien l'avoit fait ôter. Tous les édits que cet empereur avoit portés contre les Chrétiens furent caſſés; les eccléſiaſtiques rétablis dans leurs priviléges; les évêques bannis furent rappellés. Attentif à ne point favoriſer l'Arianiſme, il ordonna de renvoyer à leurs égliſes les évêques qui avoient inviolablement conſervé la foi de Nicée. L'idolâtrie fut une ſeconde fois terraſſée; les temples furent fermés ou démolis; le ſang des victimes ceſſa de couler, & les Payens confus allerent cacher dans l'obſcurité leurs honteuſes ſuperſtitions. Toutefois ce prince, ſuivant ſon penchant naturel qui le portoit à la douceur, & conſultant l'état de ſes affaires, ne perſécuta ni les Payens ni les Hérétiques; il laiſſa à chacun la

JOVIEN. An de N.S. 364.

XVI. Son portrait & ſon Zele pour la religion.

liberté de conſcience, ſe contentant
JOVIEN. de ſe déclarer hautement pour la vé-
An de N.S. ritable religion, perſuadé que ſon
364. exemple ſeroit plus fort & plus efficace que ſes édits. Il témoigna en toute occaſion qu'il haïſſoit ces ſortes de gens qui diſputent opiniâtrement & ſans fin; mais qu'il aimoit ceux qui cherchoient véritablement la paix, & contribuoient de leur pouvoir à la rétablir dans l'égliſe. Il avoit tant de vénération pour S. Athanaſe, qu'il pria ce généreux défenſeur de la vérité de lui envoyer une inſtruction exacte ſur la foi, & de lui preſcrire les bornes dans leſquelles ſon autorité devoit ſe renfermer, par raport aux affaires eccléſiaſtiques, craignant de l'étendre trop loin. S. Athanaſe lui adreſſa pour ce ſujet un écrit au nom de tous les évêques d'Egypte. La lecture de cet excellent ouvrage confirma tellement Jovien dans l'amour de la vérité & dans la créance orthodoxe, qu'il fut déſormais inébranlable, & à l'épreuve de tous les artifices des ſéducteurs. Les payens conviennent qu'il ne manquoit ni de courage ni de prudence; qu'il étoit expé-

rimenté dans le métier de la guerre, d'un naturel affable, doux & généreux, amateur des lettres, mais médiocrement habile. On peut juger de l'attention qu'il auroit eûe à ne déferer les charges qu'au mérite, par le choix qu'il fit de perſonnes très-vertueuſes pour remplir celles qui vaquerent durant le peu de mois qu'il regna. Ammien l'accuſe d'avoir été gourmand, timide, ſujet au vin & aux femmes. Mais il ajoute que la ſuprême puiſſance qui a coutume de fortifier les paſſions en offrant la facilité de les ſatisfaire, auroit corrigé Jovien de pareils defauts, parce qu'il avoit l'ame noble & capable de ſentir qu'il devoit ſacrifier ſes plaiſirs aux ſoins de ſa grandeur & au bonheur de l'empire. Peut-être que cet hiſtorien fort attaché à l'idolâtrie s'eſt laiſſé prévenir contre un prince ſi zelé pour le chriſtianiſme, & s'eſt abandonné trop aiſément à cette malignité, qui prête des vices cachés aux ſouverains, lorſqu'elle n'en découvre pas dans leur conduite. Jovien mourut âgé de trente-trois ans, après avoir regné 7. mois & 20. jours, l'an de

JOVIEN. An de N.S. 360.

VALENTINIEN ET VALENS.

CHAPITRE V.

An de N.S. 364.

VALENTINIEN I. & VALENS, faiſant enſemble le XLV. Empereur.

I. Valentinien élu empereur.

APrès la mort de Jovien il y eut un interregne de dix jours, durant leſquels l'armée, qui s'étoit avancée juſqu'à Nicée, s'aſſembla pour élire un empereur. Elle fut long-tems ſans trouver ſur qui fixer ſon choix ; les beſoins de l'État demandoient un homme d'une valeur reconnuë & d'une prudence conſommée. Quelques-uns propoſerent Equice, tribun de la premiere compagnie des écuyers de la garde ; ſon naturel dur & infléxible le fit rejetter d'une commune voix. D'autres porterent Janvier parent de Jovien, grand homme de guerre, & qui étoit alors Intendant des troupes dans l'Illyrie ; on lui donna l'excluſion, ſous prétexte qu'il étoit trop éloigné, & que le vaiſſeau de l'empire étoit trop agité pour ſe paſſer long-tems d'un pilote. Chacun

tourna les yeux vers Saluſte préfet d'Orient, le plus excellent homme de ſon ſiécle, & à qui il ne manquoit que d'être chrétien, pour être le plus digne du trône ; mais lui même empêcha ſon élection, s'excuſant ſur ſon grand âge, qui ne lui permettoit pas de ſoutenir le poids des affaires. Et comme à ſon réfus on vouloit déferer l'empire à ſon fils, il s'y oppoſa encore, repreſentant, que ce jeune officier n'avoit ni les connoiſſances ni la ſageſſe néceſſaires pour remplir dignement une place ſi importante. Enfin tous les ſuffrages ſe réunirent en faveur de Valentinien, également recommandable par ſa valeur & par ſa piété.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 364.

II. Il refuſe de prendre un Collegue.

Il étoit alors à Ancyre, où Jovien l'avoit laiſſé pour commander. On lui envoya auſſi-tôt des députés, pour lui apprendre ſon élection, & le prier de ſe rendre au plûtôt à l'armée : il y arriva le 24. Fevrier. Deux jours après les troupes s'étant aſſemblées dans une plaine près de Nicée, on l'invita à monter ſur un tribunal dreſſé pour cet effet ; on le proclama Auguſte ; on le revêtit de la pourpre ;

on lui preſenta le diadême, & tous les ſoldats témoignerent par des applaudiſſemens réiterés, combien ſon élévation leur étoit agréable. Il voulut les en remercier par un diſcours étudié, & déja il étendoit la main pour prier qu'on fît ſilence, lorſque les ſoldats demanderent à grands cris qu'il prît auparavant un collegue. Cette demande faite d'une maniere peu reſpectueuſe, reſſembloit moins à une priere qu'à un commandement. Valentinien s'armant de fermeté & de réſolution, traita ſes ſoldats de ſéditieux & de mutins, & leur dit : » Romains, n'eſt-ce donc que » pour me parler en maîtres, que vous » m'avez fait votre empereur ? Il dé» pendoit de vous de ne me pas » choiſir ; mais puiſque vous avez » prononcé en ma faveur, je ſçaurai » faire valoir mes droits fondés ſur » vos ſermens. Sçachez donc que » c'eſt à moi de commander, & à » vous d'obéir. Vous trouverez un » maître appliqué à ſes devoirs, & » plein de tendreſſe pour vous ; mais » j'attends de votre part une ſoumiſ» ſion parfaite & une fidélité inviola-

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 364.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 364.

» ble. Les besoins de l'empire veulent, » dites-vous, que je prenne un collegue; ce choix important demande du tems & de la réflexion, & je » le ferai quand je le jugerai à propos; » en attendant je pourvoirai à tout, » reposez-vous sur moi du soin de » l'Etat, & venez recevoir les presens que je vous ai destinés; c'est » moins un tribut que je veux payer » à la coutume, qu'un gage de mon » affection que je prétends vous donner. » Ce peu de paroles prononcées d'un ton ferme & avec une noble assûrance calmerent les esprits. L'Empereur fut conduit en pompe au palais, porté sur un bouclier, ainsi qu'on l'avoit pratiqué, lorsque Julien avoit été proclamé Auguste.

III. Son origine.

Valentinien nâquit l'an 321. à Cibales, bourgade de la Pannonie, Gracien son pere, d'une famille obscure, se distingua dans les armées par une force de corps extraordinaire & par l'intrépidité de son courage. Il passa par tous les degrés de la milice, & s'éleva jusqu'à la dignité de Comte d'Afrique & de Général des armées Romaines en Angleterre, où il ac-

quit de la gloire. Il eut le malheur de déplaire à Conſtance, qui le dépoüilla de ſes biens, pour avoir reçu chez lui l'uſurpateur Magnence. Mais ſa diſgrace ne lui fit rien perdre de la conſideration qu'il s'étoit acquiſe parmi les troupes, & elle ne contribua pas peu à l'élévation de ſon fils, qui fut comme lui l'auteur de ſa fortune. Valentinien embraſſa de bonne heure la profeſſion des armes, où la réputation de ſon pere & ſon propre mérite le firent conſiderer. Il donna en pluſieurs occaſions des preuves d'une rare valeur & d'une grande capacité. La ſupériorité de ſes talens & l'importance de ſes ſervices exciterent contre lui les traits de la plus noire calomnie. Sur un faux rapport du général Barbation, Conſtance le caſſa en 357. & lui ôta un corps de cavalerie qu'il commandoit dans les Gaules en qualité de tribun. Il fut rapellé ſous Julien; mais ſon averſion pour le Paganiſme penſa lui coûter la vie.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 364.

IV. Son horreur pour l'idolatrie.

Comme il étoit tribun des gardes de Julien, & que le devoir de ſa charge l'obligeoit de ſuivre par-tout l'Empe-

reur, & d'être toujours auprès de ſa perſonne, il l'accompagnoit un jour que ce prince alloit au temple de la Fortune. Des deux côtés de la porte ſe tenoient debout les gardiens du temple avec des rameaux trempés dans l'eau luſtrale, pour en faire l'aſperſion ſur ceux qui entroient. Valentinien voyant une goute de cette eau ſur ſon habit, donna un ſoufflet au prêtre qui la lui avoit jettée, lui diſant: Pourquoi oſes-tu me ſoüiller de cette eau impure? & il déchira l'endroit de ſon manteau où cette goute étoit tombée. L'Empereur ne put ſouffrir cette inſulte faite à ſes Dieux, & frémiſſant de colere, il lui commanda de ſacrifier, s'il ne vouloit perdre ſa charge. Sur le refus qu'il en fit, il l'exila, & le prétexte fut, qu'il ne tenoit pas ſa compagnie en bon état. A l'avénement de Jovien à l'empire, Lucinien mena avec lui dans les Gaules, Valentinien, comme un officier expérimenté, qui par ſes conſeils contribueroit à y établir l'autorité du nouvel empereur, dont Lucilien étoit beau-pere. Dans la ſédition qui s'éleva à Rheims, & où Luci-

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S 363.

lien fut tué, Valentinien eut beaucoup de peine à ſe ſauver. Il vint trouver l'empereur qui étoit en Orient, & qui pour recompenſer ſes ſervices, lui donna la ſeconde compagnie de ſes gardes du corps. Voilà par quelle route Valentinien monta ſur le trône, où il n'avoit point aſpiré, & où il fut placé du conſentement unanime des peuples.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 364.

Tout parut annoncer que les eſpérances qu'on avoit conçuës de ſon regne, ne ſeroient pas vaines. Il ſe livra tout entier aux affaires ; mais ne préſumant point aſſez de ſes forces pour croire que ſeul il pourroit ſuffire à tout, il réſolut de ſe choiſir un collegue, avec qui il partageât le poids du gouvernement. Il tint à cet effet un grand conſeil à Nicée, où ſelon la coutume, chacun ſe piqua de montrer beaucoup d'éloquence & peu de candeur. Le général Dagalaife fut le ſeul qui oſa parler avec franchiſe. » Eh, Seigneur, dit-il, pourquoi » déliberer ſi long-tems ? Si vous ai» mez votre famille, vous avez un » frere ; ſi vous aimez l'état, choiſiſ» ſez le plus digne. » Cette liberté

V. Il s'aſſocie ſon frere Valens.

VALENTINIEN & VALENS. An de N.S. 364.

piqua vivement le prince ; mais il étouffa ſon reſſentiment, & jamais il ne ſçut mauvais gré à Dagalaiſe de ſa ſincérité, qu'il recompenſa même du conſulat peu de tems après. Au ſortir du conſeil, où il n'y eut rien de décidé, il ordonna de marcher à Conſtantinople, & où il déclara auguſte Valens ſon frere le 28. de Mars. Ammien prétend que la crainte ou l'interêt fit que perſonne ne déſaprouva publiquement cette élection. Nul choix n'eût été plus heureux, ſi les avantages que l'empire en retira d'abord, euſſent été plus durables.

Les deux freres gouvernoient enſemble dans une parfaite union, ils faiſoient paroître la même vigilance & la même ardeur à procurer le bien public ; ils examinoient avec une ſévere attention les mémoires qu'on leur préſentoit, & l'équité régloit leurs réponſes. Il étoit important de remettre l'ordre dans l'Etat par la réformation des abus qui s'étoient gliſſés dans l'adminiſtration de la juſtice. Les gouverneurs & les magiſtrats s'étant mis ſur le pied de juger des affaires civiles & criminelles dans le ſecret

cret de leurs maiſons, ne rougiſſoient pas de favoriſer l'iniquité pour ſatisfaire leur avarice ou leurs paſſions. Les empereurs après leur avoir reproché qu'au lieu de faire une étude aſſiduë des loix, ils ne s'occupoient que de leurs plaiſirs, & qu'ils fréquentoient les theâtres où ils ſe donnoient eux-mêmes en ſpectacle, en ſe faiſant remarquer par leur air indécent, & ſouvent effeminé, leur ordonnerent de ne prononcer aucun Arrêt qu'aſſis ſur leur tribunal, & à la vuë de tout le monde, afin que la honte du blâme les empêchât de rien faire contre la juſtice.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 364.

VI. Zele & ſageſſe de leur gouvernement.

Par le ſoin des deux Auguſtes, l'abondance regnoit dans toutes les provinces. Pour l'entretenir, ſur tout dans les villes de Rome & de Conſtantinople, on remplit de bled les magazins publics; & des officiers furent prépoſés pour en faire la diſtribution. Cette continuelle & pénible application, ſi utile à leurs ſujets, devint funeſte à leur ſanté. Ils tomberent tous deux dangereuſement malades. Le peuple, qui a coutume d'attribuer à des cauſes ſurna-

turelles, les accidens les plus ordinaires, quand il s'agit des Grands, s'imagina que leur maladie étoit l'effet de quelque enchantement. Plusieurs perſonnes illuſtres qu'on vouloit perdre, furent accuſées de magie; mais le retour de la ſanté des empereurs diſſipa tous ces ſoupçons.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 364.

VII. Differens édits.

Leur premier ſoin fut de reconnoître la main toutepuiſſante de qui ils tenoient l'empire & la vie, par le zéle qu'ils témoignérent contre les héretiques & les idolâtres; car Valens n'étoit pas encore tombé dans les erreurs d'Arius. Ils firent pluſieurs loix en faveur du chriſtianiſme; ils leverent la défenſe d'inſtruire la jeuneſſe, permettant de le faire à tous ceux qui ayant des mœurs pures & des talens ſuffiſans, voudroient ſe charger de cet emploi; ils défendirent les ſacrifices nocturnes & les céremonies magiques. Par un autre édit, toutes les terres qui appartenoient aux temples des idoles furent adjugées au domaine imperial.

VIII. Troubles de l'etat.

Les réjouiſſances qu'on fit à la cour, pour leur convaleſcence, furent troublées par les fâcheuſes nou-

velles qui se répandirent, que l'empire étoit menacé d'une invasion générale des nations barbares, qui sembloient avoir de concert conspiré sa perte. On publioit que les Gaules & la Rhecie étoient ravagées par les Allemans, la Pannonie par les Sarmates & les Quades; que les Pictes, les Ecossois & les Saxons infestoient l'Angleterre; que les Maures continuoient avec fureur leurs courses dans l'Afrique; que les Goths faisoient des irruptions dans la Thrace; enfin que Sapor se croyant libre, par la mort de Jovien, des engagemens qu'il avoit contractés avec ce prince, prétendoit faire revivre ses droits sur l'Armenie.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 364.

IX. Partage de l'empire.

Ce fut pour s'opposer à tant d'ennemis, & faire face de tous côtés, que les deux freres quitterent Constantinople à la fin de l'hyver, & qu'ils se partagerent l'empire, les principaux officiers & les armées; ensorte néanmoins que la principale autorité demeurât toujours à Valentinien, qui fit ce partage de la maniere qu'il le trouva bon. Il choisit pour servir sous ses ordres Jovin gé-

néral des troupes Gauloiſes, & Dagalaïfe général de la cavalerie. Victor & Arinthée devoient ſuivre Valens en Orient, en qualité de généraux. Il céda à ſon frere les provinces de l'Aſie, de l'Egypte & de la Thrace, & prit pour lui l'Illyrie, l'Italie, les Gaules, l'Angleterre, l'Eſpagne & l'Afrique, c'eſt-à-dire tout l'Occident, qui étoit le plus vivement attaqué par les Barbares. Ce partage ſe fit, partie au château de Mediane, à une lieuë de Naïſſe ville de la Dace, partie à Sirmich ville ſur la Save juſqu'où ils s'étoient avancés tous deux, & où ils ſe ſéparerent, l'un pour retourner à Conſtantinople, l'autre pour venir à Milan.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N S. 364.

X. Révolte des Allemans.

Le mal toutefois n'étoit pas ſi conſiderable que la renommée l'avoit publié, du moins dans la Thrace, d'où l'on chaſſa les Goths avec une modique ſomme d'argent, non plus que dans les Gaules, où il étoit faux que les Allemans euſſent fait une irruption. A la vérité quelques coureurs s'étoient répandus ſur la frontiere, & y avoient fait du dégât; mais ſans l'aveu de la nation, qui en-

voya, comme elle avoit coutume de faire tous les ans, des députés pour renouveller l'alliance, & recevoir les préſens qui en étoient comme le ſeau. C'étoit à ces conditions que les Romains avoient cru devoir acheter la fidélité des Barbares. Arſace, maître des offices, chargé de répondre à ces députés, & de les ſatisfaire, étoit un homme fier, impérieux, dur & emporté; il les maltraita de paroles, & au lieu des gratifications ordinaires, il ne leur en fit offrir que de très-médiocres. Les envoyés les rejetterent avec indignation, & partirent auſſi-tôt, portant dans leur païs la honte de ce traitement, & le déſir de la vengence. Leur retour fut bientôt ſuivi d'une déclaration de guerre; les chefs outrés de cette inſulte inſpirerent leur animoſité aux ſoldats, & les menerent ſur les terres des Romains voiſines du Rhin, où ils commirent d'affreux ravages, mettant tout à feu & à ſang. Après avoir fait un riche butin, ils ſe retirerent à l'approche du général Dagalaïfe, qui conduiſoit contre eux une puiſſante armée.

VALENTINIEN ET VALENS.

An de N.S. 364.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 364.

Valentinien, qui ſuivoit avec un autre corps de troupes, apprit à Rheims la retraite des Allemans. Il reçut preſque en même tems des lettres d'Equice, comte d'Illyrie, qui lui mandoit que, ſuivant un avis du tribun Antoine commandant dans la Dace, le bruit s'étoit répandu que Valens étoit mort, & que Procope avoit pris la pourpre. Ces nouvelles le jetterent dans de grandes inquiétudes. Il avoit envie de retourner ſur ſes pas pour étouffer, s'il étoit poſſible, cette ſédition dans ſa naiſſance. Rappellant à ſa mémoire avec quelle facilité Julien avoit fait ſoulever les provinces de la Pannonie, & combien ce rapide ſuccès avoit avancé ſes affaires, il vouloit en aller fermer l'entrée aux rébelles. Mais ſes amis & ſes parens le détournerent de ce deſſein, lui repréſentant que ſi la terreur de ſes armes avoit contraint les ennemis de fuir, ſon éloignement les enhardiroit à faire bientôt de nouvelles incurſions; que ſa préſence étoit néceſſaire pour contenir des peuples inquiets, aguerris, & toujours prêts à ſaiſir les oc-

caſions de s'étendre. Leurs conſeils furent ſoutenus par les députés de toutes les villes, qui le conjurerent de ne les point abandonner à la merci des Barbares, dont ils venoient d'éprouver la fureur, & qui ne manqueroient pas de rentrer dans leur pays pour achever de le ravager, & de mettre le comble à leurs miſeres. Valentinien, ſenſible à leurs prieres, promit de ne point quitter les Gaules. Il ajoûta que Procope n'étant que l'ennemi de ſa famille, & les Allemans l'étant de l'empire, il étoit juſte de venger la cauſe commune avant celle qui lui étoit perſonnelle; il s'arrêta donc à Rheims, d'où il envoya ſes ordres pour mettre à couvert l'Illyrie & l'Afrique. Il fit partir Néotaire pour commander dans cette derniere province, & donna le gouvernement de la premiere à Equice, ajoûtant à ſa qualité de comte, celle de général.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 364.

On ſçut bientôt que la mort de Valens étoit une fauſſe nouvelle; mais il n'étoit que trop vrai que Procope s'étoit fait proclamer Auguſte. Avant que de rapporter les ſuites de

An de N.S. 365. XI. Caractere de Procope.

cette révolte, il eſt néceſſaire de faire connoître un homme qui va joüer le rôle d'empereur, & dont la fortune eut plus d'éclat que de ſolidité. Procope étoit iſſu d'une des plus illuſtres familles de la Cilicie, alliée à la maiſon impériale. Il étoit ſombre, farouche, mélancolique, diſſimulé; mais vigilant, ſage, frugal, & de mœurs auſteres; on remarqua toujours dans ſa conduite un extrême éloignement de la volupté; & depuis ſon élevation il ne parut ſenſible qu'à l'ambition & à la vengence. Il nâquit l'an 324. & eut le malheur d'être élevé dans le paganiſme. La difference de Religion n'empêcha pas Conſtance, qui avoit une haute idée de ſa valeur & de ſa probité, de lui donner les charges de ſecretaire de l'empire, & de Tribun. Après la mort de cet empereur, il s'étudia à copier Julien dans toutes ſes manieres, portant comme lui une longue barbe, & affectant tous les airs d'un philoſophe. Cette flatterie lui gagna la confiance du prince, qui l'éleva, comme ſon parent, à la dignité de Comte. Ce fut dans cette place

VALENTINIEN ET VALENS.

An de N.S. 365.

place que ſon genie intriguant & ambitieux commença à ſe découvrir ; ceux qui l'examinerent de plus près, annoncerent dès lors que ſon ambition cauſeroit un jour de grands troubles dans l'état. On a vu que Julien en partant pour ſon expédition, le laiſſa dans la Méſopotamie, à la tête d'une armée; que Jovien ayant ſuccedé à ce prince, chargea Procope de conduire le corps de Julien à Tarſe ; & que celui-ci, après s'être acquitté de ſa commiſſion, ſe cacha, apprehendant que le bruit qui s'étoit répandu, que Julien en mourant l'avoit déſigné ſon ſucceſſeur, ne portât le nouvel empereur à s'aſſurer de ſa perſonne, & peut-être à lui ôter la vie. La crainte lui fit chercher une retraite parmi les Barbares de la Cherſoneſe Taurique. Il eut beaucoup à ſouffrir de leur inhumanité & de la diſette, & fut pluſieurs fois ſur le point de perir. La défiance continuelle où il étoit que cette nation perfide ne le livrât à ſes ennemis, & l'extrême néceſſité où il ſe trouvoit réduit, le firent réſoudre à quitter ſa retraite pour ſe réfugier dans la mai-

VALENTINIEN ET VALENS. An de N. S. 365.

son de campagne d'un de ſes amis, près de Calcédoine.

VALENTINIEN ET VALENS. An. de N.S. 365.

XII. Stratége le porte à la révolte.

Stratége (c'étoit le nom de cet ami) lui apprit qu'il n'avoit plus d'ennemi à redouter, que le trône vacant par la mort de Jovien, étoit rempli par Valentinien & par Valens, qui avoient partagé l'Empire entr'eux, que l'un étoit occupé dans les Gaules à ſoûtenir la guerre contre les Allemans, & que l'autre étoit paſſé en Orient pour s'oppoſer au roi de Perſe, qui paroiſſoit avoir des deſſeins ſur l'Armenie; qu'au reſte tout étoit en feu dans la capitale; que Petrone, beau-pere de Valens, à qui ce Prince avoit confié le commandement pendant ſon abſence, étoit un homme auſſi féroce dans ſes mœurs que dans ſon air; qu'il étoit généralement déteſté pour ſa cruauté & ſon avarice; que dans ſa fureur il confondoit ſouvent l'innocent avec le coupable, & que perſonne ne vivoit à l'abri de ſes violences; que depuis peu il s'étoit mis en tête de faire une recherche ſévére de toutes les ſommes dûës au fiſc depuis Aurelien; qu'une infinité de

gens que cette recherche alloit ruiner, & qui ne pouvoient trouver de reſſource que dans le bouleverſement de l'Etat, n'attendoient que le moment favorable pour éclater ; enfin, que l'averſion générale & la diſpoſition des eſprits annonçoient une révolution prochaine.

VALENTINIEN ET VALENS. An. de N. S. 365.

XIII. Il ſe fait un parti à Conſtantinople.

Procope, voulant s'inſtruire par lui-même de ce qui ſe paſſoit, ſe rendit à Conſtantinople. Un certain murmure confus, ſemblable à ces bruits ſourds, qui ſe font entendre au loin avant que la tempête éclate, lui annonça le mécontentement public. Il parcourut les différens quartiers de la ville ſans crainte d'être découvert ; tant ſes habits mal propres & déchirés & ſon viſage défiguré l'avoient rendu méconnoiſſable. Ce n'étoit partout que plaintes contre le gouvernement, qu'intrigues, que cabales, qu'impatience de voir quelque changement dans l'Etat. A l'aſpect du trouble il s'applaudit en lui-même, & vit avec une ſécrette ſatisfaction le feu de la diviſion prêt à cauſer un embraſement univerſel. Le malheur n'avoit point étouffé ſon

VALENTINIEN ET VALENS.

An. de N.S. 365.

ambition ; l'eſpérance l'irrita, & lui fit voir la route du trône ouverte & facile. Entre les chefs des ſéditieux, le plus redoutable par ſes richeſſes & par ſes artifices étoit l'eunuque Eugene, chaſſé depuis peu de la cour avec ignominie : ſa diſgrace l'avoit rendu furieux & tout moyen de ſe venger lui paroiſſoit légitime. Ce fut à lui que Procope s'ouvrit de ſon deſſein. Cet homme vindicatif ſe croyant heureux de trouver une occaſion de ſignaler ſa haine contre ſes maîtres, qui peut-être n'avoient uſé que de trop d'indulgence à ſon égard, confirma le rébelle dans ſon téméraire projet, lui offrant tout ſon crédit pour le faire réuſſir. Ayant concerté enſemble les moyens d'en faciliter le ſuccès, ils convinrent qu'il falloit mettre dans leurs intérêts Fauſtine, veuve de Conſtance, parce que cette princeſſe étoit toute puiſſante auprès du peuple, dont elle étoit adorée, non ſeulement pour avoir été la femme d'un prince, dont les Romains regrettoient encore la perte, mais encore pour ſes rares qualités & le ſoin avec lequel

elle élévoit la jeune princeſſe ſa fille, agée de ſept ans; reſte précieux de la famille du grand Conſtantin. Il ne leur parut pas moins important de gagner les officiers des troupes qui avoient leur quartier dans les fauxbourgs de Conſtantinople; c'étoit une partie d'un gros détachement que Valens avoit fait de ſon armée, & qu'il avoit envoyé dans la Thrace pour la défendre contre les incurſions des Goths, qui menaçoient de ravager cette Province. La fidélité de ces officiers ne fut pas à l'épreuve des préſens qu'on leur offrit, & qui devoient être ſuivis d'autres plus conſidérables ſi l'affaire réuſſiſſoit. Ils vendirent leur foi & celle de leurs ſoldats. Le 28. Septembre fut le jour marqué pour faire éclater la conſpiration.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 365.

XIV. Il eſt proclamé Auguſte par les ſoldats.

Dès le grand matin Procope fut préſenté aux ſoldats, qui étoient ſous les armes près des bains d'Anaſtaſie. Il leur parla avec beaucoup d'adreſſe, leur fit une vive peinture de ſes malheurs, les conjura de le tirer de l'oppreſſion où il gémiſſoit, & de ne pas ſouffrir qu'on lui retînt plus

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 365.

long-tems un bien légitimement dû au plus proche parent de Julien, ce prince dont ils avoient reçu tant de bienfaits. Il leur réitera les promeſſes que les officiers leur avoient faites de ſa part, de payer chérement leurs ſuffrages. Les ſoldats lui dirent de ſe repoſer ſur eux; qu'ils étoient prêts de le ſervir aux dépens de leur propre vie; & après l'avoir proclamé Auguſte, ils le conduiſirent en triomphe dans la ville, où il fut reçu ſans oppoſition, mais ſans applaudiſſement. Le peuple accourut en foule au prétoire, où Procope étoit monté à la tribune pour le haranguer; mais flotant entre l'amour & la haine, entre la crainte & l'eſpérance, il ne ſe livroit point à ces tranſports de joye, que la nouveauté a coûtume d'inſpirer. Ce ſilence parut d'un mauvais préſage au nouvel Auguſte, qui s'imagina qu'on ne l'avoit amené que pour le faire ſervir de riſée à la populace, & dans le lieu de ſon ſuplice. Malgré ſon abattement, le peuple ne pût s'empêcher de rire, en voyant ſa contenance mal aſſûrée, ſon teint

pâle, & ſon habillement plus convenable à un comédien qu'à un empereur, dont il vouloit faire le perſonnage. Cependant ſes amis lui ayant fait ſigne de ſe remettre de ſa frayeur, il commença un diſcours confus & embaraſſé, qui décéloit parfaitement le déſordre de ſon eſprit, mais qui convenoit mal à la ſituation de ſes affaires. Des émiſſaires apoſtés applaudirent à cet premier début, d'autres firent tumultuairement la même choſe; le peuple, ſoit par haine pour Petrone, ſoit par amour du changement, ſoit crainte des gens de guerre, approuva par de grands cris ſon élection. Après cette cérémonie, Procope marcha vers le palais, n'étant accompagné que des ſoldats & de la populace; les nobles & les ſeigneurs ne ſe preſſérent point de venir lui faire leur cour; mais avant de ſe congratuler lui-même du titre dont il venoit d'être décoré, il ſe hâta de prendre avec ſes partiſans des meſures pour aſſûrer ſon uſurpation. Il fit ſur le champ arrêter Céſaire, gouverneur de Conſtantinople, & Nébride, qui

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 365.

par les intrigues de Pétrone, avoit été fait préfet du prétoire en la place de Salluſte.

VALENTINIEN ET VALENS.

An de N.S. 365.

Comme il étoit à craindre que Jule qui commandoit dans la Thrace, n'accourût avec ſes troupes pour étouffer la rébellion dans ſa naiſſance, il força Nébride d'écrire à ce général de la part de Valens, de le venir trouver ſans délai, pour conférer enſemble ſur des affaires de la derniere importance. Un courier, de la fidélité duquel on étoit bien aſſûré, fit une extrême diligence pour porter cette lettre à Jule. Ce général après l'avoir lûë, partit à l'inſtant pour ſe rendre à Conſtantinople, où il ne fut pas plûtôt arrivé que Procope s'aſſûra de ſa perſonne, & employa les careſſes & les bienfaits pour l'engager à ſe ranger de ſon parti. Après avoir reſiſté autant qu'il falloit pour ſe faire valoir, Jule reconnut Procope pour empereur; les ſoldats, à l'exemple de leur général, lui prêtérent le ſerment de fidélité, & s'engagérent par tout ce qu'il y a de plus ſacré à le ſervir en toute occaſion. Ils s'y déterminérent

XV.

Il gagne Fauſtine & Jule.

encore plus, par l'argent que Procope leur fit diſtribuer, & par les prieres de Fauſtine, qui ce jour-là, vêtuë en impératrice, & leur montrant ſa fille qu'elle tenoit entre ſes bras, les conjuroit par la mémoire de Conſtance ſon époux, & par l'affection qu'ils portoient à la fille de ce prince, de ne point abandonner Procope, qui s'étoit généreuſement déclaré le tuteur & le protecteur de la jeune princeſſe.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 365.

XVI. Il commence à regner par le meurtre.

Pour groſſir ſon armée, l'uſurpateur fit paſſer des ſommes conſidérables juſqu'aux barbares; dix mille Goths attirés par l'eſpérance d'un riche butin, ſe mirent à ſa ſolde. Quand il ſe vit en état de ne plus rien craindre, il crut n'avoir plus rien à ménager, il laiſſa tomber le maſque, & s'abandonnant à ſon humeur ſanguinaire, il fit maſſacrer tous ceux dont il ſe défioit; la nuit fut deſtinée à ces meurtres, afin que les ténebres en augmentaſſent l'horreur. Il exila pluſieurs riches citoyens, à qui leurs richeſſes tenoient lieu de crimes; il confiſqua leurs biens pour en faire la proye de ſes principaux partiſans;

VALENTINIEN ET VALENS. An de N. S 365.

il disposa ensuite des charges de la cour, après en avoir dépoüillé ceux qui les possédoient ; il en donna quelques-unes à ses créatures, & vendit les autres. On vit des gens de la lie du peuple occuper des places qui n'avoient jamais été remplies que par des personnes de la premiere qualité ; les emplois honorables qui avoient toujours été le prix du mérite & de la valeur, devinrent la récompense du parjure.

XVII. Ses artifices.

Pour mieux affermir sa nouvelle domination, Procope joignit l'artifice à la violence, il suborna des personnes inconnuës ; qui feignant de venir des Gaules, publioient que Valentinien y étoit mort, que l'élévation de Procope à l'Empire y étoit généralement approuvée, & que les villes avoient déjà nommé des députés pour venir en leur nom rendre hommage au nouveau prince. Il envoya en même tems ses émissaires dans l'Illyrie, pour y faire déclarer les peuples en sa faveur. Le moyen dont il leur ordonna de se servir, ne pouvoit être plus efficace ; ils distribuérent quantité de pié-

ces d'or & d'argent, frapées au coin du nouvel Empereur. Le peuple courut avidement à cet appas, & l'eſprit de révolte commençoit à ſe répandre de toutes parts, lorſqu'Equice, qui veilloit à la conſervation de cette province confiée à ſes ſoins, fit arrêter ces émiſſaires, & les punit de mort. De crainte de ſurpriſe, il fit fortifier les trois paſſages par leſquels on entroit de la Thrace dans ſon gouvernement, & par-là il prévint les deſſeins de l'uſurpateur ſur l'Illyrie.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 365.

XVIII. Accroiſſement de ſon parti.

Cependant le parti de Procope ſe fortifioit tous les jours; pluſieurs perſonnes de la premiere condition, qui avoient d'abord refuſé de prendre part à ſa révolte, commençant à le trouver moins criminel depuis qu'il étoit devenu plus puiſſant, & qu'on pouvoit douter de quel côté ſeroit la victoire, ſe déclarérent pour lui. On voyoit accourir une infinité de gens ruinés par leur luxe ou par leurs débauches, & qui ne pouvant trouver de reſſource que dans le bouleverſement de l'état, venoient tenter fortune. Les eſclaves & les dé-

ſerteurs cherchoient dans ſon camp ; les uns un azile, les autres l'impunité de leurs crimes ; la néceſſité, après avoir changé ces avanturiers en ſoldats, les rendit braves malgré eux.

VALENTINIEN ET VALENS.

An de N.S. 365.

XIX. Lâcheté de Valens.

Valens reçut les premieres nouvelles de ce ſoulevement à Céſarée dans la Cappadoce, où il attendoit la fin des chaleurs pour paſſer en Syrie. Il revint ſur ſes pas, eſpérant accabler Procope avant qu'il eût le tems d'aſſembler des troupes. Mais ayant appris dans la Galatie où il s'étoit avancé les rapides progrès de la rébellion, il en fut ſi troublé, que tombant tout à coup dans le découragement, & ne prenant conſeil que de ſa foibleſſe, il voulut dépoſer la pourpre Impériale. Les officiers le détournérent d'un ſi lâche deſſein, & lui perſuadérent au contraire de faire un détachement de ſes meilleurs troupes, pour aller bruſquement attaquer le camp des ennemis, & l'emporter l'épée à la main.

XX. Procope corrompt les troupes ennemies.

Procope, qui s'avançoit vers l'Orient, rencontra ce détachement près

de Mynde, ſur les bords du Sangare. On ſe prépare de part & d'autre au combat, & déjà la bataille commençoit à s'engager, quand Procope ſe préſente ſeul avec une contenance aſſûrée au milieu des deux armées; il appelle le général Vitalien par ſon nom, l'aborde, lui tend la main, l'embraſſe, le careſſe, & lui parle avec affabilité. Les ſoldats ſurpris s'arrêtent; la fureur fait place à la curioſité; chacun veut ſçavoir à quoi tend cette civilité; on s'attroupe; on approche; tous les regards ſont tournés vers eux, quand Procope, qui s'apperçoit de leur impatience, levant tout-à-coup la voix, s'écrie: « Eh quoi, braves Romains, » qu'eſt devenuë la probité dont vous » faiſiez autrefois profeſſion? Eſt-ce » donc ainſi que vous gardez la foi » de vos ſermens? Quelle manie » vous agite & vous force à com- » battre? La gloire peut-elle être où » la juſtice n'eſt pas? Ne devez- » vous pas rougir de prodiguer vos » vies pour un voleur de Pannonie, » pour un traître, pour un brigand, » qui déchire par d'horribles véxa-

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 365.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 365.

» tions l'Empire qu'il a injuſtement
» uſurpé ; pour un lâche, qui afin
» de joüir tranquillement de ſes ra-
» pines, vous laiſſe en partage les
» périls & la mort ? Si vous voulez
» combattre, que ce ſoit pour vos
» maîtres légitimes. Avez-vous ou-
» blié que je ſuis l'allié de Conſtan-
» tin, que mes droits à l'Empire
» ſont inconteſtables, & qu'on ne
» peut ſans crime me ravir un bien
» légitimement acquis ? Songez que
» qui protége un perfide, prend part
» à ſa perfidie. Juſqu'à préſent vous
» n'êtes coupables que d'imprudence,
» ce, ne ſouffrez pas qu'on puiſſe
» vous reprocher une déſobéiſſance
» formelle ; & ne vous faites pas un
» faux point-d'honneur de dérober
» un traître au châtiment qu'il mé-
» rite. Je demande à rentrer dans
» l'héritage de mes peres ; quoi de
» plus juſte ? Je ne veux l'obtenir
» que pour vous combler de biens,
» quoi de plus flateur pour vous ? »
Les ſoldats de Valens ſéduits par les diſcours artificieux, & par les promeſſes captieuſes du rebelle, reconnurent ſon autorité, & baiſſérent

leurs enſeignes devant lui en ſigne de ſoûmiſſion ; ils le ſuivirent dans ſon camp, & l'accompagnérent juſqu'à la tente Impériale, en pouſſant de grands cris de joye, & lui donnant le titre d'invincible. Ainſi contre toute eſpérance, ces fiers ennemis dépoſérent leur colere, & ſe déclarérent les défenſeurs de celui qu'ils étoient venu combattre. VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 365.

Par un bonheur encore plus ineſpéré, le tribun Rumitalque ſurprit & emporta Nicée, place importante. Valens détacha Vadomaire, autrefois roi des Allemans, pour reprendre cette ville, & alla en perſonne aſſiéger Calcédoine. Il ne reçut devant cette place que des affronts ; les aſſiégés l'inſultoient de deſſus leurs murailles par des paroles outrageantes ; leur réſiſtance opiniâtre & le manque de vivres l'obligérent à lever honteuſement le ſiége. Il précipita ſa fuite, ſur l'avis qu'on lui donna que Rumitalque étant ſorti de Nicée, & ayant forcé les retranchemens oppoſés à ſon paſſage, s'avançoit à deſſein de le charger en queuë. Sa défaite auroit été infaillible ſi ce général l'eût at- XXI. Autres ſuccès.

teint. Mais ayant été averti à propos, il évita l'ennemi, & gagna promtement Ancyre, pour y attendre en ſûreté un puiſſant renfort, que Lupicin lui amenoit d'Orient. Procope avoit tourné tous ſes efforts contre Cyzique, qui paſſoit pour imprenable, & dont la priſe devoit le rendre maître de l'Helleſpont. Après pluſieurs combats très-meurtriers, il commençoit à déſeſpérer de pouvoir jamais s'en rendre maître, lorſque le tribun Alis, homme intrépide & d'une force de corps extraordinaire, trouva le moyen de briſer la chaîne, qui fermoit l'entrée du port, & empêchoit d'approcher de la muraille qui étoit plus foible de ce côté-là. Cette action aſſûra la victoire à ſon parti, & mérita que dan la ſuite il ne fût point envelopp dans la punition des rebelles. Prc cope, maître de la ville, fit grac à tous les habitans, à la reſerve c Sérénien, que le vainqueur envo à Nicée, où il fut étroiteme gardé.

VALENTINIEN ET VALENS.

An de N.S. 365.

XXII. Il ſe rend odieux,

L'uſurpateur ne ſçut pas profi de ſa victoire. Il n'auroit eu qu'à

mc

montrer pour faire déclarer en ſa faveur toutes les villes de l'Orient ; mais il ne penſa qu'à joüir du repos dans le tems qu'il devoit agir. Cette inaction nuiſit beaucoup au progrès de ſes affaires, & ſa fierté acheva de le perdre. Enflé de ſes ſuccès, il oublia bientôt que l'averſion des peuples pour le gouvernement de Valens étoit le plus ferme appui de ſa tyrannie ; il ſe rendit lui-même odieux par ſes cruautés, & s'abandonna à toute la méchanceté de ſon caractere. Il fit ſurtout éprouver les effets de ſon reſſentiment au général Arbetion, ancien officier, qui avoit ſervi avec diſtinction ſous Conſtance, & qui goûtoit dans la retraite le fruit de ſes glorieux travaux. Procope connoiſſant le crédit de ce général ſur l'eſprit des ſoldats, l'avoit pluſieurs fois ſollicité de ſe joindre à lui, & de le venir trouver dans ſon camp. Arbetion s'en étoit toujours excuſé ſur ſon grand âge & ſur ſes infirmités. Procope piqué de ſes refus, abandonna au pillage ſa maiſon remplie de meubles précieux ; mais peu de tems après il eut lieu de

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 365.

VALENTINIEN ET VALENS.

An de N.S. 366.

XXIII. Arbetion ébranle les soldats de Procope.

se repentir d'avoir trop écouté so ressentiment.

Valens, fortifié des troupes qu Lupicin lui avoit amenées d'Orient partit d'Ancyre, où il s'étoit reti après le siége de Calcedoine. Il s'a vança vers la Lycie, à dessein d surprendre Gomoaire, qui y commai doit pour Procope. Valens sçacha combien Arbetion étoit irrité d l'outrage que Procope lui avoit fa en abandonnant sa maison au pill ge, lui écrivit de se rendre à cour, & lui offrit de le dédommag de la perte qu'il venoit de faire; conjurant de se joindre à lui cont leur ennemi commun. Arbetion fl té de se voir ainsi recherché, croyant qu'il y avoit de la gloire se venger d'un ennemi couvert de pourpre, s'étoit rendu au camp, servoit utilement son maître de s credit & de ses conseils. Les deux mées étant un jour en présence p tes à se charger, il apperçut l'imp ratrice Faustine, qui alloit dans litiere de rang en rang, montran fille aux soldats pour les encourag Il fut saisi d'indignation, & vou

confondre les artifices de cette princeſſe, qui étoit comme l'ame & l'appui de la rébellion. Craignant que la vuë de la jeune princeſſe ne fit impreſſion ſur ceux de ſon parti, & ne les portât à ſe débander : il s'avança ſeul vers les rébelles, & leur parla avec cet air d'autorité que donne l'habitude du commandement. VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 366.

» Chers compagnons, leur dit-il, ne » reconnoiſſez-vous plus votre an- » cien général ; ces rides, ces glo- » rieuſes cicatrices, ces cheveux » blancs peuvent-ils vous le rendre » méconnoiſſable ? Avez-vous ou- » blié que c'eſt moi qui vous ai en- » ſeigné le métier de la guerre, & » qui marchois à votre tête dans le » chemin de la gloire ? Ne ſuis-je » donc plus celui que vous appel- » liez votre pere, & qui vous appel- » loit ſes enfans ? O ingrats & déna- » turés ! ſont-ce là les leçons que je » vous ai données ? Vous tournez » contre votre ſouverain, les armes » que je vous ai miſes à la main pour » combattre les ennemis de l'empire. » Vous ne rougiſſez point de flétrir » par un horrible crime la gloire de

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 366.

» vos premiers exploits, & vous avez la barbarie de vouloir me percer le sein, après que je me suis tant de fois exposé aux coups pour vous sauver la vie. Confessez, chers amis, que vous avez été séduits; & détestez votre aveuglement; épargnez à ma vieillesse la douleur de voir couler un sang qui ne doit être versé que pour la patrie; cessez de proteger un rébelle, un perfide digne du dernier supplice; abandonnez-le à son mauvais destin. Puisse la grandeur de son châtiment, étonner les méchans qui oseront comme lui s'élever contre l'autorité légitime! Ce discours fut si efficace, que les rébelles furent sur le point de rentrer dans le devoir; & Procope alloit se voir abandonné de ses soldats si pour les retenir il n'eût employé les caresses & les présens.

XXIV. Il est abandonné par Gomoaire & décampe.

Gomoaire, un de ses principaux officiers, jugeant par la disposition des esprits, que la tyrannie de Procope ne seroit pas de longue durée crut devoir prévenir le malheur de se voir enveloppé dans sa ruine. I

sortit secretement du camp pour aller se rendre à l'empereur, qui le reçut avec bonté. L'usurpateur pour empêcher que cet exemple ne devînt contagieux, & pour se donner le tems de rassurer l'irrésolution de ses troupes, décampa brusquement, & gagna la Phrygie.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 366.

XXV. Il est vaincu & Valens lui fait trancher la tête.

Valens, qui avoit de secretes intelligences dans l'armée ennemie, le poursuivit, le joignit près de Nicolie, & lui livra bataille. La fortune ne s'étoit point encore déclarée pour aucun parti, lorsque le général Agilon, qui avoit été gagné par l'argent de Valens, mit en désordre l'armée de Procope par une fuite concertée avec l'empereur. Son exemple en entraîna beaucoup d'autres, & la désertion devint presque générale. Les traîtres ne craignant plus alors ni la honte, ni le châtiment, baissèrent leurs enseignes, jetterent leurs armes, & allerent se rendre par troupes à Valens. L'usurpateur appréhendant d'être livré à son ennemi, s'enfuit dans les bois voisins, suivi seulement de deux officiers, qui s'étoient attachés à lui, plutôt dans

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 366.

l'eſperance de faire fortune, que pa
inclination. Il paſſa la nuit dans d
cruelles inquiétudes, s'imaginant voi
à chaque inſtant, arriver des ger
pour l'arrêter. Son déſeſpoir s'accru
lorſqu'à la pointe du jour il apperçu
que toutes les iſſuës de la forêt é
toient occupées par les ennemis. A
près avoir formé mille imprécatior
contre ſa mauvaiſe fortune, il tom
ba dans une triſteſſe farouche qu
excitoit plûtôt de la terreur, que d
la compaſſion. Les deux compagnon
de ſa fuite, voyant l'impoſſibilité d
s'échaper, & jugeant que s'ils étoier
pris avec lui, la mort ſeroit le pri
de leur fidélité criminelle, penſ
rent à ſauver leur vie par la trah
ſon; ils ſe jetterent ſur Procope,
lierent, & le menerent à l'empereu
qui lui fit trancher la tête. Mais
devinrent eux-mêmes les victim
de la haine que tous les homm
ont naturellement pour la trahiſo
Valens ordonna qu'on les fît mo
rir. Telle fut la fin de Procope, â
de quarante ans & dix mois. C'ét
un homme de bonne mine, d'u
grande taille & aſſez bien fait, m

les épaules un peu voutées ; défaut qui venoit de l'habitude qu'il avoit contractée de regarder toujours la terre en marchant. On disoit de lui, ce qu'on avoit autrefois dit de Crassus, qu'il n'avoit jamais ri qu'une fois dans sa vie. Il étoit taciturne, inquiet, brutal & feroce. S'il ne se montra pas cruel à l'excès, c'est qu'il ne fut jamais maître absolu. Il ajoûta foi aux prédictions des astrologues qui lui assuroient qu'il deviendroit fameux. Il y parvint, mais ce fut pour son malheur.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 366.

XXVI. Marcel prend sa place.

Sa chûte n'effraya point l'ambition de Marcel, son parent, qui résolut de se mettre en sa place. Il s'assura de Nicée, dont il étoit gouverneur, s'empara de Calcedoine, où il prit la robe imperiale, & se fit déclarer empereur par une multitude de gens sans aveu, que la misere & le désespoir avoient engagés à s'attacher à lui. Mais comme il n'étoit point sur ses gardes, des soldats envoyés par l'empereur, le prirent, & le firent miserablement perir dans les tourmens.

XXVII. Il fait mourir Serenien.

Pendant ce peu de tems qu'il joüit

d'une ombre de ſouveraineté, il rendit un grand ſervice à l'Etat, en faiſant mourir Sérénien, qui après la priſe de Cyzique, avoit été amené priſonnier à Nicée. La nouvelle de ſa mort cauſa une joie univerſelle dans l'empire. La plûpart des gens de bien en l'apprenant, crurent recevoir la vie une ſeconde fois, tant étoit grande l'appréhenſion qu'ils avoient de ce miniſtre naturellement dur, cruel, impitoyable, & alteré de ſang. Comme il poſſedoit la faveur du prince, & qu'il n'étoit capable que de lui donner les conſeils les plus violens; on ne douta point que s'il eût ſurvêcu à la défaite de Procope, il n'eût rempli l'Etat de proſcriptions.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 366.

XXVIII. Tremblement de terre.

Durant le cours de la guerre civile contre Procope, la terre fut agitée d'un tremblement preſque général. Ammien nous en a laiſſé une deſcription toute poëtique où les hyperboles les plus hardies ne ſont point épargnées; il ajoûte qu'on regarda ce fléau, comme un préſage de l'inondation des peuples du Nord, qui, peu de tems après, ſe répandirent,

rent, comme un torrent impétueux dans les provinces de l'empire d'Occident, dont ils s'emparerent, après y avoir commis d'horribles ravages.

VALENTINIEN ET VALENS
An de N.S. 366.

Tandis que Valens travailloit à pacifier l'Orient, les provinces des Gaules étoient ravagées par les Allemans. Ces peuples ayant eu le loisir de réparer leurs forces, extrêmement affoiblies par les fréquentes victoires que Julien avoit remportées sur eux, songeoient à se venger du tort qu'ils prétendoient qu'on leur avoit fait, en les mettant dans l'impuissance de piller. Le Rhin, alors glacé, leur ouvrit l'entrée des Gaules; ils le passerent, & pénétrerent bien avant dans le païs, après s'être partagés en differens corps, pour porter en plusieurs lieux la terreur & la désolation. On leur oppose les comtes Carietton & Sévérien, dont le premier fut tué, & l'autre dangereusement blessé dans un combat que les Romains soûtinrent d'abord avec beaucoup de vigueur. Mais étonnés de la perte de leurs chefs, ils se débanderent; les ennemis les poursuivirent avec ardeur, & en firent un

XXIX Révolte des Allemans.

horrible carnage. Dagalaïfe, qui cet
VALENTINIEN ET VALENS. te année partageoit l'honneur du con
ſulat avec Gratien fils de l'empereur
fut envoyé pour recueillir les débri
An de N.S. 366. de l'armée, & arrêter les progrès de
Barbares; il n'oſa tenir la campagn
avec des troupes conſternées de leu
défaite, devant des ennemis fort ſu
perieurs en nombre, & enhardis p
leur premiere victoire. L'honneur d
les vaincre fut reſervé à Jovin.

XXX. Ils ſont vaincus par Jovin.

Cet habile général ſe voyant en
touré de differens corps, joignit l
ruſe à la valeur. S'étant exactemen
informé de la maniere dont ils fa
ſoient la guerre, il apprit qu'ils
diſperſoient dans les villages po
piller, & qu'ils campoient fort élo
gnés les uns des autres, avec peu
précaution. Il fondit tout-à-coup ſ
une troupe de ces brigans, camp
près de Scarponne, à douze miles
Mets; & ſans leur laiſſer le tems
s'armer, il les fit tous maſſacrer. J
vin voyant ſes ſoldats encourag
par cette premiere victoire, qui
leur avoit pas coûté la perte d'
ſeul homme, les mena contre un a
tre gros de Barbares. Il apprit

ſes coureurs, qu'après avoir pillé & brûlé les villages circonvoiſins, ils ſe repoſoient ſur les bords de la Moſele. Il ſe gliſſa le long d'un vallon, & s'approcha de leur camp, à la faveur d'un bois qui le couvroit. Il voyoit les uns peignans leur chevelure, les autres s'amuſant à joüer, la plûpart s'occupant à boire ; il fit donner auſſitôt le ſignal, & ſe jetta dans leur camp, l'épée à la main. Les ennemis épouvantés de cette attaque, ne pouvant ni courir à leurs armes, ni former leurs bataillons, prirent la fuite ; les Romains les pourſuivirent & les égorgerent tous, à la réſerve d'un très-petit nombre, qui par la fuite échapa à la fureur du ſoldat. Jovin profitant de l'ardeur de ſes troupes, dont l'audace s'étoit accruë par ce nouveau ſuccès, marcha contre un troiſiéme parti des Barbares ; il les rencontra dans les plaines de Châlons ſur Marne, mais ſur leurs gardes, & bien réſolus de venger la mort de leurs compagnons. Il fit dreſſer ſon camp proche du leur, & donna la nuit à ſon armée pour ſe repoſer & ſe rafraichir.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 366.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 366.

Le lendemain, à la pointe du jour il lui fit prendre les armes, & la rangea en bataille avec beaucoup d'art, perſuadé que la valeur & la diſcipline de ſes troupes ſuppléeroient à leur petit nombre. Il étendit le front de ſa bataille auſſi loin que celui des ennemis, cherchant à leur cacher la ſuperiorité de leurs forces. On ne tarda gueres à donner le ſignal; les deux armées ſe chargerent avec furie, & ſe battirent juſqu'au ſoir avec le même courage & la même opiniâtreté. Le moment qui devoit décider de la victoire, penſa devenir fatal aux Romains, par la lâcheté du tribun Balchobaude, qui ſe retira tout-à coup du combat avec ſa troupe, & communiqua ſa crainte à toute l'armée qu'il mit en déſordre. Les Romains que cette fuite avoit découragés, ſe ranimerent par l'exemple & les diſcours de leur général, & firent de ſi prodigieux efforts de valeur, qu'enfin ils enfoncerent les bataillons ennemis. Ce fut moins alors un combat qu'une déroute. Six mille Barbares reſterent ſur la place, & quatre mille furent bleſſés; cette journée

leur auroit été encore plus funeſte, ſi la nuit qui ſurvint n'eût arrêté les Romains, qui ne perdirent en cette bataille que deux cens hommes, & n'eurent pas un plus grand nombre de bleſſés. Jovin ſe promettoit que le lendemain il acheveroit la défaite des Barbares; mais il s'apperçut au lever de l'aurore, qu'ils s'étoient ſauvés à la faveur des ténebres, abandonnant leur butin, & tout leur bagage aux vainqueurs. Inutilement voulut-il les pourſuivre; voyant l'impoſſibilité de les atteindre, & craignant de tomber dans quelque embuſcade, il reprit le chemin de ſon camp. Il y apprit avec chagrin que le roi des Barbares, & quelques-uns de ſa ſuite, avoient été pris & pendus par ceux qu'il avoit envoyés piller le camp ennemi. Il fut ſi outré d'avoir perdu le plus bel ornement de ſon triomphe, qu'il auroit fait mourir l'officier qui avoit commandé le détachement, ſi celui-ci ne lui eût montré qu'il lui avoit été impoſſible d'arrêter la premiere fougue du ſoldat, jaloux de ſe venger par lui-même des cruautés que cette nation

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 366.

avoit exercées dans les Gaules. Le général ramena ſes troupes victorieuſes à Paris. L'empereur vint au-devant de lui, l'embraſſa, donna de grandes louanges à ſa valeur, & le déſigna conſul pour l'année ſuivante. La joye qu'inſpira au peuple une campagne ſi glorieuſement terminée, s'augmenta par l'arrivée des députés de Valens qui, vers ce même tems, envoya à ſon frere Valentinien, la tête de l'uſurpateur Procope.

VALENTINIEN ET VALENS.

An de N.S. 366.

XXXI. Valens perſécute les Catholiques.

L'heureuſe fin de la guerre d'Orient, fut le commencement d'une autre très-funeſte à la religion. Jovien avoit regné aſſez de tems pour ſa gloire, & trop peu pour le bonheur de l'empire. Son zele ſe promettoit la deſtruction entiere de l'Arianiſme; mais ce prince n'eut pas le tems d'exécuter un deſſein ſi difficile. Valentinien catholique dans le cœur, mais trop foible, ou trop politique pour ſervir ouvertement la religion, ſe contentoit de déplorer les maux de l'égliſe, ſans y remédier. Valens au contraire, gagné par les careſſes de ſa femme, toute dévoüée à l'erreur, & ſéduit par les ar-

tifices d'Eudoxe, evêque de Conſtantinople, le plus zelé des Ariens, faiſoit une guerre ouverte aux défenſeurs de la vérité, ſelon le ſerment ſolemnel qu'il en avoit fait dans une grande cerémonie. Eudoxe en lui conferant le baptême, l'avoit engagé à jurer une haine éternelle à la foi du concile de Nicée, à établir la doctrine d'Arius, autant qu'il pourroit dans tout l'empire, & à chaſſer de leurs égliſes tous les paſteurs qui entreprendroient de la combattre. Il ne fut que trop fidéle à cette promeſſe, employant l'autorité, les menaces & les ſupplices pour maintenir l'erreur. Armés de ſon pouvoir & abuſant avec inſolence de leur crédit, les Ariens maltraitoient les catholiques, & gouvernoient à leur gré, les affaires de l'égliſe dans l'Orient. Ils exerçoient une domination preſque auſſi tyrannique dans l'Occident, malgré l'oppoſition de Valentinien, qu'ils ne purent jamais ſéduire. Mais ſi leurs diſcours ne pouvoient le corrompre, leur audace l'intimidoit, & quelquefois ils lui arrachoient de force ce qu'ils ne pouvoient obtenir autrement.

VALENTINIEN ET VALENS.

An de N.S. 366.

VALENTINIEN ET VALENS.

An de N.S. 367.

XXXII. Valens attaque les Goths.

Cependant Valens dans la crainte de déplaire à ſon frere, avec lequel il vouloit ſe ménager, ſuſpendit pour quelque tems les effets de la haine qu'il portoit aux catholiques, & ne parut occupé que des préparatifs de la guerre qu'il vouloit déclarer aux Goths. Ces Barbares avoient fourni des troupes à l'uſurpateur Procope. Valens crut être en droit de ſe venger de cette injure ; & lorſqu'il fut en état de le faire, il envoya le général Victor pour leur demander ſatisfaction de ce que, contre la foi des traités, ils avoient attaqué les Romains leurs alliés, & avoient oſé ſe liguer avec un rébelle. Pour toute excuſe ils préſenterent à Victor les lettres de Procope, où celui-ci ſe diſoit l'héritier de la maiſon de Conſtantin, & de la couronne impériale : ils ajoûterent qu'ayant été ſéduits par cette apparence de juſtice & d'équité, la bonne-foi devoit juſtifier leur démarche. Valens peu ſatisfait de cette réponſe, marcha contr'eux, à la tête d'une groſſe armée vers la fin du printems. Il fit la revuë de ſes troupes auprès de Daph-

né, forteresse bâtie par Constantin, dans la basse Mesie, pour être le boulevard de l'empire contre les incursions des Goths; & il passa le Danube sur un pont de batteaux, sans trouver aucune resistance; car à l'approche de l'armée Romaine, les ennemis s'étoient sauvés dans les montagnes voisines, inaccessibles à tous autres qu'à ceux qui connoissent bien le pays. Valens, après avoir employé l'été à faire le degât, ramena ses soldats chargés de butin.

VALENTINIEN ET VALENS.

An de N.S. 367.

L'année suivante il n'eut pas même la satisfaction de voir ses ennemis fuir devant lui, & s'enterrer dans leurs antres pour se dérober à sa vengence. Le Danube fut si furieusement, & si long-tems débordé, qu'il fut impossible de le traverser. Mais en 369. il penetra bien avant dans le pays des Barbares, le désola, attaqua les Greuthonges, nation très-belliqueuse, les défit en plusieurs combats, les mit en fuite, & leur imprima tant de terreur, qu'ils allerent se cacher dans les creux de leurs rochers. Les Goths réduits aux dernieres extrêmités, & effrayés de la

368.

An de N.S. 369.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N. S. 369.

constance avec laquelle Valens continuoit une guerre qui avoit déjà duré trois ans, voyant d'ailleurs que l'interruption du commerce qu'ils avoient accoutumé de faire avec les sujets de l'empire, ne leur permettoit d'espérer aucune ressource, forcerent Athanaric leur roi, d'implorer la clemence du vainqueur.

XXXIII. Ils demandent la paix.

Les députés vinrent trouver Valens à Martianople, où il passoit l'hiver. Ce prince, fatigué peut-être d'une guerre infructueuse, & informé que sa présence étoit nécessaire dans l'Orient pour assurer ses frontieres, voulut bien leur accorder la paix, & leur en prescrivit les conditions. Il fut défendu aux Goths de passer le Danube, & de mettre le pied sur les terres des Romains, à moins que ce ne fût pour le commerce. Ils n'eurent plus la liberté, comme auparavant, de trafiquer indifferemment dans tous les lieux soûmis à l'obéissance de l'empereur. On leur marqua deux villes frontieres où ils pourroient apporter leurs marchandises, & acheter celles dont ils auroient besoin. Tous les tributs

qu'on leur payoit furent ſupprimés ; mais on confirma la penſion d'Athanaric. On ne leur donna ni or, ni argent, ni habits, ni préſens, contre l'uſage ordinaire des Romains qui avoient toujours acheté la paix de cette nation. Car juſqu'alors, pour les contenir, il avoit fallu recevoir d'eux la loi, & faire des traités honteux avec ces Barbares. Quand il fut queſtion de fixer le lieu de l'entrevuë, où l'on devoit ſigner le traité, on trouva de grandes difficultés. Athanaric ne vouloit point venir ſur les terres des Romains, aſſurant que ſon pere le lui avoit fait promettre, & qu'il s'y étoit engagé par ſerment; d'un autre côté il étoit indigne de la majeſté imperiale, que Valens allât trouver un roi Barbare. Pour lever tous les obſtacles, on conſtruiſit une eſpece de pont ſur des batteaux, au milieu du Danube. Les deux princes s'y rendirent, conclurent la paix, & ſe donnerent des otages.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 369.

XXXIV. Cruauté & ſort d'Athanaric.

Après la ratification du traité, Valens ſe rendit à Conſtantinople, & Athanaric retourna dans ſon royau-

me. Il en fut chaſſé quelques années après, par ſes ſujets ſéditieux, & ſe réfugia à la cour de Théodoſe; on y plaignit ſon infortune, & l'on y honora ſes vertus. Ce prince mourut à Conſtantinople & fut enterré à la maniere des Romains, avec beaucoup de pompe & de magnificence. C'eſt ainſi que s'exprime Ammien; mais il eſt ſuſpect dans l'éloge qu'il en fait, puiſque nous apprenons d'ailleurs qu'Athanaric ſe rendit l'horreur de ſes ſujets, par la dureté avec laquelle il les traita, & par la cruelle perſécution qu'il fit aux Chrétiens, dont il s'étoit déclaré l'ennemi irreconciliable.

VALENTINIEN ET VALENS.

An de N.S. 369.

A peine Valens avoit-il terminé la guerre des Goths, que Valentinien eut à ſoutenir celle que lui firent les Saxons. Ces peuples qui habitoient ſur les bords de l'Ocean dans des marais inacceſſibles, ſe rendoient alors formidables, tant par leur hardieſſe & leur courage, que par leur agilité. Cherchant moins à devenir maîtres des pays qu'ils attaquoient qu'à s'en rendre le fléau, ils couroient de province en provin-

An de N.S. 370.

XXXV. Irruption des Saxons.

ce, fondoient sur les plus grandes villes, au moment qu'on s'y attendoit le moins, & enlevoient tout ce qu'il y avoit de plus précieux. Déjà ils s'étoient avancés jusques sur les bords du Rhin, traînant après eux un butin immense, lorsque Valentinien envoya le comte Nannein pour arrêter ce torrent impétueux, qui menaçoit d'inonder toutes les Gaules. Il les joignit, les attaqua plusieurs fois, toujours avec perte, & reçut même une blessure dangereuse. L'empereur fit partir Severe, général de l'infanterie, pour lui mener du secours. Quand toutes les troupes furent réunies, Sévere leur présenta la bataille dans une vaste plaine. Les Barbares effrayés par l'ardeur & l'intrepidité des troupes Romaines, députerent aussi-tôt les premiers d'entr'eux, pour supplier qu'on oubliât la temerité de leur entreprise, promettant de restituer tout ce qu'ils avoient pris. Severe leur accorda la paix, & leur permit de se retirer dans leurs marais, après qu'on eut choisi une partie de leur jeunesse pour l'incorporer dans l'armée de l'empereur.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 370.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 370. XXXVIII. Trahison des Romains.

Cette grace étoit digne de la noble généroſité des anciens Romains; mais à meſure qu'on les perdoit de vuë, on en voyoit diſparoître les vertus. A peine les Saxons ſe furent-ils mis en marche, que pluſieurs officiers ſe recriérent hautement contre la conduite de Severe. Ils l'obligerent de raſſembler le conſeil, & repréſenterent qu'il étoit contre les regles de la prudence, & contre les intérêts de l'empereur, d'en agir ainſi avec des ennemis dangereux, que le reſſentiment, ou l'inconſtance, rappelleroient bientôt dans les provinces de l'empire, où ils recommenceroient leurs ravages: ils demanderent donc qu'on les exterminât ſans pitié. Severe, vaincu par leurs clameurs, envoya pluſieurs détachemens en embuſcade ſur la route des Saxons. Malgré le courage avec lequel ils ſe défendirent, il n'en échappa pas un ſeul pour aller annoncer dans leur pays la nouvelle du plus grand & du plus cruel de tous les carnages. Ce maſſacre fut commis à Deuſone, château au-delà du Rhin, à préſent

Duitz, vis-à-vis de Cologne.

VALENTINIEN ET VALENS.

An de N.S. 370.

XXXIX. Guerre des Allemans.

L'Allemagne étoit alors le theâtre de la guerre; l'empereur amena quatre-vingt mille Bourguignons contre Macrien, roi des Allemans, qui avoit fait quelque deſcente dans les Gaules. Mais ces troupes nombreuſes devinrent inutiles pendant cette campagne. Valentinien avoit déclaré qu'il vouloit les commander en perſonne; mais s'étant arrêté trop long-tems à faire bâtir pluſieurs forts le long du Rhin, les Allemans ſe diſperſerent en differens cantons, où il ne leur fut plus poſſible de les attaquer. La campagne de l'année ſuivante n'eut pas un meilleur ſuccès; les ennemis ayant ſçu l'arrivée des troupes Romaines, par les degâts qu'elles firent, ſe retirerent encore. Cependant, afin qu'on ne dît pas que l'empereur n'avoit rien fait dans ces deux campagnes, il ravagea environ vingt lieuës de pays, & y établit un roi nommé Fraomaire. Mais tout y étoit dans un ſi triſte état, que le nouveau ſouverain quitta volontiers ſon royaume, pour aller commander quelques Allemans qui ſervoient en Angleterre.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 371.

Au commencement de cette guer re, l'empereur avoit quitté Paris, é étoit venu établir ſa cour à Treves pour être plus à portée de l'ennem Il y donna une loi, trop remarquabl pour ne pas trouver place dans ſoi hiſtoire. Elle portoit que les Comé diens qui étant en danger de mort auroient reçu les Sacremens de l'e gliſe, ne pouroient plus être con traints, s'ils revenoient en ſanté, d remonter ſur le theâtre; car cette pro feſſion, qui deshonoroit parmi le Payens mêmes, n'étoit pas libre mais ſervile & attachée à certaine familles.

XL. Loi ſur les Comediens.

XXXVII. Troubles en Afrique.

Un empire auſſi vaſte que celu des Romains, ne pouvoit joüir long tems d'un calme univerſel; il ne fal loit pour le troubler, que l'injuſtic & l'ambition des gouverneurs qu'o envoyoit dans les differentes provin ces. Telle fut l'origine des maux qu déſolerent l'Afrique durant pluſieu années. Nubel, le plus puiſſant prin ce de la Mauritanie, laiſſa en mou rant pluſieurs fils. Firmus, l'un d'en tr'eux, ſe défit ſecretement de ſo frere Zama, qui avoit lié une amit particulie

particuliere avec Romain, Comte d'Afrique, l'un des plus méchans hommes de ſon ſiécle. Pour venger ſeverement la mort de ſon ami, cet officier chargea Firmus, des plus noires calomnies, dans l'eſprit de Valentinien. Firmus informé des impreſſions qu'elles avoient faites, n'oſa paroître en cour; mais il y envoya quelques-uns de ſes amis pour ſe juſtifier. Remi intime ami de Romain, & maître des offices, fit ſi bien qu'il empêcha ces députés d'avoir audience de l'empereur; enſorte que Firmus croyant ſon arrêt de mort déjà prononcé, ne penſa plus qu'aux moyens d'en prévenir l'exécution, en ſe faiſant chef de parti, & en ſecouant le joug de la domination Romaine, dont on ne pouvoit plus, diſoit-il, ſoutenir l'avarice.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S 371.

XLI. Revolte & cruautés de Firmus.

A la tête d'une troupe de Maures, nation fiere & diſpoſée à tout entreprendre, il courut toute la province de Tripoli, tant pour augmenter le nombre de ſes partiſans, que pour ſe procurer les fonds néceſſaires à ſa révolte. Si l'on ſe ſoûmettoit, il obligeoit les peuples à don-

ner ce qu'ils avoient d'or & d'argent; si l'on faisoit de la résistance, il passoit tout au fil de l'épée, emportoit les richesses, & brûloit les maisons. Alger, ou Césarée, fut réduite à la derniere désolation. Il prit la ville de Rucate par la trahison de l'évêque des Donatistes, qui ayant eu parole de lui pour la sûreté de ceux de sa secte, lui ouvrit les portes, lui laissa piller les Catholiques, & commettre toutes sortes de maux, d'où les Donatistes de cette province furent appellés *Firmiens*.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 371.

XLIII. Avarice & perfidie du comte Romain.

Au milieu de cet affreux désastre, plusieurs villes écrivirent au comte Romain pour le prier de leur tendre les bras, & de les mettre à couvert de l'orage qui les menaçoit. Romain s'y rendit, mais comme un autre fléau, menant avec lui toutes les troupes que l'Empereur avoit en Afrique, & les faisant vivre aux dépens de ces villes infortunées, pour s'approprier les sommes qu'il auroit été obligé de payer aux soldats, s'ils avoient été dans leurs garnisons. Ces villes ne voyant plus auquel des deux partis elles devoient avoir

recours pour n'être pas opprimées, envoyérent une députation à l'Empereur pour lui expoſer leur ſituation ; Romain députa de ſon côté pour les accuſer de rébellion, & pour ſe juſtifier des violences dont on le chargeoit.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 371.

XLIV. Théodoſe le fait arrêter.

Valentinien ne ſçachant à qui ajoûter foi, fit partir en diligence le comte Théodoſe, pere de celui qui fut depuis Empereur, avec quelques troupes de la Pannonie, de la Méſie, & une partie de celles qui ſuivoient la cour. Ce général, d'une prudence & d'une valeur conſommées, commença par faire arrêter le comte Romain ; & ſaiſit ſes meubles & ſes papiers, où l'on trouva des lettres qui révéloient ſes intelligences avec ceux qui étoient les plus ſoupçonnés. Les dépoſitions de toute la province atteſtérent, que lui ſeul avoit occaſionné la révolte de Firmus.

XLV. Artifices de Firmus.

Ce Prince ayant ſçû qu'on avoit envoyé contre lui un général ſi renommé, craignit pour ſa perſonne. Il envoya faire des ſoumiſſions, & ſupplier Théodoſe d'oublier une démarche, qu'il déteſtoit ſincére-

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 371.

ment; en même tems il le fit instruire des raisons qui l'y avoient engagé. Théodose croyant ces protestations sincéres, promit de lui pardonner, à condition qu'il donneroit des ôtages pour garands de sa fidélité. Comme ils n'arrivérent point dans le tems prescrit, le général fit la revuë de ses troupes, & les prépara à marcher contre les rébelles. Après s'être assûré de leur courage & de l'amitié des Tripolitains par une conduite pleine de justice & de générosité, il s'avança vers Tubusupte, ville voisine de la Montagne Ferrée, & il ne voulut pas recevoir une seconde ambassade de Firmus, parce qu'elle n'amenoit pas les ôtages dont on étoit convenu. De-là, il entra à main armée dans les provinces complices de la rébellion, il força les places, mit en fuite les troupes ennemies, & obligea les vaincus à implorer sa clémence. Ces progrès abattirent le courage de Firmus, qui dépêcha des évêques Chrétiens avec les ôtages promis, pour fléchir sa colere. Théodose les reçut poliment; & sur l'engagement qu'ils

prirent de fournir des vivres pour ſon armée, il les renvoya avec une réponſe favorable. Firmus préſumant que le général étoit appaiſé, lui renvoya des préſens, & ſuivit de près ſes députés. Aux approches du camp, frapé de l'éclat des enſeignes impériales, & de l'air fier de Théodoſe, il deſcendit de cheval, ſe proſterna, affecta une profonde douleur, & demanda pardon de ſa témérité. Théodoſe le releva, lui donna toute la ſatisfaction qu'il pouvoit attendre, & le congédia. Firmus lui laiſſa pour ôtages quelques-uns de ſes plus proches parens, & lui rendit tout ce qu'il avoit pris depuis ſa révolte.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 371.

Théodoſe ayant crû ſinceres les proteſtations de ce Prince artificieux, prit la route d'Alger, qui n'étoit preſque plus qu'un monceau de ruines & de cendres, & donna les ordres pour la faire rebâtir. Pendant qu'il s'y livroit avec zéle, il apprit que Firmus lui en avoit impoſé; que le parti des ſéditieux groſſiſſoit de jour en jour, ſans qu'il parût y prendre part; mais qu'inceſſamment il ſe verroit attaqué par une armée nombreuſe

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 371.

des peuples les plus redoutables de la Mauritanie. Indigné d'une ſi noire trahiſon, Théodoſe réſolut de les prévenir, & ſe mit en marche pour aller au-devant d'eux. Lorſqu'il les eût joints, il reconnut que leur multitude ſurpaſſoit tout ce que la renommée lui en avoit appris. N'ayant que trois mille cinq cens hommes, il n'oſa tenter les hazards d'une bataille rangée; il recula pour quelque tems, & ayant reçu de nouveaux ſecours, il ruina moins par la force que par la ruſe & les ſtratagémes, ces peuples téméraires, qui avoient oſé ſe compromettre avec l'empire Romain.

XLVI. Firmus ſe donne la mort

Les derniers qui furent vaincus étoient les Iſafles, chez qui Firmus ſe retira. Igmazen leur roi lui avoit offert un azile; mais voyant ſon parti ruiné, il avoit formé le deſſein de le livrer à Théodoſe. Firmus s'en douta, & craignant la colere d'un vainqueur juſtement irrité, il réſolut de terminer ſes jours par une mort volontaire. Pour s'en cacher les horreurs il prit un ſoir du vin avec excès & lorſque ſes gardes furent retirés il s'étrangla lui-même. Igmazen ſi

porter ſon cadavre à Théodoſe qui le montra à toute l'armée, & chacun ſe réjoüit de voir la diſcorde étouffée avec celui qui l'avoit fait naître.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 371.

XLVII. Mort de Theodoſe.

On ne peut s'empêcher de regretter le triſte ſort du général habile & prudent, qui rendit la paix à l'Afrique. Quoique l'hiſtoire ne nous apprenne pas les raiſons ſécrettes, qui dans la ſuite le rendirent odieux à l'empereur Gratien, il eſt conſtant néanmoins qu'il fut décapité à Carthage en 376. par un arrêt émané du trône. Dès qu'il lui fut annoncé, il demanda à recevoir le ſaint Bâtême, & couronna tant de belles actions & tant de ſervices rendus à l'Etat par une mort encore plus glorieuſe. On n'en rejette la cauſe que ſur les ſuggeſtions malignes de quelques courtiſans, jaloux du nom qu'il s'étoit acquis par tout l'Empire.

XLVIII. Etat de l'Orient ſous Valens.

Tandis que Valentinien s'occupoit à pacifier l'Afrique, & à bâtir un grand nombre de forts en différens endroits du Rhin & du Danube, pour ſe mettre à couvert des Saxons & des Allemans, Valens, ſon frere, faiſoit la guerre à l'égliſe d'Orient, en

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 371.

perſécutant les Catholiques. Il ſe de
clara hautement le protecteur de l'A
rianiſme, & l'ennemi de ceux q
défendoient la foi de Nicée, pou
accomplir la promeſſe qu'il en avo
faite dans ſon bâtême. Il ne conſei
toit à la nomination d'un évêque
qu'après s'être aſſûré de ſa doctrine A
rienne. Eudoxe, patriarche de Con
tantinople, le plus furieux de tou
les Ariens, étant mort, ceux de
ſecte nommérent en ſa place, ave
l'agrément de l'Empereur, Déme
phile, évêque de Berée en Thrac
le même, qui ſous Conſtance avo
fait tomber le pape Libere. Comm
le Schiſme étoit formé, les Cath
liques de leur côté élûrent le prêt
Evagre, qui fut ordonné par Eu
thate. Les Ariens armés de la pu
ſance Impériale, firent ſouffrir to
tes ſortes de maux aux Catholiqu
Valens y envoya des troupes, & ex
Evagre avec Euſthate. Les fidé
privés de leur Paſteur légitime, é
virent au prince, pour lui expo
le triſte état où ils ſe trouvoient
duits, & nommérent quatre-vi
perſonnes du Clergé pour préſ

ter leur Requête. L'Empereur, ſous prétexte de les envoyer en exil, le plus doux des traitemens auſquels ils pouvoient s'attendre, les fit monter dans un vaiſſeau non leſté, & ordonna aux matelots d'y mettre le feu lorſqu'ils ſeroient en pleine mer. VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 371.

XLIX. Perſécution.

Aidé d'une troupe d'évêques de cour, il ſe flattoit, en arrivant à Céſarée de Cappadoce, de vaincre ſaint Baſile. Menaces, careſſes, flateries, eſpérances de la plus grande faveur, tout fut mis en œuvre pour corrompre ſa foi. Baſile, loin de mollir, reprocha à l'Empereur ſa funeſte réſiſtance au ſimbole de Nicée, l'exhorta à marcher ſur les traces du grand Conſtantin, à faire pénitence des troubles qu'il avoit cauſés dans l'égliſe, & à ceſſer la perſécution des ſerviteurs de Dieu.

Valens n'oſa ſévir contre un homme qui étoit en vénération dans toute la province; mais lorſqu'il fut arrivé à Antioche, il ſe vengea cruellement ſur pluſieurs ſaints évêques, qu'il relégua dans des provinces éloignées de leurs diocéſes. On fut étonné de voir la tranquillité avec la-

quelle il eſſuïa les reproches du ſo
litaire Aphraate, qui avoit quitté
retraite, pour venir au ſecours d
l'égliſe, quoique ſimple laïque. Com
me il alloit à la place où s'aſſembloie
les Catholiques, l'Empereur le ren
contra, & lui dit : « Où vas-tu
» Je vais prier pour la proſpérité d
» votre regne, répondit Aphraate
» Tu devrois demeurer dans ta ce
» lule, reprit Valens, & prier en ſe
» cret, ſuivant la regle monaſtique
» J'en conviens, Seigneur, dit l
» ſolitaire, & je l'ai fait tant que le
» brebis du Seigneur ont joüi de l
» paix; mais dans le péril où elle
» ſont, il faut tenter tous les moyen
» de les ſauver. Si j'étois une fill
» enfermée dans la maiſon de mo
» pere, & que je viſſe le feu y pren
» dre, que devrois-je faire? Faudroi
» il demeurer aſſiſe, & la laiſſer réduir
» en cendres, ne devrois-je pas plû
» tôt ſortir de ma chambre, & por
» ter de l'eau pour éteindre l'embr
» ſement? C'eſt ce que je fais a
» jourd'hui : Vous avez mis le fe
» à la maiſon de notre pere, & no
» courons pour l'éteindre. » Vale
ne ſçût que repliquer.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 371.

Peut-être avoit-il déjà été adouci par les raiſons du philoſophe Themiſtius. Ce déclamateur Payen oſa lui remontrer dans une harangue, qu'il ne falloit pas s'étonner de la diverſité des ſentimens qui étoient entre les Chrétiens, puiſqu'elle n'étoit rien en comparaiſon de cette multitude d'opinions qui regnoient chez les Grecs, c'eſt-à-dire, chez les Payens, qui ſe diviſoient en plus de trois cens claſſes différentes. Il ſemble que depuis il ceſſa de verſer le ſang des Catholiques, bornant les effets de ſa haine au banniſſement.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 371.

Mais Themiſtius, en parlant pour les Chrétiens, avoit moins plaidé leur cauſe que celle de ſa religion. Le but de ſon diſcours étoit d'engager l'Empereur à laiſſer la liberté de conſcience, & il y réuſſit. L'Orient vit alors une tolérance univerſelle, par laquelle on permettoit aux Catholiques, aux Hérétiques, aux Juifs, aux Idolâtres mêmes, de ſuivre tel culte, telles cérémonies qu'il leur plairoit. Tout fut confondu dans l'égliſe; il étoit permis d'adorer J. C. & de dire anathême à ceux qui le

I. Tolerance univerſelle.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 371.

reconnoiſſoient pour conſubſtantie au Pere. Ici on recevoit les ſacremer de la nouvelle alliance, là on prat quoit les cérémonies légales, & cell de la circonciſion. Dans Antioche pour omettre le détail de ce qui ſ faiſoit ailleurs, on remit les idole ſur les autels ; on leur offrit de l'er cens, des libations & des victimes on fit des feſtins dans les places pu bliques ; on célébra les fêtes de Ju piter & de Cerès ; aux orgies de Bac chus, les hommes & les femmes cou rurent dans les ruës comme des ir ſenſés, couverts de peaux de che vre, mettant des chiens en pieces & ſe livrant à toutes les extrava gances de cette fête.

LI. Punition des magiciens.

L'Empereur reſervoit tout le poids c ſon autorité & de ſa colere contre un troupe de philoſophes & de mag ciens, qui s'aviſérent de vouloir pe nétrer dans l'avenir, & de prétend deviner à qui les deſtins préparoie l'Empire. Le ſecret de leurs encha temens n'empêcha pas qu'il n' tranſpirât quelque choſe dans le p blic. On arrêta un des principa impoſteurs, qui avoüa dans les to

mens, que le nom de celui qui devoit ſuccéder à Valens commenceroit par ces lettres *Theod.* ce qu'on avoit découvert par le moyen d'un anneau ſuſpendu au milieu des lettres de l'alphabet écrites en rond.

VALENTINIEN ET VALENS.

An de N.S. 371.

LII. Maſſacre de pluſieurs Seigneurs.

Valens non ſeulement fit arrêter les complices, mais il voulut encore qu'on recherchât exactement tous les magiciens de l'Empire, & ſous ce prétexte, on fit mourir un nombre infini de philoſophes & de ſçavans. Perſuadé peut-être avec raiſon, que ce prétendu oracle du deſtin n'étoit qu'une fourberie de pluſieurs conjurés, qui portoient un de leurs partiſans ſur le trône, & qui vouloient faire croire au peuple que les Dieux l'avoient déjà nommé, il fit prendre & mettre à mort toutes les perſonnes de diſtinction, dont le nom commençoit par les deux ſyllabes qu'on vient de dire. Les Théodores, les Théodoſes, les Théodotes, les Théodules, les Théodoſioles périrent; & le ſang d'une infinité d'innocens fut mêlé avec celui des impoſteurs & des magiciens.

LIII. Prétentions de Sapor ſur l'Armenie.

Ce feu ne s'éteignit que quand

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 371.

Valens fut obligé d'en aller étouffe un autre, que la mauvaiſe foi avoi rallumé. Sapor prétendant que l paix concluë ſous Jovien ne regar doit pas l'Armenie, alla attaque Arſace, roi de cette province, qu' diſoit avoir appartenu aux Perſes d tous tems. Les tentatives qu'il f n'ayant pas été heureuſes, il eut re cours à la perfidie. Il invita Arſac à un feſtin, ſe ſaiſit de ſa perſonne lui fit crêver les yeux, & l'envoya chargé de chaînes d'argent, dans u château, où il lui fit ôter la vie. Ma tre de l'Armenie, il en confia l gouvernement à Cylax & à Arta bane originaires du pays, qui s'é toient donnés à lui depuis long-tem

LIV. Valens protege Para.

Para, fils d'Arſace, n'étant pas e état de venger la mort de ſon pere & craignant un même ſort, ſe ret ferma dans Artogeraſte, place fo te, où l'on gardoit les tréſors d Roi; Cylax & Artabane eurent o dre de l'y aſſiéger. Mais par con paſſion pour ce prince, ſeul rejetto de la famille royale, ils s'entend rent avec les aſſiégés, & leur livr rent les troupes de Perſe, qui furer

taillées en piéces dans une ſortie. Para ſe réfugia en même tems auprès de Valens, qui le fit conduire à Néo céſarée dans le Pont, où il l'entretint honorablement. N'oſant toutefois prendre les armes pour ſa défenſe, il ſe contenta d'envoyer le comte Terence pour le remettre en poſſeſſion de ſes Etats, les ſeigneurs d'Armenie le redemandant, & les Perſes n'ayant point alors d'armée. Cependant il ne voulut point qu'il prît le titre de roi d'Armenie, de peur d'irriter le roi de Perſe.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 371.

Sapor informé du retour de Para, envoya en Armenie de nombreuſes troupes qui obligerent ce prince infortuné à ſe retirer dans les montagnes. On prit enfin Artogeraſte, & on emmena la femme d'Arſace avec ſes tréſors. Le roi de Perſe voyant qu'il ne pouvoit ſe ſaiſir de Para, feignit de vouloir traiter de la paix avec lui; & ſous prétexte de lui donner un conſeil d'ami, il l'exhorta à lui envoyer les têtes de Cylax & d'Artabane qui étoient, ajoûtoit-il plûtôt ſes maîtres que ſes miniſtres. Valens craignit que les Perſes, après

VALENTINIEN ET VALENS.

An de N.S. 371.

s'être emparés de ce Royaume, ne vinſſent ſe jetter dans la Syrie; il envoya donc en Armenie des troupes Romaines, qui ſauverent une partie des villes, & arrêterent les progrès de l'ennemi. Sapor accuſa l'empereur d'avoir violé le traité; mais Valens mépriſa ſes plaintes, & fit partir le comte Terence pour rétablir Sauromace en Iberie, d'où Sapor l'avoit chaſſé.

An de N.S. 372. & ſuiv.

Une oppoſition ſi déclarée de la part du roi de Perſe, fit prendre des meſures à l'empereur, pour ſe défendre d'un ennemi, qui n'avoit jamais cherché que des prétextes de guerre avec les Romains. Valens paſſa à la tête de ſes troupes, dans la Méſopotamie, où les Perſes ne parurent point. Mais cette campagne ne fut pas inutile; il gagna entiérement l'affection de quelques peuples voiſins, qui vivoient dans une diſſention continuelle, & qui ſe réunirent pour ſe mettre ſous ſon obéiſſance. On n'en vint aux armes que l'année ſuivante; le comte Trajan, & le célébre Vadomaire s'étant laiſſé attaquer, afin qu'on ne les ac-

cuſât pas d'avoir rompu la paix, tomberent avec impétuoſité ſur les Perſes, & les défirent. Sapor qui fut préſent à la déroute de ſon armée, propoſa aux Romains une tréve, qu'ils lui accorderent.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 374.

La condition fut que Para joüiroit paiſiblement de l'Armenie, comme allié de l'empire. Lorſqu'il commençoit à goûter pour la premiere fois les douceurs d'un regne tranquille, Terence l'accuſa de pluſieurs crimes auprès de Valens. L'empereur qui ſaiſiſſoit les plus legers ſoupçons, comme des vérités, lui écrivit de venir en cour pour déliberer ſur la continuation de la guerre. Le prince apprit à Tarſe que c'étoit un piege qu'on lui dreſſoit pour s'aſſurer de ſa perſonne; & établir un autre roi en Armenie; il ſe ſauva de la ville & revint dans ſes états, paſſant au milieu de deux capitaines Romains qui l'attendoient pour le prendre. Les bruits qu'on avoit répandus ſur ſa révolte avoient ſi peu de fondement, qu'après ce trait de perfidie qui ſembloit l'autoriſer à quitter l'alliance d'un prince réſolu de lui ravir la cou-

LV. Il le fait mourir.

ronne de ſes peres, il demeura inviolablement attaché à l'empereur. Cependant Valens ne put ſe le perſuader; il écrivit au comte Trajan, qui étoit reſté en Armenie à la tête des troupes, de le faire perir par un coup d'éclat, s'il ne le pouvoit faire ſecretement. Un ordre ſi cruel fut exécuté d'une maniere encore plus inhumaine. Trajan s'étant mis dans la confiance du roi, tantôt en lui faiſant voir de fauſſes lettres de Valens où il témoignoit n'avoir aucune mauvaiſe volonté contre lui, tantôt en mangeant au palais, à la table du roi; il l'invita un jour à ſouper, & le fit aſſaſſiner ſur la fin du repas.

VALENTINIEN ET VALENS.

An de N.S. 374.

LVI. Entrepriſes de Valentinien ſur les Quades.

Si Valentinien ne donna pas expreſſément les ordres d'exercer la même trahiſon ſur Gabinius, roi des Quades, il ne ſe rendit pas moins criminel que Valens, puiſqu'il approuva celui qui fit le coup, & qu'il entreprit de ſoutenir cette perfidie par la force des armes. Peut-être même qu'il auroit verſé tout le ſang de la nation, ſi le ciel n'eût arrêté ſa fureur, en le puniſſant par l'excès de ſa fureur même, comme on le verra

bientôt. Continuant d'élever des Forts ſur les frontieres du côté de l'Allemagne, il en avoit déjà couvert tous les bords du Rhin ; il voulut encore en faire bâtir ſur les bords du Danube, au haut de l'Illyrie, dans le pays des Quades, afin d'y entretenir des garniſons.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 374.

Ces peuples vivoient alors paiſiblement dans la Moravie, ſous l'empire de leur prince. Comme ils n'avoient aucun deſſein d'uſurper les terres de leurs voiſins, ils ne croïoient pas être dans la néceſſité de garder les leurs. Autrefois ils avoient paſſé pour des hommes puiſſans & aguerris, faiſant partie des Scythes ; mais ils étoient dégénerés de cette premiere valeur, & ils vivoient depuis quelque tems dans une eſpece de repos qu'on traitoit de lâcheté, & qui les rendoit mépriſables.

LVII. Ils luien font des plaintes.

Equice, gouverneur de l'Illyrie, ayant commencé à exécuter les ordres de l'empereur, pour la conſtruction des Forts, ils vinrent lui repreſenter avec douceur le tort qu'on leur faiſoit, & en même tems ils députerent à la Cour pour en porter leurs

plaintes. Maximin, préfet des Gaules, homme cruel & entreprenant, accuſa le gouverneur de négligence, & ſe chargea de la commiſſion. Il alla ſur les lieux & reprit les travaux interrompus, ſans s'embarraſſer du conſentement des Quades. Gabinius leur roi ſe rendit auprès de Maximin, & lui fit ſentir que la conſtruction d'une fortereſſe, dans un pays étranger & indépendant, étoit une infraction viſible du droit des gens. » Il eſt juſte, lui dit-il, de laiſſer vivre en paix ceux qui ne cherchent » point à troubler les autres. Si la » paſſion de conquerir ne nous domine plus, il nous reſte encore celle de demeurer les maîtres de notre pays. Nous abandonnons à » ceux qui s'en piquent, la gloire » d'aſſujettir les nations; la liberté » fait tout notre bonheur: en nous » renfermant dans des bornes auſſi » légitimes, ce n'eſt point une grace » que nous vous demandons, nous » reclamons les droits de la juſtice. » Maximin feignit de ſentir la force de ces raiſons; il retint quelque jours le prince pour conferer ave

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 374.

lui, & dans cet intervalle il lui donna pluſieurs marques d'amitié; mais ce n'étoit que pour le perdre avec plus de ſureté. Lorſqu'il vit Gabinius délivré de tout ſoupçon, il l'invita avec quelques-uns de ſa ſuite à un ſouper, où lui-même, à ce qu'on croit, lui plongea le fer dans le ſein.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 374.

LVIII. Irruption des Quades.

Les Quades furent outrés de cette noire perfidie. Après avoir pleuré la mort de leur roi, ils prirent les armes pour la venger. Le déſeſpoir leur donna du courage. Les Sarmates s'étant joints à eux, ils paſſerent enſemble le Danube, & ſe répandirent dans la campagne, ravageant tout ce qu'ils rencontroient en leur chemin. Ils s'attacherent enſuite à pourſuivre Equice, à qui ils attribuoient la mort de leur roi, & lui taillerent en piéces deux légions, qui euſſent été capables de les repouſſer, ſi elles euſſent voulu s'unir; mais chacune prétendant avoir droit de combattre la premiere, elles furent détruites l'une après l'autre.

Toute la Pannonie devint la proie des Barbares; les ſoldats ſe contentoient de garder les villes, où ils fai-

soient autant de mal que les ennemis. Cependant les Sarmates ayant voulu attaquer la haute Mesie, se virent tellement repoussés par la valeur de Theodose, depuis empereur, fils de celui dont nous avons parlé, qu'ils furent contraints de demander la paix qu'on leur accorda.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 374.

LIX. Paix avec les Allemans.

Valentinien aprit auprès de Bâle, l'irruption des Quades. Dans les transports de sa colere, il vouloit partir à l'heure même, pour aller les châtier; mais son conseil lui représenta qu'il suffisoit pour le présent d'y envoyer un habile général, & qu'il y iroit en personne, quand il auroit pourvû à la sureté des Gaules. Macrien, roi des Allemans, avec d'autres princes voisins, étoient en effet toujours en armes, & prêts à y faire irruption dès qu'ils en trouvoient l'occasion. On résolut de faire un accord avec Macrien que l'on redoutoit, & on l'engagea à se trouver auprès de Mayence sur les bords du Rhin; il y vint, fier de ce qu'on le recherchoit. Valentinien s'y rendit, & passa le Rhin pour aller le joindre à l'autre bord. Dans les pre-

mieres entrevuës, Macrien se montr[a] fort difficile ; mais enfin il accepta les conditions favorables qu'on lui offrit, & depuis il demeura toujours ami des Romains.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 375.

LX. L'empereur va dans le pays des Quades.

Après des préparatifs tels qu'on les feroit contre un peuple qu'on voudroit détruire, Valentinien partit de Treves vers le commencement du printems, pour marcher contre les Quades. Toutes les nations voisines effrayées lui députoient sur sa route, pour lui demander humblement la paix : sa réponse générale étoit qu'il les châtieroit, si elles étoient coupables, & qu'il en jugeroit quand il seroit sur les lieux. Comme tout rétentissoit de l'assassinat du roi des Quades, & des horribles vexations que commettoient les gouverneurs des provinces, chacun croïoit qu'il venoit punir l'un & l'autre ; mais il venoit au contraire pour les soutenir. Il passa tout l'été à Carnunte dans la Pannonie, à assembler ses troupes, & à remplir ses magasins. Puis tout à coup aïant jetté un pont sur le Danube, il entra dans le pays des Quades, résolu de les exterminer.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 375.

Ces peuples disperſés n'étant pas en état de ſe défendre, on fit main baſſe ſur tout ce qui ſe rencontra dans les villes & dans la campagne ſans aucune diſtinction d'âge ni de ſexe. La plûpart s'étoient ſauvés dans les montagnes, effrayés de voir chez eux les aigles Romaines, & un empereur en perſonne. Regardant de loin fumer leurs villes, & voyant leurs maiſons réduites en cendres ils pleuroient la mort de leurs proches & la déſolation de leur pays. Après en avoir ainſi ravagé la plus grande partie, l'empereur fit repaſſer le fleuve à ſon armée, & vint à Bergition, petit château dans la Pannonie.

LXI. Il le ravage.

LXII. Il y meurt.

Là, les Quades obtinrent une audience où ils furent introduits par Equice. Ils demeurerent quelque tems aux pieds de l'empereur, ſans ſe relever, ſaiſis de crainte & de reſpect; puis ils le ſupplierent de leur faire grace, & de leur accorder la paix. Valentinien voyant des hommes pauvres, mal-vêtus & groſſiers, crut que c'étoit par inſulte qu'on lui envoïoit de tels ambaſſadeurs. Il le charge

chargea d'injures & de reproches, & leur parla avec tant d'emportement qu'il se rompit une veine, & tomba entre les bras d'un de ses officiers, en vomissant beaucoup de sang. Il expira quelques heures après dans d'horribles convulsions, le 17. de Novembre, la cinquante-cinquiéme année de son âge, & le douziéme de son regne.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 375.

LXIII. Son caractere.

Chacun en parla après sa mort, selon le mal ou le bien qu'il en avoit reçu. Les uns mécontens de lui, ne s'attachoient qu'aux défauts qu'il avoit fait paroître. C'étoit, disoient-ils, un juge impitoyable plûtôt qu'un bon maître, & le seul empereur qui n'eût signé aucune grace pendant son regne; il sembloit punir plûtôt par humeur que par justice; rigide observateur de la discipline militaire, à l'égard du soldat, il dissimuloit tout dans les officiers; quoiqu'il eût souhaité soulager le peuple par la diminution des impôts, il n'eut pas la force de réprimer l'injustice & la violence des gouverneurs & des préfets, qui régloient sur leur avarice le tribut qu'ils imposoient; violent dans tou-

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 375.

tes ſes actions, il ne fit jamais la gu
re qu'en furieux, & dans le deſſ
d'exterminer ſes ennemis; cette ſa
te indignation qu'il avoit marquée
préſence de Julien l'apoſtat, con
un prêtre payen qui l'avoit moüi
de quelques goutes d'eau luſtrale,
voit fait eſpérer quand il monta ſur
trône, que la religion trouveroit
lui un fleau du paganiſme; mai
peine fut-il couronné qu'elle vit é
noüir toutes ſes eſpérances. Si V
lentinien ne perſécuta pas les Cath
liques, il laiſſa les Idolâtres exer
paiſiblement leur culte & leurs cé
monies ſacrileges.

Ceux au contraire qui le reg
doient avec des yeux moins paſſi
nés, trouvoient en lui plus de ver
que de défauts. On le loüoit d'av
aimé ſes peuples, & l'on aſſuroit q
s'ils avoient été foulés par des m
niſtres ſubalternes, leurs plaintes n
toient jamais parvenuës juſqu'au t
ne. Sa ſageſſe appaiſa les troubles
terieurs de l'empire, & termina g
rieuſement les guerres que les pr
ces étrangers ſuſciterent contre
Ses édits, & ſa conduite irreproc

ble, bannirent de la cour les vices & la débauche. Si l'on en excepte quelques occaſions particulieres, où ſa grande vivacité l'emporta au-delà des bornes de la moderation, il montra dans toute ſa conduite de l'eſprit, du courage, de la politeſſe & de la grandeur. Son corps fut embaumé, pour être porté à Conſtantinople, & inhumé avec les autres princes chrétiens. Il y fut reçû le 28. Décembre de l'année ſuivante; mais il ne fut mis dans le tombeau qui lui avoit été préparé, que le 21. de Février en 382. par les ſoins de l'empereur Theodoſe.

VALENTINIEN ET VALENS. An de N.S. 375.

VALENS GRATIEN ET VALENTINIEN II.

CHAPITRE VI.

An de N.S. 375.

VALENS, GRATIEN & VALENTINIEN II. Empereurs.

GRATIEN & VALENTINIEN II. faisant le XLVI.

I. Election de Valentinien II.

QUOIQUE Valentinien eût déja nommé son fils Gratien pour son collégue & son successeur, dans le tems d'une grande maladie qu'il eut à Reims en 367, cette nomination souffroit encore des difficultés. Ce jeune Prince étoit né de Severa avant que son pere montât sur le trône; & Valentinien devenu Empereur avoit épousé Justine, Sicilienne de naissance, dont il avoit eu un fils nommé Valentinien. Ceux qui favorisoient ce jeune Prince se hâterent de le mettre sur le trône aussi-tôt après la mort de son pere. Merobaud chef de ce parti, gagna les troupes en leur representant la nécessité où l'on étoit de créer incessamment un Empereur, dont la présence, ou d

moins le conſeil ſouverain arrêtât les troubles qui pourroient naître par l'ambition de pluſieurs prétendans ; il écrivit auſſi dès le jour même à Juſtine, qui n'étoit éloignée que de quarante lieües, de ſe rendre au camp avec ſon fils. Dès que Valentinien parut à la tête des troupes, elles le proclamerent Auguſte tout d'une voix, quoiqu'il n'eût alors que quatre à cinq ans. La nomination ſe fit ſix jours après la mort de Valentinien, à Acinque dans la Pannonie, & le nouvel Empereur fut appellé Valentinien II.

VALENS, GRATIEN ET VALENTINIEN II. An de N.S. 375.

II. Elle eſt confirmé par Gratien.

Gratien étoit pour lors à Trêves, & ne pouvoit ſçavoir ce qui ſe paſſoit à l'armée. On avoit tout lieu de craindre ſon couroux contre la démarche hardie de quelques particuliers qui ne lui laiſſoient que la moitié du trône. Il témoigna en effet combien il y étoit ſenſible ; mais ſçachant que ſon droit n'étoit pas abſolument inconteſtable, & d'ailleurs plein de tendreſſe pour un frere en qui il reſpectoit ſon propre ſang, il confirma le choix qu'on en avoit fait, & ſe comporta toujours avec lui,

moins comme un rival jaloux, que comme un pere tout occupé du bonheur & de la gloire de ſon fils, quoique lui-même n'eût alors que dix-ſept ans. Dans le partage qui fut fait de l'empire d'Occident, Valentinien eut l'Italie, l'Illyrie avec l'Afrique, & Gratien garda les Gaules, l'Eſpagne & l'Iſle de la grande Bretagne.

VALENS, GRATIEN ET VALENTINIEN. II. An de N.S. 375.

III. Valens eſt forcé d'en faire de même.

Valens ne ſe crut pas moins offenſé d'une élection où il n'avoit point eu de part, & qui affoibliſſoit ſes prétentions. Il s'y ſeroit oppoſé apparemment, s'il n'eût eu ſur les bras de ennemis redoutables qui demandoient ſa préſence & celle de ſes troupes. Sans parler des menaces continuelles de Sapor, ſes frontieres du côté du Nord étoient couvertes d'une multitude infinie de Goths. Il eſt ici néceſſaire de faire connoître une nation, qui a ravagé l'empire pendant deux ſiécles.

IV. Origine des Goths.

De tous les peuples barbares qui ſortirent du Septentrion, & qui ſe chaſſoient les uns les autres, il n'y en eut point de plus redoutables que les Goths. Ils habitoient originairement une partie de ces terres reculées

stériles qui sont entre l'Ocean septentrional & la mer Baltique. Poussés par leur férocité naturelle, ils descendirent jusqu'aux environs de la Vistule, plus de 300. ans avant la naissance de J. C. Là s'étant grossis par une multitude infinie de Vandales, qu'ils avoient vaincus, & se trouvant trop resserrés, ils s'étendirent dans les états voisins, & s'avancerent jusqu'aux Palus méotides, sous la conduite du roi Filmer, forçant tout ce qui se rencontroit sur leur passage. Repoussés dans cet endroit, ils furent contraints de tourner du côté des Daces & des Gétes, où ils demeurerent quelque tems en repos. Le commerce qu'ils eurent avec des peuples plus humains & plus polis, leur ayant fait perdre un peu de leur férocité, ils s'imposerent des loix, & se partagerent en deux nations sous des chefs dignes de les gouverner. Ceux qui occuperent les parties les plus Orientales se nommerent Ostrogoths, ceux qui habiterent vers l'Occident furent appellés Visigoths.

VALENS, GRATIEN ET VALENTINIEN. II. An de N.S. 375.

Ces barbares, qui n'étoient séparés alors des provinces de l'Empire

que par le Danube, ſe jetterent ſouvent dans la Trace, dans l'Illyrie & dans la Pannonie ; mais comme ils faiſoient la guerre en déſordre, ils furent preſque toujours battus, & ne firent aucun progrès. Après avoir été long-tems ou ennemis ou alliés de l'empire, ils s'accoutumerent à la diſcipline, & en ſervant les Romains, ils apprirent à les vaincre.

VALENS, GRATIEN ET VALENTINIEN II. An de N.S 375.

La diviſion ſe mit parmi eux ſous l'empire de Valens, & ils en vinrent à une guerre ouverte. Il ſe donna une ſanglante bataille, où Athanaric roi des Oſtrogoths demeura vainqueur, & Fritigerne roi des Viſigoths fut vaincu. Celui-ci eut recours à l'empereur, qui lui envoya un renfort conſiderable, & il défit Athanaric à ſon tour. Enfin ils ſe laſſerent d'avoir toujours les armes à la main, & d'acheter des victoires par le ſang de leurs ſujets.

An de N.S. 376. V. Mœurs des Huns.

Ils commençoient déja à vivre en paix, lorſque tout à coup il fallut reprendre l'arc & le javelot, ſe défendre contre des ennemis plus barbares qu'eux, & leur céder un pays qu'ils avoient payé ſi cher. C'étoient les Huns, barbares endurcis au trava

d

dès leur enfance, nourris de racines sauvages & de chair cruë; toujours campés & fuïans les maisons comme des tombeaux; errans le jour & dormans la nuit sur leurs chevaux; accoutumés à se broüiller entr'eux, & à se raccommoder de même sans autre raison que celle de leur légereté naturelle. Leur cavalerie innombrable, la quantité de chariots qui les suivoient chargés de leurs femmes & de leurs enfans, leur maniere de combattre par pelottons & de se rallier en un moment après leur déroute, la figure même de ces hommes petits de taille, mais forts & ramassés, leur visage couvert de cicatrices, leurs petits yeux, leurs grosses têtes, tout cela jettoit la fraïeur dans l'esprit des peuples qui n'étoient pas si barbares qu'eux.

VALENS, GRATIEN ET VALENTINIEN II. An de N.S. 376.

VI. Ils chassent les Goths.

Au bruit de leur marche, les Goths effraïés s'avancerent vers les rives du Danube. Videric roi des Greutongues, encore mineur, vint se joindre à eux sous la tutelle & la conduite d'Alatée & de Saphrax, deux excellens capitaines. Ils étoient trop de monde pour subsister dans un si petit espace,

& trop peu pour réſiſter à de ſi puiſſans ennemis. En cette extrémité ils envoïerent une Ambaſſade à l'empereur Valens, pour le ſupplier de leur donner quelques terres dans la Thrace, où ils puſſent vivre paiſiblement ſous ſa protection, promettant de le ſervir dans ſes guerres, & de garder eux mêmes les frontieres de l'Empire.

VALENS, GRATIEN ET VALENTINIEN II. An de N.S. 376.

VII. Valens les reçoit dans la Trace

L'Empereur écrivit à Lupicin gouverneur de Thrace, de leur fournir des vivres, & de les recevoir dans ſa Province, à condition qu'ils y entreroient ſans armes; qu'ils ne ſortiroient point des limites qu'on leur auroit marquées, & qu'ils envoyeroient leurs enfans mâles en Orient pour y être élevés dans les exercices de la milice Romaine. Valens dès-lors, comme s'il eût mis l'Empire en ſûreté par cette augmentation de ſujets, ne fit plus de cas des vieilles troupes, il n'en leva plus de nouvelles, & ſe fit païer les milices en argent, à raiſon de quatre-vingts écus d'or pour chaque ſoldat. En peu de tems les armées s'affoiblirent, & tous les officiers furent mécontens.

Lupicin de ſon côté, moins dans la vûë de nuire à Valens, que de ſatisfaire ſon avarice particuliere, jettoit les ſemences de la plus cruelle guerre qui eût jamais été allumée contre l'Empire. Croïant que les Goths devoient s'eſtimer trop heureux de l'aſile qu'on leur avoit donné, il les traita avec la derniere dureté. A peine un rude & continuel travail pouvoit-il ſuffire pour fournir à leur nourriture une partie de l'année; il puniſſoit par toutes ſortes de peines, ceux qui ne païoient pas les taxes qu'il leur impoſoit, & leur impuiſſance ſervoit de prétexte pour leur ôter les terres qu'ils avoient reçûës dans le partage, enſorte qu'ils furent obligés de vendre leurs enfans pour avoir du pain.

VALENS, GRATIEN ET VALENTINIEN II. An de N.S. 377.

VIII. Lupicin les maltraite.

Cependant Fritigerne leur chef retenoit leur fureur, & ménageoit adroitement l'eſprit des Romains, juſqu'à ce qu'il pût faire éclater ſon reſſentiment. Aïant ſçû par des eſpions qu'Alatée & Saphrax, exclus par Valens du privilége accordé au reſte des Goths, avoient paſſé le Danube, il fit avancer ſes troupes

IX. Origine de la guerre des Goths.

VALENS, GRATIEN ET VALENTINIEN II. An de N. S. 377.

vers les leurs par des chemins détournés, pour ne donner aucun soupçon d'intelligence ; feignant d'aller chercher des vivres, il campa près de Marcianopolis, où Lupicin le reçut dans sa maison, & le traita magnifiquement. Pendant qu'ils étoient à table, quelques Goths s'étant présentés aux portes de la ville pour faire leurs provisions, furent repoussés vivement ; on s'échauffa de part & d'autre, on en vint aux mains, les citoïens prirent les armes, & tout le camp des Goths se mit en défense.

X. Ils défont les Romains.

Le gouverneur ne parut pas s'émouvoir beaucoup de ce désordre ; cependant étant déjà un peu yvre, il ordonna tout bas qu'on allât égorger les gens de la suite de Fritigerne qui l'attendoient dans une sale. Cet ordre ne pût être exécuté si sécretement, que Fritigerne n'en eût connoissance, & qu'il n'entendît même les cris de ceux qu'on égorgeoit. Il se leve de table, sans donner le tems au gouverneur de prendre aucune résolution, & sort de la ville, sous prétexte d'aller punir les

séditieux. Dès qu'il se voit en sûreté, il monte à cheval, court de toutes parts, animant ses peuples à la vengeance. En peu de tems la nation entiere se souléve, & Valens a pour ennemis ceux qu'il regardoit comme ses hôtes & ses alliés.

VALENS, GRATIEN ET VALENTINIEN II. An de N.S. 377.

XII. Ils sont vaincus à leur tour.

Fritigerne les laissa ravager la campagne & mettre plusieurs villages à feu & à sang. Quand il eut vû leur premiere rage assouvie, il les régla comme il pût, & les distribua en plusieurs bataillons. Lupicin de son côté assembla les troupes, & crut qu'il n'avoit qu'à paroître pour dissiper cet orage; mais il se laissa surprendre; & cette multitude de Barbares, presque sans ordre & sans armes, s'étant jettée sur ses troupes, l'obligea de fuir honteusement. Les Goths, après avoir tué la plûpart des officiers & des soldats, prirent les habits & les armes des morts, & ravagérent impunément toute la Thrace. Les esclaves qu'ils avoient vendus pour avoir des vivres, rompoient leurs chaînes, & accouroient au secours de leurs compatriotes: une troupe

de mécontens vint se joindre à eux ; & leur enseigna les lieux où ils pourroient s'enrichir, & ceux où ils pourroient se retrancher.

VALENS, GRATIEN ET VALENTINIEN II.

An de N.S. 377.

Les sujets de l'Empire contribuérent même à grossir leurs troupes : un ancien régiment de Goths qu'on avoit mis en garnison à Andrinople, fut chassé par les habitans, quoiqu'il n'eût aucune part à la révolte, & qu'il eût toujours été fidéle à l'Empereur. Indignés d'une insulte qu'ils n'avoient pas méritée, ces braves guerriers envoïérent demander du secours à leurs compagnons, & mirent le siége devant Andrinople. Comme il tiroit en longueur, Fritigerne leur fit entendre qu'il importoit peu de prendre une ville quand on pouvoit gagner plusieurs provinces, où il y avoit plus de butin à faire, & moins de danger à courir. Ils se répandirent par son conseil dans la Thrace, la Mésie & la Pannonie.

Valens apprit avec douleur cette révolution, & il résolut de mener contre les Goths toutes les forces de l'Empire. Il envoïa promtement

le général Victor conclure une tréve avec les Perſes & avec les Sarazins, & fit partir pour la Thrace les généraux Profuture & Trajan, avec les légions qu'on avoit tirées d'Armenie. Peu de tems après elles furent fortifiées par Ricomer, qui leur envoïa un ſecours de la part de Gratien.

VALENS, GRATIEN ET VALENTINIEN II. An de N.S. 377.

Des forces ſi redoutables, loin de déconcerter les Goths, ne firent que les irriter davantage. Ils ne conſervérent de haine dans leur cœur que pour les Romains; & ce qu'eux-mêmes n'auroient pû concevoir ſans horreur quelque tems auparavant, ils s'unirent avec les Huns & les Alains leurs plus mortels ennemis. Alors ils mépriſérent les légions de Valens & ſes enſeignes; on en vint aux mains; la bataille commença au lever du ſoleil, & ne finit qu'à la nuit. La fortune parut neutre au milieu de ces braves combattans; & ſi l'on peut dire qu'elle favoriſa l'un des partis, il ſemble que ce fut celui des Goths, qui tuérent pluſieurs officiers Romains d'une grande réputation. Mais dans une autre jour-

VALENS, GRATIEN ET VALENTINIEN II. An de N.S. 378.

née elle ne ſeconda pas la valeur des Barbares. Pharnobe, l'un des chefs des Greutongues, demeura ſur le champ de bataille, & tous ceux qu'il avoit ſous ſon commandement furent tués, ou pris, & emmenés dans les provinces de Parme & de Rhége par Frigerid, général de Gratien.

XIII. Ils ravagent Conſtantinople.

Tandis que les Romains, ne pouvant plus tenir la campagne à cauſe des rigueurs de l'hyver, étoient dans des quartiers, les Barbares ne s'arrêtoient point, & continuoient la guerre. Ils coururent ſans aucun obſtacle la Thrace, la Macédoine, la Theſſalie, où ils firent des ravages horribles. Ils s'avancérent juſqu'à Conſtantinople, dont ils pillérent les fauxbourgs, & tinrent quelques tems les murs aſſiégés. Jamais ces contrées n'avoient ſenti un plus rude fléau.

XIV. L'Empereur s'y tranſporte

L'Empereur s'imagina que ſes troupes ſeroient toujours vaincuës tant qu'il demeureroit en Syrie, mais que ſa préſence & ſes ordres changeroient bientôt toute la face des affaires. Il partit d'Antioche pour ſe ren-

dre à Conſtantinople, où il arriva le 30. Mai. Trajan, Commandant général de l'infanterie, vint lui rendre compte de l'état des troupes, & de ce qui s'étoit paſſé la campagne derniere. Auſſi-tôt qu'il parut, l'Empereur s'emporta de colere, rejetta ſur lui la perte de tant d'officiers & de ſoldats, & lui reprocha avec outrage ſon peu de conduite, ou ſon peu de cœur.

VALENS, GRATIEN ET VALENTINIEN II. An de N.S. 378.

Trajan eſſuïa toutes ſes vivacités ſans s'émouvoir. Mais, auſſi plein de religion que de fermeté & de courage, il répondit librement au Prince : « Ce n'eſt pas moi, Seigneur, » qui ai été vaincu ; c'eſt vous-» même qui avez livré la victoire aux » Barbares, & qui leur avez procu-» ré le ſecours de Dieu, en vous ar-» mant contre lui. Parce que vous » lui avez fait la guerre, il s'eſt mis » du côté de vos ennemis. Souve-» nez-vous, Seigneur, qui ſont ceux » que vous avez chaſſés de leurs é-» gliſes, & qui ſont ceux que vous » en avez rendu les maîtres. » Les généraux Arintée & Victor ſuppliérent l'Empereur, prêt à percer Trajan,

XV. Noble hardieſſe de Trajan.

d'épargner un officier si respectable, & de ne pas trouver mauvais qu'on lui dît la vérité. Valens retint son bras, mais il satisfit sa colere, en donnant à Sébastien la place de Trajan, & la conduite de cette guerre. Il étoit digne d'un Empereur, disciple d'Arius, de commettre ses troupes à un Manichéen furieux, célebre par les cruautés qu'il avoit exercées vingt-deux ans auparavant contre les Catholiques d'Alexandrie, en faveur de George, afin qu'un des principaux ministres de la persécution Arienne périt avec celui qui en étoit alors le chef.

VALENS, GRATIEN, ET VALENTINIEN II. An de N.S. 378.

XVI. Valens insulté à Constantinople.

Cependant le Prince, moins passionné pour la gloire que pour le plaisir, demeuroit tranquille dans le palais de Constantinople, tandis que les Goths venoient l'insulter jusqu'aux portes de la ville. Un jour qu'il assistoit à une course de chevaux, les citoïens piqués de son indolence, criérent en différens endroits de l'assemblée : « Qu'on nous donne des armes, & nous irons nous-mêmes repousser l'ennemi pendant que l'Empereur se divertira. » Va-

lens outré de ce mouvement séditieux, jura qu'il en tireroit vengeance, & se retira à Mélanthias, maison de plaisance des Empereurs, à quelques milles de Constantinople.

VALENS, GRATIEN ET VALENTINIEN II. An de N.S. 378.

Sébastien fut heureux dans ses premiers exploits. A la tête de deux mille hommes choisis, il marcha contre les Goths dispersés ; il tailla en pieces plusieurs partis, & revint à la cour triomphant. Soit que Fritigerne craignît les suites de ces prospérités, soit qu'il voulût tendre un piége aux Romains, il envoïa une ambassade à l'Empereur pour lui demander la paix, l'assurant qu'il vouloit s'attacher à son service. Sa proposition fut rejettée hautement dans le conseil ; mais les sentimens se trouvérent partagés sur le parti qu'on devoit prendre. Les uns vouloient qu'on attendît Gratien, qui l'avoit demandé, & qui devoit arriver dans peu avec de nombreuses troupes. Les autres étoient d'avis qu'on donnât promtement la bataille ; remontrant à l'Empereut qu'étant certain de la victoire, il ne devoit pas attendre Gratien pour en partager les lauriers.

XVII. Les Romains refusent la paix.

Sébaſtien, qui avoit ouvert cet avis pour flatter ſon maître, l'emporta ſur le parti contraire.

VALENS, GRATIEN ET VALENTINIEN II. An de N.S. 378.

Fritigerne qui connoiſſoit la fierté de Valens, s'étoit bien attendu que ſa députation ne réüſſiroit pas, & avoit mandé à Alatée & à Saphrax de ſe rendre inceſſamment auprès de lui, parce que le ſort de la Nation alloit être décidé. Le 9. d'Août, les deux armées ſe joignirent près d'Andrinople, & ſe chargérent avec une fureur incroïable. Les Romains avoient rangé leurs troupes, ſelon les principes de l'art militaire. Les Goths, les Huns & les Alains, mépriſant ces regles, ne ſuivoient que leur courage, ne craignant ni les bleſſures, ni la mort; n'aïant d'autres boucliers que leur legereté naturelle & leur adreſſe à parer les coups. Ils ſe jettérent tête baiſſée à travers les bataillons ennemis, & en firent un ſi grand carnage, que depuis la funeſte journée de Cannes, les Romains n'avoient jamais ſouffert une ſi grande perte. Sebaſtien, Equice, plus de trente-cinq Tribuns, & une infinité d'autres officiers demeurerent ſur la place.

XVIII. Leur défaite générale.

L'Empereur voïant cet affreux déſordre, ne ſavoit à quoi ſe déterminer. Deux compagnies de ſes gardes le couvroient de leurs boucliers. Trajan, rétabli depuis peu de jours dans ſa dignité, étoit venu ſe ranger auprès de lui avec la plûpart des volontaires, & crioit qu'on amenât promtement du ſecours. Mais perſonne n'étoit en état d'écouter; les Bataves qui compoſoient le corps de réſerve, avoient pris la fuite; Victor & Ricomer, commandant des troupes envoïées par Gratien, n'avoient jamais pû rallier leurs gens. La nuit étant ſurvenuë, Trajan conſeilla à l'Empereur de ſe ſauver; & ſoûtenant lui ſeul tout l'effort des ennemis, il reçut pluſieurs bleſſures, & mourut généreuſement pour ſa patrie, & pour un prince qui l'avoit outragé.

VALENS, GRATIEN ET VALENTINIEN II. An de N.S. 378.

XIX. Mort funeſte de Valens.

Valens, pour cacher ſa fuite, ſe mêla avec quelques ſoldats qui fuïoient comme lui. Bleſſé d'un coup de fléche par des Barbares errans, qui tiroient à coups perdus partout où ils entendoient du bruit, il tomba de cheval, & fut porté par quelques-uns de ſes domeſtiques dans une

maiſon de païſan qui ſe trouva ſur le chemin. Bientôt une troupe de Goths débandés, vint en déſordre à deſſein de piller la maiſon, ſans ſçavoir qui étoit dedans; mais ils ne pûrent en forcer les portes. Après quelques tentatives, ne croïant pas que la choſe en valût la peine, ils y mirent le feu & ſe retirérent. Ce fut là que Valens, accablé de douleur, & livré au déſeſpoir, fut brûlé vif le 9. d'Août, la quinziéme année de ſon regne, & la cinquantiéme de ſon âge. Il eût le ſort des mauvais princes; haï pendant ſa vie, & peu regretté après ſa mort.

VALENS, GRATIEN ET VALENTINIEN II.

An de N.S. 378.

XX. Le ſolitaire Iſaac l'avoit prédite.

Lorſqu'il ſe retira de Conſtantinople, un illuſtre ſolitaire nommé Iſaac, dont les vertus & la ſainteté avoient mérité la vénération de toute la province, le vit paſſer devant ſa cellule, & s'écria: « Où allez-vous, Seigneur, » vous qui avez fait la guerre contre » Dieu? C'eſt lui qui a ſoulevé les » Barbares contre vous, parce que » vous avez armé contre lui la lan- » gue des blaſphémateurs, & que » vous avez chaſſé des maiſons re- » ligieuſes ceux qui chantoient ſes

» loüanges. Ceſſez de lui faire la » guerre, & il fera ceſſer celle qu'on » vous fait. Si vous combattez avant » de l'avoir appaiſé, vous perdrez » votre armée, & vous périrez. Je » vaincrai, lui répondit Valens plein » de colere, & je te ferai mourir, » comme tu le mérites pour ta fauſſe » prédiction. Oui, lui dit le Saint, » je conſens que vous me condam- » niez à la mort, ſi ce que je vous » annonce ne ſe trouve pas vérita- » ble. » L'Empereur le fit mettre en priſon pour le punir à ſon retour. Ce fait eſt atteſté par Theodoret, Sozomene, Théophane, Cedréne & Zonaras.

VALENS, GRATIEN ET VALENTINIEN II. An de N.S. 378.

XXI. Caractere de ce Prince.

Si l'on croïoit l'orateur Thémiſtius, nous devrions regarder Valens comme un prince ſpirituel, pénétrant, chaſte, conſtant, fidele, prudent, équitable, vigilant, plein de cœur, ennemi du luxe, magnifique, libéral, le pere du peuple, & qui fit renaître l'âge d'or. Mais c'eſt le propre d'un panégyriſte, de ne montrer que des vertus, où le public n'a remarqué que des vices. Les actions de Valens étoient trop éclatantes

VALENS, GRATIEN ET VALENTINIEN II. An de N.S 378.

pour pouvoir dérober le fonds de ſon caractere. Ce prince ne ſçut jamais d'autre langue que la Latine, quoiqu'il eût vêcu pluſieurs années au milieu des Grecs; s'il avoit quelques paroles à dire en public, il falloit qu'un avocat nommé Héliodore les lui mît ſur le papier & dans la bouche. Indigne de commander les troupes, il ignoroit tous les principes de l'art militaire. Foible & timide, il trembloit à la ſeule penſée du péril, & à la vûë d'une armée ennemie; lâche & pareſſeux, il haïſſoit le travail & l'embarras des affaires; avide d'argent, il aimoit à remplir ſes coffres, & jamais à répandre; aſſez ſuperſtitieux pour croire aux prétendus ſorts de la Magie, il fit mourir une partie de la nobleſſe, croïant par-là détruire ſon ſucceſſeur, ou peut-être poſſéder éternellement le ſceptre. Quoiqu'il parût adopter le ſyſtême d'un Sophiſte, qui lui perſuada que toutes les Religions étoient indifférentes, il eût beaucoup de zele pour l'établiſſement de l'Arianiſme & de haine contre la doctrine de la conſubſtantialité.

tialité. Il prêta l'oreille aux plus noires calomnies, & la ferma toujours aux ſages avis qu'on lui donna.

VALENS, GRATIEN ET VALENTINIEN II.

Sous le regne de ce Prince moururent les illuſtres deffenſeurs de la foi de Nicée, ſaint Hilaire de Poitiers, ſaint Optat de Mileve, & le grand ſaint Athanaſe.

An de N. S. 378.

XXII. Hommes illuſtres de ſon regne.

On peut y rapporter auſſi le tems auquel Ammien-Marcellin écrivoit ſon hiſtoire. Cet auteur, né dans les ſuperſtitions du Paganiſme, étoit d'une famille conſidérable d'Antioche. Il ſuivit long-tems la profeſſion des armes, & ne la quitta que vers la mort de Valens pour ſe retirer à Rome, où il écrivit ſon hiſtoire en Latin. Cet ouvrage diviſé en trente-un livres, commençoit à l'empereur Nerva, c'eſt-à-dire, depuis la fin de l'ouvrage de Suétone, & finiſſoit à la mort de Valens; mais il ne nous en reſte que les dix-huit derniers livres, qui commencent à la fin de 353. immédiatement après la mort de Magnence, & ſe terminent à celle de Valens. Cet écrivain néglige les fleurs du diſcours, & la préciſion; mais il eſt grave, ſérieux, pru-

dent, ſincere, & amateur de la vérité. C'eſt un livre néceſſaire pour ſçavoir l'hiſtoire de ce tems-là.

VALENS, GRATIEN ET VALENTINIEN II. An de N.S. 378.

Eutrope compoſa par l'ordre de Valens un abregé de Tite-Live, ou de l'hiſtoire Romaine, & le dédia à ce Prince. L'ordre, la méthode, & la clarté s'y font plus remarquer que l'élégance du ſtile.

Fin du ſeptieme Tome.

TABLE

Des Matieres contenuës dans le ſeptieme Tome de l'Hiſtoire Romaine.

A

A Frique, eſt agitée de troubles, pourquoi ? 352.

Alaric roi des Goths, vaincu par Conſtantin Céſar, implore la clémence du vainqueur. 6.

Allemans, ils font des irruptions ſur les terres de l'Empire. 81. Ils ſont vaincus par Julien. 113. & 171. Ils ſe révoltent ſous Valentinien & Valens, 308. & *ſuiv.* Ils ſe ſoulevent encore. 337.

Amide, ſiége cruel de cette ville. 140. Elle eſt priſe. 143.

Ammien, Hiſtorien du tems des Empereurs Conſtance & Julien, juge ſur la foi des augures. 256. 336. Ce qui nous reſte de cet auteur. 401.

Annibalien, neveu de Conſtantin, déclaré Céſar. 13. Il eſt maſſacré. 26.

Antioche ſouffre la famine, elle mépriſe & déteſte Julien. 236.

Antonin, Officier de Conſtance, qui s'étoit retiré chez les Perſes, inſtruit Sapor de l'état de l'Empire. 128.

Aphraate Laïc ſolitaire parle à Valens avec une fermeté vraiment chrétienne. 362.

Arbetion, fin Courtiſan. Sa jalouſie contre Silvain. 82. Offenſé par Procope, il débauche ſes ſoldats. 329.

Arianiſme, hiſtoire de ſa naiſſance & de ſes progrès. 165.

Ariens ſurprennent la

religion de l'Empereur pour condamner S. Athanaſe. 11. *Voyez* Arianiſme.
Arinthée, Chef de l'armée de Julien. 249.
Arius meurt. 14.
Arſace, roi d'Arménie, compris dans le traité de paix des Romains avec Sapor. 283. Sapor lui fait crever les yeux par trahiſon. 366.
Aſtunius, Duc d'Egypte mis à mort pour avoir briſé des idoles. 222.
Athanaric, roi des Goths meurt à Conſtantinople. 347.
Athanaſe dépoſé par la faction des Ariens dans le Conciliabule de Tyr. 11. Il eſt perſécuté par Julien. 226. Il adreſſe à Jovien un écrit au nom de tous les Evêques de l'Egypte. 294.
Aurélie Euſébie, femme de Conſtance, favoriſe les Ariens. 57. Elle contribuë beaucoup à l'élévation de Julien. 9 . Elle lui fait épouſer Hélene ſœur de l'Empereur. 97. Elle meurt. 164. ſon caractere. *ibid.*

B

Barbation, ſa perfidie envers Julien. 109. Il eſt défait par les Barbares. 112.
Baſile, (ſaint) a des preſſentimens ſur Julien qui ne ſe ſont que trop vérifiés. 200. Il réſiſte à Valens. 361.
Bérée, belle action d'un Sénateur de cette ville qui avoit deſhérité ſon fils pour avoir abandonné la foi. 241.
Bonoſe traîné au ſupplice par l'ordre de Julien, pour avoir refuſé de ſacrifier aux idoles. 221.

C

Caliocere eſt brûlé vif à Tarſe, pourquoi? 11.
Camares mis en fuite par Julien. 120.
Chnodomaire fameux Capitaine Allemand. 114. Il eſt fait priſonnier. 116

Conſtance, ſa cruauté. 26. Il fait la guerre contre les Perſes. 28. Il fait des loix en faveur des Eccléſiaſtiques. 33. Sa ſage politique envers Vétranion. 42. Il gagne la bataille de Murſe ſur Magnence. Sa modération. 53 *& ſuiv.* Il épouſe Euſébie. 57. Ses cruautés. 60. Il fait la guerre aux Allemans. 64. Il aſſocie Julien à l'Empire. 95. Ses ſoupçons 98. Il autoriſe les excès des Ariens. 102. Il triomphe à Rome où il eſt mépriſé. 106 Il fait tranſporter à Rome un obeliſque ſuperbe. 109. Il défait les Quades & les Sarmates. 121. Il prend le titre de Sarmatique. 126. Il répond à la lettre pleine de fierté que Sapor lui avoit écrite. 133. Il eſt jaloux des exploits de Julien. 147. Colere qu'il fait paroître en aprenant que l'armée des Gaules avoit donné le titre d'Auguſte à Julien. 160 Son embarras. Il anime ſes troupes contre Julien. 180. Sa mort. 183. Son caractere. 185.

Conſtant regne avec ſes freres. 27. Sa mort. 38.

Conſtantie fille de Conſtance & de Fauſtine. 184.

Conſtantin le Grand donne des marques éclatantes de ſon amour pour la juſtice & de ſa piété. 2. Après avoir perſécuté les Catholiques, il fait des loix contre les anciens hérétiques. 4. Sa grande bonté dans des tems de famine. 7. Il fait le partage de ſon empire. 13. Il ſe diſpoſe à faire la guerre contre Sapor. 15. Sa maladie, ſon batême. 17 Il fait ſon teſtament & meurt. 19. Ses funérailles. 21. Ses vertus & ſes défauts. 23.

Conſtantin fils du Grand Conſtantin a l'Afrique pour ſon parta-

ge. 27. Il meurt en voulant faire la guerre contre ſon frere Conſtant. 30.
Conſtantine femme de Gallus, ſes cruautés. 67. Sa mort. 76.
Cteſiphon, terme des victoires de Julien. 256.

D

Dalmace neveu de l'Empereur eſt fait roi de Pont. 13. Il eſt mis à mort. 26.
Daphné, bois planté de cyprès & de lauriers, peinture de ce ſéjour ſi célebre parmi les Payens par ſes agrémens. Son temple eſt frappé du feu du ciel. 231. *& ſuiv.*
Domitien Envoié de Conſtance traîné au ſupplice par l'ordre de Gallus. 71.

E

Eſſois défaits par Lupicin Officier de Julien. 147.
L'Empire accablé de divers fléaux. 7. Il eſt partagé. 13. Magnificences à ce ſujet. 14. Il a trois Auguſtes, Conſtance, Conſtant & Conſtantin. 27. Il eſt partagé entre Valentinien & Valens. 307.
Eudoxe Evêque de Conſtantinople, zélé Arrien, s'attire la confiance de Valens pour perſécuter les Catholiques 343.
Eugene complice de la révolte de Procope. 316.
Euſebe Miniſtre de Conſtance, ſon caractere. 129. Il fait donner le commandement des armées à Sabinien homme lâche & indigne d'un moindre poſte. 136. *& ſuiv.* ſon ſupplice ſous Julien. 193.

F

Auſtine ſoutient Procope dans ſa révolte. 320. *& ſuiv.*
Félix ſurintendant des finances de Julien eſt frappé d'une mort imprévuë après a-

voir profané les vaſes ſacrés de l'Egliſe d'Antioche. 236.
Firmus fils de Nubal roi de la Mauritanie ſe défait de ſon frere Zama. 352. Ses artifices. 355. Il ſe tuë. 358.
Flavius-Julius-Conſtant troiſiéme fils de Conſtantin eſt déclaré Céſar. 7.
Les François ravagent les Gaules. 32.
Fritigerne Chef des Goths. 387. Il propoſe la paix, Valens la refuſe. La victoire qu'il remporte fait repentir l'Empereur de n'avoir pas fait la paix. 395. *& ſuiv.*

G

Gabinius roi des Quades eſt aſſaſſiné par Maximin Général de Valentinien. 372.
Gallus, ſon caractere & ſa conduite. 65. Ses cruautés. 68. Sa fin. 78. Son portrait. 79.
George de Capadoce mis à la place de S. Athanaſe. 103.
Gondomade Chef des Allemans. 64.
Goths défaits & ſoumis 5. Attaqués par les Romains ils demandent la paix. 344. *& ſuiv.* Leur origine. 382. Ils font guerre avec les Huns. 384. *& ſuiv.* Ils s'uniſſent avec eux contre Valens. 391. Leur éclatante victoire ſur les Romains. 396.
Gratien Empereur après Valentinien. 380.

H

Helene ſœur de Conſtance épouſe Julien. 97. Sa mort. 164.
Hilaire de Poitiers perſécuté pour la vérité. 103.
Homiſda commande une partie de l'armée de Julien dans l'expédition contre les Perſes. 249.
Huns peuples barbares, leurs mœurs. 384. Guerre qu'ils ont avec les Goths. 385. *& ſuiv.* Leur confédération avec les

Goths. *Voyez* Goths.

I

Jean Chryſoſtome (ſaint) décrit les abominations de Julien 230.
Jéruſalem. Prodiges qui y arrivent pendant qu'on en veut rebâtir le temple. 235.
Jovien eſt élu Empereur. Son caractere, ſa religion. Il n'accepte la couronne qu'à condition que les troupes adoreront J. C. 275. *& ſuiv.* Il fait la paix avec Sapor, & à quelles conditions. 282. Il paſſe le Tigre. *ibid.* Il abandonne les Niſibiens 287. Sa mort. Son portrait. 291. *& ſuiv.*
Jovin Général expérimenté défait les Alemans. 338. *& ſuiv.*
Julien frere de Gallus eſt fait Céſar. 95. Il épouſe Hélene ſœur de Conſtance. 97. Il part pour les Gaules & eſt fait Conſul avec Conſtance 99. *& ſuiv.* Il remporte une grande victoire ſur les Allemans. 113. Sa modération après cette victoire. 116. Il vient à Paris. 119. Ses nouvelles conquêtes. 120. *& ſuiv.* Ses heureux ſuccès dans les Gaules. 147. On lui ôte ſes meilleures troupes. Sa ſage conduite. 149. Murmure des peuples à ce ſujet. 152. Il eſt proclamé Auguſte à Paris. 155. *& ſuiv.* Adreſſe avec laquelle il écrit à l'Empereur pour le prévenir ſur le titre d'Auguſte qu'on lui avoit déféré malgré lui. 158. Il eſt confirmé Empereur. 161. Il écrit à l'Empereur en Collégue offenſé. Il ſe fortifie, 162. *& ſuiv.* Il forme la réſolution de faire empoiſonner Conſtance. 170. Il eſt Catholique & Idolâtre en même tems. 171. Il ſe déclare pour l'Idolatrie. 175. Il va contre Conſtance. Sa marche, ſes progrés. 176 *& ſuiv.*

& suiv. Il eſt reconnu Empereur, & il fait à C. P. les funérailles de Conſtance. 190. Il fait mourir differentes perſonnes. 192. Il donne de nouvelles ordonnances. 194. Bon mot qu'il dit au ſujet d'un Barbier. 197. Il remplit ſa maiſon de Philoſophes. 198. Il donne des édits en faveur du Paganiſme, & veut ſéduire les Chrétiens, 201. *& ſuiv.* Il engage par ſurpriſe les ſoldats dans l'idolâtrie, 209. Il fait mourir ceux qui reconnoiſſent leur faute. 210. Il perſécute ouvertement les Chrétiens. 212. Il part pour l'Orient. 216. Ses abominations ſecrettes. 222. Il s'adonne à la magie. 229. Il veut rebâtir le temple de Jéruſalem. Le ciel l'en empêche viſiblement. 234. *& ſuiv.* Il ſe prépare à la guerre des Perſes. 239. Il immole une femme pour en conſulter les entrailles. 243. Ses ſuccès. 249. *& ſuiv.* Il refuſe la paix que lui offre Sapor. 256, Il fait imprudemment bruler ſa flotte. 258. *& ſuiv.* Son génie lui aparoît. 261. Il eſt bleſſé dans un combat. 163. Ses dernieres paroles. 264. Sa mort. 268. Son caractere. 270. Ses funérailles. 285.

Julius-Firmicus-Maternus écrit en faveur du Chriſtianiſme ſous Conſtance. 188.

L

Libanius, Sophiſte. 32. Réponſe frapante que lui fait un Chretien annonçant la mort prochaine de Julien. 268.

Libere Pape ſouffre pour la vérité. 103. Les Dames Romaines demandent ſon retour d'exil. 107.

M

Magiciens punis par Valens. 354.
Magnence ôte l'Empire & la vie à Conſtant. 38. Ses cruautés 39. Il vient attaquer l'Empereur. 48. *& ſuiv.* Il eſt défait à la bataille de Murſe. 53. Sa fuite. 56. Il ſe donne la mort. 58.
Marcel exilé pour n'avoir pas ſecouru Julién. 105. Il veut ſe mettre en la place de Procope. 335.
Mardonne, homme de confiance de Julien. Son caractere. 199.
Maris Evêque de Calcédoine reproche publiquement à Julien ſon impiété & lui donne le ſurnom honteux d'Apoſtat. 215.
Maxima-Fauſtina épouſe Conſtance à Antioche. 180.
Maxime Philoſophe impoſteur promet à Julien une gloire pareille à celle d'Alexandre le Grand. 214
Mérénés Général des Perſes périt dans un combat. 264.
Montius. Sa mort tragique. 72.

N

Nebridius refuſe de prêter ſerment de fidélité à Julien contre Conſtance. 175
Népotien ſe fait nommer Empereur à Rome. 41.
Nérive commande les troupes de Julien. 249.
Nigrinus s'empare d'Aquilée au nom de Conſtance & s'y défend avec courage contre Julien qui en fait le ſiége. 179. Julien le fait brûler vif. 207.
Niſibe. Les Perſes en levent le ſiége. 38. Elle eſt livrée aux Perſes par Jovien. Ses Citoiens ſont chaſſés. 286. Leur déſolation. 288.

O

Oribaſe Médecin & confident de Julien a fait un abregé de tout ce qu'il y avoit de meilleur dans les écrits des plus habiles Médecins 272.

P

Paganiſme établi ſous Julien. 201. *& ſuiv.*
Les Payens obtiennent des ordres pour faire relever leurs temples aux dépens des Chrétiens. 223.
Para fils d'Arſau Roi d'Arménie, eſt protégé par Valens, 366. Sa fin malheureuſe. 369.
Paul de la Chaîne Miniſtre des cruautés de Conſtance. 60. Sa fin tragique ſous le regne de Julien. 193.
Perſécutions de Julien contre les Chrétiens. 212. 220. Autres perſécutions ſous Valens. 361.
Perſes. Ils ſont contraints de fuir honteuſement après leur défaite à Singare, 36. Ils ſont vaincus & mis en fuite par Julien. 260. Ils s'emparent de Niſibe & en font ſortir les habitans. 286. *& ſuiv.*
Photin condamné au Concile de Sirmich. 47.
Piſes repouſſés & mis en fuite par les troupes de Julien. 147.
Procope ſe fait déclarer Auguſte. Son caractere. 310. Il gagne Fauſtine & Jule. Ses cruautés. 320. *& ſuiv.* Son parti s'augmente. 323. Nouveaux ſuccès. 327. Il eſt enfin vaincu, & Valens lui fait trancher la tête. 333.
Pyriſabore ville des Perſes priſe par Julien. 252.

Q

Quades vaincus par Conſtance. 121. Outrés de ce que Valentinien avoit fait périr Gabinius leur

roi, ils font des irruptions dans l'Empire. 370. *& suiv.*

R

Romain, Comte d'Afrique. Son caractere. Sa perfidie. 353. & 354.

S

Sabinien eſt élu pour commander les armées de Conſtance en Orient. 136. Il refuſe ſur de vains prétextes des troupes à Urſicin. 145.
Sabinus, Niſibien parle à Jovien avec une fermeté étonnante. 287.
Salamine renverſée par un tremblement de terre. 8.
Saliens mis en fuite par Julien. 120.
Sapor roi des Perſes envoïe des Ambaſſadeurs à Conſtantin, & dans quelle vuë. 8. Il rompt la treve qu'il avoit faite & recommence la guerre avec plus de fureur. Il eſt battu à la bataille de Singare & prend la fuite. 34. *& ſuiv.* Il écrit fiérement à Conſtance. 131. Il ſe met en marche. 134. Ses ſuccès. 138. Ses progrès en Méſopotamie. 148. Il attaque avec violence les Romains après la mort de Julien. 277. Il propoſe la paix aux Impériaux. 280. Sa cruelle trahiſon envers le Roi d'Armenie à qui il fait crever les yeux. 366.
Sarmates. Ils défont entierement les Goths. 10. Ils ſont vaincus par Conſtance. Leur perfidie. 121. *& ſuiv.*
Saxons. Ils font des irruptions ſur les terres de l'Empire. 348.
Seudilon ſéduit Gallus & le livre à l'Empereur. 76.
Sebaſtien eſt mis à la place de Trajan. Caractere de ce Manichéen. 394.
Serapion jeune Alleman ſe diſtingue par ſa valeur. 115.

Sextus-Aurelius-Victor Ecrivain du tems de Conſtance. 187.
Silvain Favori de Conſtance eſt deſſervi par Arbetion. 82. Il eſt comme forcé de ſe révolter. 88. Il eſt aſſaſſiné. 92.
Stratége Miniſtre de Conſtance fameux par ſes cruautés. 96. Il excite Procope à la révolte. 314.

T

Themiſtius Philoſophe Païen adoucit le caractere feroce de Valens, mais en parlant pour les Chretiens, il plaide la cauſe de ſa religion. 363.
Théodoſe Général des Romains défait Romain Comte d'Afrique & le rebelle Firmus, & rend la paix à toute l'Afrique. Ce qu'il faut penſer de ce brave militaire. 355. *& ſuiv.*
Tite Evêque de Boſtre en Arabie eſt chaſſé de ſon ſiége par Julien. 224.
Tolerance univerſelle dans l'Orient, pendant laquelle tout culte étoit permis. 363.
Trajan Général de l'Infanterie de Valens, accuſé de la perte de tant de ſoldats & d'officiers morts à la derniere bataille contre les Goths répond à ſon Empereur avec une admirable fermeté. 393.

V

Vadomaire Chef des Allemans. 64. Il eſt défait entierement par Julien. 171.
Valens, frere de Valentinien aſſocié à l'Empire. 303. Sa lâcheté. 324. Il perſécute les Catholiques. 342. Ses cruautés envers des Magiciens qu'il fait perir pour avoir prétendu deviner celui à qui les Deſtins promettoient l'Empire. 366. Il a-

prouve malgré lui l'élection de Valentinien II. 382. Il se prépare à aller contre les Goths. 390. Il est vaincu. Il est forcé de fuir. Sa fin miserable. 297. & 398. Son portrait. 399.

Valentinien est élu Empereur après Jovien. 298. Sa fermeté en montant sur le trône. Son horreur pour l'idolatrie. 299. & *suiv.* Sageſſe de leur gouvernement. 305. Ils se partagent l'Empire. 307. Valentinien est blessé en repoussant les Saxons. 349. Ses entrepriſes sur les Quades. 370. Il va dans leur païs. 375. Il y meurt. Son caractere. 276. & *suiv.*

Valentinien II. est élu Empereur. 380. & *suiv*

Vetranion est proclamé Empereur. 41. Son sort. Son Caractere. 45.

Viſimur roi des Sarmamates périt dans une bataille. 9.

Urſicin faussement accusé par les favoris de l'Empereur se justifie. 63. On l'envoïe contre Silvain qui s'étoit révolté. 88. Ses artifices. 90. On le rapelle de l'exil. Son caractere. 134. Stratagême dont il use. 140. On le rend coupable de la priſe d'Amide, & il est est envoïé en exil. 145.

Fin de la Table des Matieres du ſeptieme Volume.

C079G7

ERRATA.

Page 118. *ligne* 2. Cromburg, *liſez* Cronemburg.

Pag. 217. *lig.* 20. à la mort de Cupidon ſon fils, *liſez* à la mort de ſon favori.